

Parlons de nos villages...

par **OURTHAM**
(Charles PIÉRARD)

Fascicule *abordant les anciennes communes de*
Bihain, Dochamps, Grand-Halleux, Grandmenil, Harre, Hives,
Houffalize, La Roche, Les Tailles, Malempré, Odeigne, Ortho, Samrée,
Tavigny, Vaux-Chavanne, Vielsalm et Wibrin;
soit les entités actuelles de **Houffalize, La Roche, Manhay et Vielsalm.**

Table des matières

Bihain.	03
Dochamps	10
Grand-Halleux	13
Grandmenil.	17
Harre	19
Hives	21
Houffalize.	22
La Roche-en-Ardenne	24
Les Tailles	27
Malempré	30
Odeigne	32
Ortho.	34
Samrée	35
Tavigny.	38
Vaux-Chavanne.	42
Vielsalm	46
Wibrin	50

Parlons de nos villages...

par OURTHAM (Charles PIÉRARD)

Le premier article ayant pour titre « Parlons de nos villages... » est paru dans les journaux publicitaires « Les Annonces de l'Ourthe » et « Ourthe-Ambève » le 29 janvier 1960. Cette chronique presque hebdomadaire allait obtenir un remarquable succès. Elle s'arrêta début 1973, c'est-à-dire 13 ans plus tard.

C'est M. Charles Piérard (1892-1973) qui en fut l'auteur. Originaire d'Erezée et séjournant souvent dans la région de Lièrnez, il était amoureux de l'Ardenne. Durant sa longue carrière, il fut éducateur. Il termina sa vie à l'École Don Bosco de Woluwé-Saint-Pierre.

Il nous a semblé intéressant de rediffuser partiellement ses chroniques. Evidemment, bien de choses ont changé depuis, mais que de renseignements utiles et que de poésie se dégagent encore de ces textes qui gardent une valeur certaine.

Voici comment, en 1960, était introduite la chronique par M. Jean Petitpas : « À présent, nous voudrions vous parler régulièrement de nos villages et hameaux, de leur histoire, de leurs coutumes et folklore, du patrimoine que nous n'avons pas le droit de galvauder. (...) La chronique « Parlons de nos villages... » vous permettra de mieux connaître les beautés naturelles de chez nous, la terre de tant de braves gens, et de laisser battre votre cœur sur le vieux cœur de l'Ardenne ! »

AVERTISSEMENT

Les textes qui suivent sont en fait un condensé de ceux parus entre 1960 et 1973... Oui, ces textes ont été « raccourcis », parfois de manière autoritaire, pour ramener leur rediffusion dans « Les Annonces » (dans les années '80) à des proportions raisonnables.

Bien des articles fragmentés et échelonnés dans le temps, lors de leur première parution, ont souffert de ce regroupement. Pour obtenir un texte bien structuré et homogène, il eût fallu tout refondre : tâche au-dessus de nos moyens !

Lors de la rédaction de ses chroniques, l'auteur a pu rassembler bien des renseignements intéressants sur quelques anciennes communes, abordant de nombreux thèmes, parfois inattendus. D'autres communes ont été moins gâtées.

Plusieurs retranscriptions successives des documents originaux ont favorisé les erreurs.

Par souci d'honnêteté, il était légitime de vous signaler la chose.

Fascicule abordant les anciennes communes de Bihain, Dochamps, Grand-Halleux, Grandmenil, Harre, Hives, Houffalize, La Roche, Les Tailles, Malempré, Odeigne, Ortho, Samrée, Tavigny, Vaux-Chavanne, Vielsalm et Wibrin ; soit les entités actuelles de **Houffalize, La Roche, Manhay et Vielsalm.**

Bihain

La Baraque de Fraiture, la Baraque Michel et la forêt de Saint-Hubert constituent le type des Hautes Fagnes (dont la disparition est progressive, au grand regret des artistes, des botanistes et des touristes). Le climat y est plus rude encore qu'en Ardenne. Les hivers y sont longs, les neiges abondantes, les vents violents ; le pin seul y croît.

Depuis l'époque glaciaire, certains animaux et végétaux ont pu s'y maintenir, et constituent la faune et la flore subalpines de notre pays. Aux nombreux endroits humides, la terre est recouverte d'une spongieuse couche de sphagnes, gorgés d'eau.

Bihain paraît être le centre des « Hautes Fagnes », la « Sibérie belge » sous toute son âpreté et dont on a si souvent parlé. À cet endroit, ce n'est plus le paysage que nous pourrions rencontrer plus au sud. Rien n'y est comparable comme dans la vallée de l'Ourthe par-delà Wibrin et Samrée, entre Houffalize et La Roche, et plus loin encore.

À hauteur de Bihain, écrit Jean d'Ardenne, la nature du sol change. Plus de vertes et splendides vallées, plus de coteaux couverts de jardins en amphithéâtre. Mais de mornes bruyères, des montagnes noires et pelées, des marécages semés de dangereuses fondrières s'étendent à perte de vue. Comme compensation seulement, si vous gravisiez quelque coin élevé, d'immenses lignes d'horizon dispersent autour de nous leurs cercles bleuâtres.

Bihain est un assez curieux village de notre Luxembourg, avec ses constructions basses, trapues et couvertes de lourdes

ardoises extraites dans le pays. De son histoire, nous n'en connaissons que peu de chose. On croit que Bihain fut avant l'ère chrétienne une ville considérable appelée « Bisange ».

La « rue des Orfèvres » occupait toute la traverse encore visible sur la surface du grand pré de l'ancien château. On y a d'ailleurs trouvé un cimetière romain. Quelques années avant la guerre 1914-1918, un cultivateur de la localité fut intrigué de voir sa charrue arrêtée par des pierres de mêmes dimensions, qu'il déterra et jetait sur le côté. Un connaisseur l'accompagna et ils finirent par découvrir plusieurs tombes romaines bien conservées et renfermant chacune 2 ou 3 urnes avec une épée.

Les urnes furent envoyées à Bruxelles et un spécialiste du musée eut tôt fait de situer exactement la place certaine du cimetière romain (au midi, dans un endroit sec).

On avait promis de revenir pour continuer les fouilles, mais la guerre vint et arrêta tout.

Bihain aurait été détruit par Attila, en même temps que Cherain, Sommerain, Mont-le-Ban et Baclain, brillants établissements romains qui avaient déjà embrassé la foi chrétienne.

L'ancien nom, nous l'avons dit, est « Bisange ». Mais on retrouve « Büsanch » en l'an 895. Cette transformation, écrit Grandgagnage, de « Büsanch ou Bisanch » est non seulement régulière, mais encore elle est celle-là même qu'il fallait prévoir d'après les lois ordinaires (le « s » sifflant, qui devient « ch » aspiré dans le dialecte liégeois, et surtout dans le dialecte oriental).

« Büsanch » selon un autre auteur, est le même mot que « Bisser » que l'on retrouvait au Grand-Duché de Luxembourg.

L'auteur de la « Liste chronologique des Édits » a rendu « Bisanch » pour un « Bichen » dubitatif. Ou est-ce « Bichen »

lisons-nous encore quelque part.

En 912, on écrit « Bisango ». D'autres orthographes : « Bysach » (895), « Bihen » dans des documents de 1334 -1596 - 1670), « Byhen » (1497 et 1589), « Bihein » (1469), « Bihan » (1555), « Bien » (1558) et on rencontre « Bihain » (actes de 1604 - 1707 -1789).

D'après les étymologistes, notamment Delafontaine, Bihain peut être décomposé et signifie ce qui suit : « auch, auga, auge », correspondent à an, han, hain, avec la signification de « demeure », maison. « Bi, büs, bis », indiquent un lieu pour la réunion des troupeaux : racine « bu », « cel » = vache.

Sur le territoire de Bihain passent de très bonnes routes. Les routes de Houffalize à Liège et de La Roche à Vielsalm se croisent à la Baraque Fraiture. La commune est également traversée par les chemins des Petites Tailles par Bihain, à la route par Baclain, par Otrré à Joubiéval et de Regné vers Basse-Bodeux.

Bornes : au Nord de la commune de Lierneux, au Sud celles de Mont-le-Ban et Lierneux et à l'Ouest celles de Les Tailles et Odeigne.

On remarque à l'ouest de Bihain dans la fange de ce nom, quelques excavations circulaires d'origine inconnue formant étang et rappelant assez bien l'aspect général des mardelles pré-romaines.

En 1849, on a trouvé sur le territoire, un tiers de sol d'or d'un des rois mérovingiens ; en 1867, un trépiéd en grès contenant une centaine du poids et de la dimension des pièces d'or de 5 F que l'on connut ici avant 1914. Sur l'une des faces, on voit un homme monté sur un cheval, brandissant un long sabre. Les pièces paraissant être en argent et M. l'abbé Remy, ancien curé de Bihain, détint longtemps deux de ces pièces.

En 1875, lors du creusement de la route près du cimetière, un morceau d'urne sur lequel on remarquait un magistrat interrogeant un criminel escorté de deux hommes de police.

On a retrouvé encore parfois des pavés, de vieux pans de murs, des âtres et une grande quantité de cendres noircies.

Ses monuments sont l'église et l'ancien château existant au moyen âge, mais dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Il en est question en 912. Celui-ci était flanqué de quatre tourelles qui ont disparu et dont on n'aperçoit à peine que les fondations ; il était adossé pour ainsi dire à l'église. Son aspect révélait plutôt une ferme qu'une résidence seigneuriale. Sur l'âtre du feu, on remarquait les armoiries du seigneur : « trois coqs posés l'un sur l'autre en ligne verticale, une corbeille de fruits et de chaque côté un énorme lion tenant un étendard dans ses étoffes ».

Au premier étage du château, il y avait la salle du capitaine, et celle où l'on rendait la justice.

Le Chevalier Piret fut le dernier seigneur de Bihain. On voit encore paraître-il la place des anciens étangs du seigneur situés dans la grande fange à côté du village.

L'Administration communale eut même un jour l'idée de les rétablir à peu de frais au profit de la commune.

Au sujet du paiement des rentes, il s'effectuait le « Jour des Innocents ». La somme à verser par chaque habitant était « 12 bons sous » (sou de 8 centimes). Cela nous amène à parler des monnaies de ce temps. Voici la copie d'un acte édicté par le Prince-Abbé de Stavelot, le 26 avril 1775 : « Jacques, par la main de Dieu, abbé des monastères de Stavelot et Malmédy, prince du Saint Empire, Comte de Logne.

» Voulant prévenir les pertes considérables qui résulteraient à nos sujets, si Nous différions de prendre des mesures analogues à Nos circonvoisins, Nous déclarons de provisoirement réduire :

1. Les sixièmes d'écus de Navarre, à 12 sous et demy. Les deuxièmes à six sous ;

2. Les pièces dites « poqueux » à sept sous et demy ;

3. L'écu vieux de France à quatre-vingt-dix sous ;

4. Le copstact à 12 et demi-sous ;

5. L'escalín vieux à neuf sous et un quart ;

6. La présence à dix et sept sous et demy.

» Bien entendu que ces pièces ne seront reçues que pour autant qu'elles ne seront pas altérées et que l'empreinte du coin sera visible des deux côtés.

» Statuons une amende de dix florins d'or contre les contre-venteurs. »

Bihain en l'an III appartenait au canton de Houffalize, département des Forêts ; An VIII à l'arrondissement communal de Neufchâteau.

Importante commune de notre Luxembourg, elle fait partie actuellement du canton de Houffalize, distant de 16 km. De Bastogne on compte 33 km, de Vielsalm, station la plus proche, 12 km. Appartient à l'arrondissement judiciaire de Marche, 42 km ; Arbrefontaine, 10 km ; Bovigny, 9 km ; Lierneux, 7 km ; Malempré, 11,5 km ; Montleban, 6,5 km ; Odeigne, 11,5 km ; Samrée, 14,5 km ; Les Tailles, 7 km.

La superficie de la commune est de 3.605 ha.

Dépendances : Fraiture, Baraque de Fraiture, Hébronval, Otrré, Petites Tailles, Regné.

Ruisseau : le Langlire. Ce ruisseau a sa source à Bihain dans les tourbières de la route de Bastogne. Il atteint le chemin de la Pisserotte après 1,8 km de parcours ; à 3,8 km le sentier vers Bihain ; à 4,9 km la fange de Longfat, sur le Combe à la limite de Mont-le-Ban ; au sentier de Bihain, 6,5 km.

Le Langlire rejoint la localité du même nom, du moins le chemin dans cette direction à 6,9 km. À 8,5 km, limite de la commune de Lierneux. Au confluent de la Heid sur cette dernière à 9,5 km. Au bois de Ronce 10,6 km, la route de La Roche 12,9 km. Et c'est après avoir parcouru 13 km que le ruisseau Langlire, on écrit aussi Langlier ou Langlir, se jette dans la Salm.

La Ronce prend sa source au sud de Bihain ; on l'appelle aussi « Langlir ».

La Salm passe sur un coin de territoire de la commune de Bihain.

En consultant l'« Archidiaconé d'Ardenne », nous trouvons des renseignements intéressants :

« Par une charte datée de Worms, du 30 mai 895, le roi Zwentibold, à la prière du comte Luitfrid, concéda à l'Abbaye de Stavelot, le village de « Bysanck » (Bihain), avec ses édifices, ses fermes, ses propriétés et toutes ses dépendances, que ce comte tenait du roi en bénéfice. Il fut disjoint plus tard des biens de cette abbaye et passa aux comtes de Luxembourg (de Seyn).

» Les seigneurs de Bihain se prétendaient hauts justiciers, mais cette qualité n'était pas reconnue par la prévôté.

» Dans la donation du roi Zwentibold précitée, qui fut complètement du côté de Fontenaille, de Langlire et de Lierneux, une autre charte du même roi datée d'Amberloup le 11 novembre 896 il n'est pas fait mention explicite d'une église à Bihain. Cela pourrait faire supposer que s'il y existait alors un édifice du culte, comme nous le pensons bien, celui-ci était compris parmi les « appenditiis » ou les « edificis » du lieu ou appartenait déjà à l'Abbaye de Stavelot, car les termes de l'acte de 895 ne permettent pas de penser que le « patronat » ait été réservé à cette époque au seigneur de l'endroit, comme représentant des fondateurs.

» À l'origine, c'est-à-dire au VIII^e siècle, les territoires de Bihain et d'Otrré relevèrent probablement de la paroisse régionale de Lierneux dont la fondation est fixée en l'an 692. En tout cas, si Bihain et Otrré n'étaient pas dotés d'une église ou



Bihain - L'église paroissiale.

d'une chapelle avant les donations de 895 et de 896, les moines de Stavelot, selon une coutume presque invariable, n'auront pas tardé à pourvoir d'un sanctuaire chacune des deux nouvelles propriétés de l'Abbaye.» (Ainsi lisons-nous dans l'« Archidiaconé d'Ardenne » par D. Guillaume).

Quoi qu'il en soit, les limites de la paroisse de Bihain, englobant au moyen âge, les localités de Bihain, Regné, de Petites Tailles, de Petite Langlire et de Fraiture, correspondaient à la délimitation du territoire de Bihain en 895.

L'ancienne église de Bihain, restaurée en 1722 et en 1755, puis démolie au milieu du siècle suivant, appartenait en partie pense-t-on à la fin du XI^e siècle ou au commencement du XII^e. En l'an 1100, précise Eug. de Seyn.

D'ailleurs le choix de saint Martin de Tours comme titulaire de cette antique paroisse, en reporte vraisemblablement l'édification à la période carolingienne. (Saint Martin est cité comme patron en 1604, en 1707 et en 1716, dans « Visitations ».)

Le droit de collation de la cure et le domaine de Bihain passèrent de bonne heure à d'autres mains, car les relevés de Wibald, prince-abbé de Stavelot de 1130 et de 1135 n'en portent plus la mention.

Dans Halkin et Roland, tome 1, pp. 305 et 323, nous relevons ce qui suit :

« Un dénombrement de 1670 porte que la cure de Bihain est inféodée. Quant au fief de cette localité, il ne fut pas relevé à Stavelot de 1313 à 1795. D'autre part, une partie de Bihain, de Regné et de Fraiture relevait de la cour de Malempré, dans la prévôté de Bastogne en 1469. »

Toutefois, l'abbaye conserva quelques propriétés à Bihain, et Regné, à Fraiture et à Langlire, jusqu'au XVII^e siècle et peut-être même plus tard. En 1577 de même qu'en 1604 et en 1707, le patronage de la cure était exercé par le seigneur de l'endroit. En 1589 et en 1707, le curé percevait 70 muids sur toutes les dîmes de la paroisse et disposait à cette dernière date de 4 arpents de terre et de quelques rentes en nature.

Le pouillé de 1589 porte que cette paroisse possède une marguillierie comme la plupart des autres localités ardennaises.

L'archidiacre d'Ardenne visita officiellement l'église paroissiale de Saint-Martin à Bihain le 12 novembre 1604, le 30 octobre 1606, le 12 juin 1611, le 13 octobre 1615, le 20 octobre 1624 et le 6 juillet 1716.

On doit en conclure par ce qui précède que l'église de Bihain est très ancienne. Il est certain qu'il ne reste guère de vestiges, souvenirs de son antiquité. Présentement, la tour paraît la plus ancienne, du moins dans ses fondements. Celle-ci aurait été reconstruite ou restaurée en 1722.

Dans un vieux manuscrit, on lit que l'église de Bihain fut cédée à l'abbaye de Stavelot en l'an 800. Par contre, la date de 1100 est également citée au sujet d'une construction.

D'après le même manuscrit, l'inscription qui se trouve dans l'édifice rappellerait que le maître-autel aurait été envoyé à Rome par un cardinal de la famille seigneuriale de Bihain. Cela explique pourquoi des armoiries, qui sont en haut du maître-autel, sont les mêmes qui existaient au vieux château. On y remarque, en outre, écrites en lettres d'or, S.A.M.P.

Au milieu de la nef se trouve une pierre tombale dont voici le texte dans son originalité :

*Cy gis Noble et Généreux homme Nicolas Boileau.
Jadis seigneur de Bihain etpoux hou lequell
Agé de XXXV ans et laissant à son épouse
Deu garçons et quatre filles est passé aune
meilleure vie Lan M.D.C.XXV le premier de 9bre.
Et noble et généreuse Dame Madame
Antoinette Bennik son épouse.*

Dans le parvis, une autre pierre énorme, provenant de l'ancienne seigneurie de Bihain. L'inscription est à peine visible et porte : *Ci-git Seigneur Nicolas Boileau, dignitaire de Bihain 1715..., etc.*

La pierre est ornée de huit écus représentant sans doute, les fiefs du seigneur; en marbre noir, elle a 3 m de hauteur sur 1 m 40 de large.

Le cardinal de Sluse naquit à Visé en 1626 et mourut à Rome en 1687. Il était le frère de Pierre Louis de Sluse, seigneur de Bihain, Houppertingui et Gothem. Au XVIII^e siècle, la seigneurie de Bihain était occupée par la famille Pierret. Aux XVI^e et XVII^e siècles, elle était la propriété de la famille de Boileau.

Le fief de Hébronval (seigneurial) relevait de la cour féodale de Stavelot en 1374 et celui d'Ottre en 1445. Les archives paroissiales de Bihain ont péri dans un incendie en 1719 et les archives de la cour ne comportent que trois registres des années 1734 à 1794, actuellement à Arlon.

Les paroisses de Bihain, Fraiture et Ottre appartiennent au canton de Houffalize ; elles dépendaient du diocèse de Metz de 1803 à 1823, époque où elles furent attribuées au diocèse de Namur et en font encore partie aujourd'hui.

En visitant l'église, avant la dernière guerre, nous avons constaté qu'elle était très bien entretenue.

Elle est tout à fait suffisante pour la paroisse. Il y avait de beaux vitraux offerts par des personnes généreuses. Ils durent être restaurés par la suite, il en fut question en 1960, un subside de 100.000 F a été prévu.

Le maître-autel a belle allure et est surmonté, ainsi que nous l'avons dit, des armes du seigneur de Bihain. En général, il n'y a rien de très particulier.

HÉBRONVAL. Une dépendance de la commune. Joli hameau au pied de « Colanhan », étroite et très curieuse crête rocheuse, qui s'étend de l'Est à l'Ouest sur une longueur d'un kilomètre. Il est situé en contre-bas de la grand-route La Roche-Vielsalm. Village bien ardennais, rustique, aux toits écrasés sous les hauts sapins.

On rencontre l'orthographe « Hébronvaux » et « Hébron-

vaulx» en 1591-1629. Une église y a été édifiée en 1938 dont l'urgence et la nécessité se faisait sentir depuis longtemps. En effet, les habitants du lieu étaient contraints de se rendre soit à Otré ou à Regné, localités distantes de plusieurs kilomètres, afin d'assister aux offices.

L'église dépend de la cure d'Otré.

Mais il nous plaît de signaler que le village d'Hébronval a vu naître Gérard Mathias d'Huart, inscrit au livre de la noblesse belge par suite de faits de guerre et de bravoure.

Sa maison natale existe encore à Hébronval. Ancien château à usage de ferme, il a été occupé par M. Remy Godfrind. On y appelle de temps immémorial « Al Cour » ou à la seigneurie.

Nous avons voulu, il y a de nombreuses années déjà, nous rendre compte par nous-même de l'état de ce vieux monument du passé qui, comme on pense bien, a subi les injures du temps et des transformations multiples.

La propriété était jadis entourée de murs épais construits avec des pierres de notre sol âpre et rude. L'entrée est encore aujourd'hui commandée par un solide portique.

Au centre, une cour couverte de pavés inégaux. À notre droite du côté Est, un bâtiment autrefois habité et servant maintenant d'écuries. Une chapelle faisait partie du domaine, mais on n'y retrouve aucun vestige ; à présent, c'est un fournil.

Les grands-parents Remy se souvenaient parfaitement encore avoir vu l'autel et divers accessoires.

Concernant le vieux château d'Huart, il reste vers le nord des traces d'une tourelle dominant les alentours et qui, maintes fois, paraît-il, servit d'abri et de défense contre les attaques du dehors. Aux fenêtres dont certaines sont de dimensions réduites, on aperçoit encore de solides barreaux. Une porte basse à laquelle on accède par des marches irrégulières glissantes, s'ouvre sur la première pièce du logis, qui est la cuisine des occupants.

L'âtre ancestral trône au fond. Une taque originale dans la cheminée attire notre attention ; elle est frappée aux armes de Huart, reconnaissables aux feuilles de houx qui se détachent dans la partie supérieure. À gauche, quelques touffes de blé ; en plein milieu, des traces d'un écu de grande dimension surmonté d'un plus petit qu'il nous a été impossible d'identifier. De chaque côté, deux anges tenant une trompette.

Cette taque est certainement curieuse ; des antiquaires n'ont pas manqué de faire des offres importantes d'achat. C'est un objet de valeur.

Les pièces de l'habitation sont assez spacieuses et relativement basses. Les plafonds sont soutenus par de grosses poutres en chêne.

On cite en 1722 J.B. Maréchal, échevin de la Haute Cour d'Hébronval.

En 1889, Élisabeth d'Huart, auteur de la branche française, visita le pays, et notamment Grimbiéville (Chevron), Lierneux et Hébronval, localités où la famille possédait des châteaux.

En 1839, le baron Emmanuel était venu également au pays de ses ancêtres, le pays de Gérard Mathias d'Huart, que l'historien Bertholet place parmi les illustrations luxembourgeoises.

Hébronval connu, il y a quelques années, la vogue du vol à voile. C'est surtout en 1932-1933 que l'effervescence fut des plus marquantes au « Val d'Hébron » comme on dit parfois. À certains, il y eut 80 pilotes de vol sans moteur, appartenant à huit clubs belges venus quotidiennement pendant huit jours se livrer à des exercices constituant une bonne préparation à l'aviation.

À Hébronval, il y eut quelques records. L'as de guerre belge Jacques Ledure battit le record de Belgique détenu par l'aviateur allemand, dont la durée était de 1 h 3 minutes. Le brillant pilote belge a tenu l'air pendant 1 h 27 m 30 s en restant entre

50 et 100 m au-dessus de son point de départ.

Ces manifestations eurent une durée éphémère !

Parmi les hameaux de la commune de Bihain, citons REGNÉ qui doit son nom, dit-on, à un roi scandinave, appelé Regnier et qui, avant les Romains et sous ces maîtres du monde, servait de faubourg à « Bisange » (Bihain).

Il est question de Colin de « Raignez ou Raigniez » qui releva à Stavelot le fief qu'il avait acquis de Lambert, mari de Marie de Malempré. (D'après un document de 1343, cartulaire de Houffalize.) « Regny » en 1649.

Dans un document relatif à la chapelle de Verleumont (Lierneux), il est cité « Reigné » (1722).

Regné : « Ré » indique un ruisseau, et « gné » ou « gnez » sont des formes de « gny » et désignent une demeure.

À s'attarder devant un coin si humble, sans aspect, où l'intimité paysanne de ces basses constructions entourent l'églisette, on cherche en vain pourquoi le touriste viendrait s'attarder en un décor si peu attrayant.

L'église ici est sans prétention ; vieille bergère, elle paraît paître les tombes grises d'ardoise de son cimetière.

Aux alentours, c'est une succession de croupes larges, de plateaux élevés où domine « Colanhan », des hauteurs en dômes chevauchant à l'infini.

Nous sommes, à Regné, ce qu'on peut appeler dans le voisinage de la crête des Ardennes, non loin du plateau des Tailles.

Le village est encadré dans un fond de verdure, où les maisons s'agglutinent, pareilles à des corps lourds. C'est un désordre de toits, de crêtes et de versants. À flanc de colline, les chemins le traversent en tous sens ; ils vont, serpentant et sinueux, abrupts et très raides parfois.

L'église possède une flèche élégante. Dédiée à saint Benoît, elle a été érigée en paroisse vers 1857. M. l'Abbé Karenhoven fut le premier desservant. On compte 300 âmes actuellement.

La chapelle primitive aurait été édifiée en ce lieu avec la permission du Grand vicaire de Libois du chapitre de Liège en 1717. Cette chapelle dépendait de la paroisse de Bihain. Le 4 février de la même année, un certain nombre de manants de Regné comparurent devant la Haute cour de Malempré où ils reçurent l'autorisation de pouvoir faire célébrer dès ce moment l'office de la messe. Sire Jean Gobaux, curé de Bihain, fut avisé officiellement de la promulgation de ce décret daté de Luxembourg, le 14 mars 1718. Grâce à l'intervention de M. le curé Boulanger, l'église est actuellement en très bon état.

(La chapelle précitée a été consacrée par Mgr Jean-Baptiste Gillis, évêque suffragant de Liège, le 27 juin 1730.)

L'église de Regné fut tout particulièrement endommagée au cours de la guerre 1940-45. Elle datait de 1892. La flèche décapitée, la toiture percée de nombreux trous d'obus, la tour ébranlée et lézardée, le mobilier en partie brisé, les murs d'in-



Bihain - Le château du Bois-Saint-Jean.

térieur dégagés de leur plafonnage, tel était le peu réjouissant tableau qu'offrait cette église.

Il n'a pas été prévu de modifications fondamentales de l'église comparativement à sa structure et à son cachet primitif. Les autorités ont jugé superflu même de l'agrandir. Au plus tôt, on mena l'entreprise à bien. Les offices furent célébrés provisoirement dans une salle d'école.

Comme on peut le remarquer aujourd'hui, le maître-autel est assez intéressant, dominé par une belle statue de saint Benoît. À gauche et à droite du tabernacle, deux tableaux en bois sculpté, représentent les disciples d'Emmaüs et le sacrifice d'Isaac.

On peut voir en outre une chaire de vérité dont les panneaux portent les effigies des quatre évangélistes très artistiquement sculptées.

Quelques statues complètent l'ornement du sanctuaire : saint Clément, patron des carriers ; saint Antoine, deuxième patron de l'église ; sainte Philomène, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, la Sainte Vierge, saint Joseph, Notre-Dame de Lourdes, etc.

On rencontre encore à Regné plusieurs vieilles fermes ardennaises, authentiques, respirant un air d'autrefois. Néanmoins, l'ardoise a vaincu la paille et le cachet est sensiblement modifié. Les habitations aux murailles schisteuses d'une tonalité noirâtre caractérisent bien le « Haut Pays » !

Une statistique de Tandel signale qu'en 1793 Régné comptait 3 maisons de laboureurs, 12 maisons de première classe, 13 de 2^e, 4 de 3^e, etc.

En 1891, la population était de 265 habitants, 62 maisons.

Lors de la construction de la route de La Roche à Vielsalm, on a retrouvé les ruines assez nombreuses d'anciennes habitations.

Le « Mont » des anciennes forges rappelle celles qui existaient dans le temps au pied de cette colline. Aujourd'hui, on voit des tas de résidus de charbon, de morceaux de fer et de verre. Quelques familles prétendent que les âtres qu'elles possédaient ont été fabriqués à ces forges.

Ces âtres datent de 1600 et portent l'inscription suivante : « Dominus mihi auditor, 1600 ». De chaque côté de l'âtre se tient un énorme lion. (On peut voir de ces taques au musée archéologique d'Arlon.)

FRAITURE. Petit hameau dont on parle peu. On y poursuit la vie campagnarde dans le grand calme et le travail traditionnel des générations.

Dans le pays, on dit que le nom de Fraiture vient du patois « frudeüre » (froidure), et il eut été bien difficile de lui donner un nom qui caractérisait le mieux le climat de cette contrée.

Fraiture est écrit « Fracture » en 966. Il ne serait pas surprenant que ce mot correspondit au « Scheid » allemand, indiquant séparation, partage de terres, d'héritage, de canton, de pays. « Fractus » de « frango » peut désigner un terrain brisé, une fosse, une carrière.

Fraiture viendrait-il de « Faya », déesse du Nord ?

À l'endroit où était situé autrefois le village, il existe un étang alimenté par une fontaine qui ne tarit jamais et qui a pour nom : Fontaine de Saint-Hilaire.

Cette fontaine paraît sortir d'un amas de décombres, dans une vallée bien abritée par les éminences environnantes. On y a trouvé jadis une cave et les assises d'une habitation, voire même des sommes d'argent assez importantes enfouées dans le sol.

Cet étang, qui fut le rendez-vous des pêcheurs de truites, est aujourd'hui envahi par une végétation luxuriante.

L'un des points les plus élevés, nous l'avons dit, s'appelle

« Thier de la Forge », où anciennement existait une exploitation.

Sidérurgie. – À Mont-le-Ban, « le pré aux Fosses » et ainsi nommé parce que l'on y voyait des scories et des morceaux de fonte, ainsi que les restes d'un fourneau.

On pourrait citer maints exemples prouvant qu'au moyen âge le Luxembourg s'adonnait à la métallurgie du fer.

Fraiture fut affranchi en 1800 par Ferdinand II, empereur d'Allemagne, moyennant le paiement de trois mille livres.

La seigneurie de Fraiture appartenait vers 1740 à la famille Coudenkove J.E., baron de Fraiture.

La population du hameau ne fut jamais considérable et il a pris peu de développement.

En 1793, on comptait 3 laboureurs, 11 maisons de 1^{re} classe, 13 de 2^e, 4 de 3^e. Nous ne connaissons pas le nombre total des habitants.

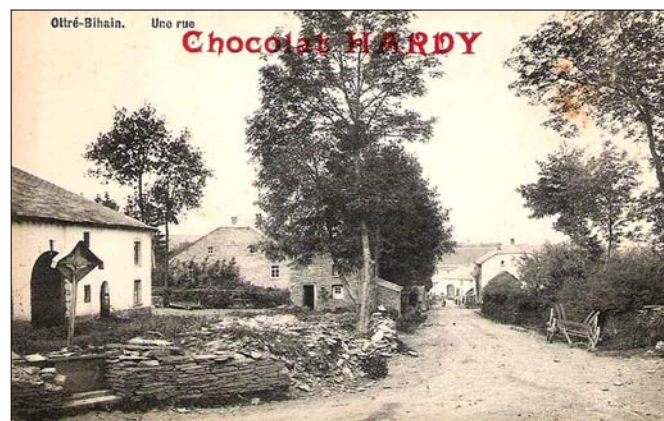
En 1893, dépendant du décanat de Stavelot et paroisse de Bihain comptait à cette époque, 163 habitants. Il est signalé 28 maisons, 25 laboureurs, 1 cordonnier, 1 couvreur, 2 fileurs de laine, 2 menuisiers, 2 personnes en état de gagner leur vie et 1 membre du clergé séculier.

En 1940 : 70 hommes, 90 femmes, total 160. En 1956, 75 hommes, 72 femmes = 147.

En 1959 : 76 hommes, 69 femmes = 145.

À deux km environ, c'est la Baraque de Fraiture, sœur de la Baraque Michel, mais, à juste titre, moins orgueilleuse. Jugez donc, 530 m d'altitude seulement. C'est là que se croisent les routes de l'État, allant de Vielsalm à La Roche et de Houffalize à Werbomont.

Un poteau indique : 31 km d'Aywaille, 55 km de Liège, 15 d'Houffalize, 17,2 de La Roche, 12,9 de Salmchâteau et le hameau de Fraiture, qui a donné son nom au carrefour, se trouve à quelque distance, dans la fourche des routes de Liège et de Trois-Ponts.



Ottré - Une rue.

OTTRÉ. Le village d'Ottré dépend de la commune de Bihain et comptait 217 habitants en 1956, dont 109 hommes, 108 femmes ; en 1940 : 225 ; en 1959 : 200 habitants.

L'étymologie « Ottré », « Ré » de revus (ruisseau) ; « Ott » désigne le nom patronyme « Otto ».

En consultant les archives paroissiales, celles de l'ancienne abbaye de Stavelot, les auteurs tels que Halkin et Roland, et l'abbé Denis Guillaume, on trouve de très précieux renseignements relatifs à Ottré.

Les territoires d'Ottré et de Bihain plus rapprochés de Lierneux que ceux de Bra-sur-Lienne, d'Odeigne, d'Ennal-lez-Grand-Halleux et de la Cedrogne, ont dû être englobés dans la donation de Lierneux à l'abbaye de Stavelot effectuée par Pépin

de Herstal entre 687 et 714 et confirmée par Carloman le 15 août 747. (Halkin et Roland, t. I, pp. 39 et 51.)

Dans cette hypothèse, Bihain et Otrré auraient comme Odeigne échappé aux domaines des religieux entre 747 et 862, car ces deux localités furent l'objet de nouvelles concessions à la fin du IX^e siècle. En effet, un an après la donation de Bihain, le roi Zwentibold céda à l'abbaye, le 11 novembre 896, pour la rémission de ses fautes, une étendue de terres situées près de Lierneux, entre le « Thier des Preux », le chemin de Langlire et le ruisseau de Fundisnéas ou de Fontenaille.

Cette délimitation à l'est et au sud correspond assez bien à celle de Bihain et d'Otrré, de sorte que MM. Halkin et Roland considérèrent cette charte comme le complément de celle de 895. Au Nord toutefois, cette seconde donation s'étendait d'abord au territoire de Sart, qui fit toujours partie de l'ancienne paroisse de Lierneux et ensuite à celui de Joubiéval, qui ressortit à la paroisse d'Otrré pendant la durée de l'ancien régime, tout en appartenant à la cour de Lierneux.

À l'origine, c'est-à-dire au XVIII^e siècle, Otrré et Bihain ont dû relever de l'antique paroisse de Lierneux dont la fondation est fixée en l'an 692. Plus tard, mais à une date inconnue, les localités furent dotées chacune d'une chapelle, puis d'une église paroissiale indépendante.

Il est permis de croire que, si à l'époque de la donation de 896, le village d'Otrré ne possédait pas encore d'église, les moines de Stavelot n'auront pas tardé à en pourvoir leur nouvelle propriété.

En effet, tous les caractères distinctifs des églises de la période carolingienne sont vérifiés dans cette paroisse.

Tout d'abord, le titulaire est saint Séverin, évêque de Cologne, contemporain de saint Martin de Tours (mort en 397). Saint Séverin est renseigné comme titulaire en 1406 (Cour féodale de Stavelot, reg. 8 1408 n° 605, en 1606 et en 1708).

Or, comme le rapportent les leçons propres au bréviaire du diocèse de Liège, au 23 octobre, la popularité de ce saint évêque fut très grande dans le diocèse de Tongres-Liège dès les temps les plus reculés. De plus, la paroisse formait anciennement un district de dîme indépendant et le recteur de la cure percevait le tiers des dîmes. (La répartition de la dîme par tiers est constatée à Otrré en 1391 et en 1512.)

Ces deux éléments d'appréciation nous reportent régulièrement à une époque antérieure à la fois au synode de Salm (803-804) qui consacra le principe de l'individualité de la dîme de l'église-mère en cas de nouvelle érection, et aussi au concile de Tribur en 895, qui admit la répartition de la dîme par quarts entre les différents décimateurs d'une même paroisse. D'autre part, si cette église avait même été érigée « in villa nova », c'est-à-dire dans de nouvelles exploitations jusque là indépendantes au point de vue de la dîme, d'après le grand capitulaire ecclésiastique de Louis le Débonnaire de 818-819, les conclusions relatives à son origine ne seraient pas notablement modifiées.

(Le Concile de Tribur déterminait la distance qui devait séparer les terrains défrichés de l'église voisine, pour qu'on pût les considérer comme indépendantes au point de vue de la dîme.)

Enfin, si le tiers de la dîme laissé au curé ne lui avait pas été attribué en vertu des coutumes en vigueur avant 895, mais représentait simplement la portion congrue fixée par le monastère de Stavelot, auquel l'église d'Otrré ne cessa d'appartenir, encore dans ce cas faudrait-il placer l'érection de cette paroisse au plus tard entre les IX^e et XI^e siècles.

C'est dans une charte de 1104 donnant la répartition du service de garde au château de Logne, que nous rencontrons pour la première fois la mention officielle de l'église d'Otrré.

Plus tard, en 1130-1131, nous voyons figurer l'église d'Otrré dans le dénombrement des paroisses à la collation de l'Abbé de

Stavelot, et cet état de choses perdura jusqu'à la fin de l'ancien régime.

Au moyen âge, Otrré et Hébronval formaient deux seigneuries vassales de la principauté de Stavelot, ayant chacune leur Cour et ressortissant au baillage de Lierneux.

Anselmus de « Otreis », cité comme témoin dans une charte du 21 mars 1182, doit être l'un des plus anciens titulaires connus de la seigneurie d'Otrré, lit-on dans Halkin et Roland, tome 1, page 513.

À la fin du XIII^e siècle, vivait Gilon d'Outreit, chevalier, dont le fils Willeame d'Outreit vendit au début du XIV^e siècle, à Gérard de Grandpreit, seigneur de Houffalize, les dîmes qu'il possédait dans la paroisse de Mont-Saint-Martin en la terre de Salm.

Gérard de Grandpreit et Béatrice, son épouse, cédèrent ces dîmes au prieur de Sainte-Catherine de Houffalize en septembre 1310.

Le plein fief d'Otrré, comprenant la mairie, les cens et rentes, fut relevé devant la cour féodale de Stavelot du XIV^e au XVIII^e siècle.

La seigneurie d'Otrré fut occupée successivement par les familles d'Otrré Malherbe, Dudelet (1409), de Massus de Jemette, de Blier, Pirotte et de Susleau. Comme fief relevant de Stavelot, on peut citer dans l'ancienne paroisse d'Otrré, le moulin de Joubiéval dont la sixième part fut donnée par Lambotte d'Otrré à Jean d'Otrré en 1396. En 1557, le chapitre de Stavelot acheta le moulin de Joubiéval à Maurice d'Otrré pour 444 1/2 florins.

Un record du 22 mars 1445 détermine les droits de Stavelot sur le fief d'Otrré (B. 53 VI, fol. n° 13); les droits du seigneur d'Otrré sont spécifiés dans les records du 13 juillet 1454 et du 23 octobre 1471. Le plus ancien record de la seigneurie de Hébronval, du 23 juin 1553, fixe les droits de Jean de Lierneux, seigneur de Hébronval. Cet acte fut recopié le 24 septembre 1604, en présence de Henri de Jemeppe, seigneur d'Otrré (Liège, farde de Stavelot).

En 1512, lisons-nous dans « L'archidiaconé d'Ardenne », Jean et Thierry de Jemeppe, fils de feu Henri de Jemeppe, seigneur, d'Otrré, relevèrent les deux tiers de la dîme d'Otrré sur toute l'étendue de la paroisse, sauf sur les fiefs, et réserve faite du tiers qui revenait au curé.

Le plein fief de Hébronval, relevé à Stavelot par Philippe d'Izier en 1374 et 1413, passa successivement aux familles del Vaulx, de Houffalize ou de Lierneux, de Blier, de Huart, de Sluze, et Chalon, dont on retrouve les reliefs multiples dans les registres féodaux de Stavelot.

En 1407 et 1413, le fief de Hébronval n'était estimé qu'à six muids de blé de rente annuelle.

L'archidiacre d'Ardenne visita l'église Saint-Séverin à Otrré le 30 octobre 1606, le 13 octobre 1615, le 20 juin 1708 et le 28 septembre 1715. Le procès-verbal de la visite de 1708 porte que le recteur de la cure percevait le tiers de la dîme et environ vingt mesures (cuppes) de seigle et cinq d'avoine pour les anniversaires fondés.

Les pouillés de 1589 et de 1707 indiquent que la cure rapportait 26 muids. En 1708, la dîme de la localité, réserve faite de la part du curé, était perçue par Jean Pirotte, Gaspard de Susleau et la veuve de Henri Pirotte.

La paroisse comptait environ 150 communiant ; l'instruction était donnée par un prêtre marguillier, que les habitants présentaient au curé. Son salaire consistait en une mesure d'avoine et 1 florin que lui payait chaque ménage de la paroisse. L'église possédait deux autels portatifs : le premier, dédié à la Sainte Vierge, se trouvait du côté de l'Évangile ; l'autre, du côté de l'Épître, était placé sous le patronage de saint Roch.

En 1722, Hubert et Séverin Richardt de Joubiéval, chanoi-

nes à « Maïence », donnèrent un ostensor de fabrication rhénane à l'église d'Ottre. Cette même église reçut encore quelques statues en bois, et le calice de Séverin Richardt, qui porte la date de 1739.

Au XVII^e siècle, Hébronval possédait une chapelle castrale qui fut désaffectée au siècle suivant. Cette localité a pris une grande extension depuis quelques années. Aussi, a-t-on construit une jolie chapelle au cours de l'année 1939.

Ottre passa au diocèse de Metz en 1803 et à celui de Namur en 1823, en même temps que les autres paroisses, du doyenné de Houffalize.

Et après la campagne von Rundstedt, il n'y a plus d'église à Ottre. Le vieil édifice a été anéanti, il ne reste que quelques pans de mur et on doit songer à reconstruire. En attendant, on célèbre les offices dans un misérable hangar.

Au-dessus du portique d'entrée, on pouvait lire les dates ci-après : 1000 à 1104 – 1835 à 1893 – 1895 à 1907 – 1912.

Le 16 mai 1954 fut bénie la chapelle dédiée à Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Au début de l'année 1955, il est très sérieusement question de la reconstruction de l'église. La levée des soumissions a eu lieu et chacun exprime le vœu qu'on conserve autant que possible les vestiges qui évoquent son histoire millénaire.

Le 30 novembre 1955, adjudication pour les travaux : montant du devis des travaux estimés à 2.535.773 F.

En 1958, le ministre compétent signe la promesse ferme des crédits pour la reconstruction de l'église d'Ottre. La nouvelle a été accueillie avec une vive satisfaction. Le baraquement provisoire qui servait au culte tombe lamentablement en ruines. Et en mars 1960, les travaux sont virtuellement terminés. Le 10 avril 1960 a eu lieu la bénédiction de la nouvelle église.

Ottre. Lors de l'assemblée nationale 18 août, 19 novembre 1789, il fut décidé que les communautés procéderaient à l'élection de leurs députés. Ce fut le cas le 4 novembre 1789 pour Ottre.

En cette période troublante, les monastères de Stavelot-Malmédy s'inquiétèrent des événements de 1797 et sentaient que les circonstances ne leur étaient plus favorables ; les magistrats des deux villes et même les chefs Lagnards s'efforçaient d'apaiser le courroux des manants. Et les magistrats précités adressèrent une lettre aux diverses localités parmi lesquelles nous citons Hébronval et Ottre.

Le Prince Abbé Célestin espère ramener le calme et propose des réformes : notamment la libre disposition des aisances, l'affectation de la dîme au besoin du culte, la suppression du cosué privé, l'abolition du hestoux, de la morte-main, des deniers seigneuriaux et la faculté de réduire les rentes foncières.

Dans l'entretemps, les troupes munstériennes, sous les ordres du colonel de Wolzagen, envahirent le pays et le Prince-Abbé voulut se porter garant du remboursement des frais que ses opérations en territoire Stavelotain lui avaient occasionnés.

Ottre se soumit à la volonté du souverain, tandis que dans l'ensemble du pays l'opposition fut irréductible. (Codex Stabuleto-Malmundarius, p. 1364.)

LES FAGNES, qui ne sont pas loin de Bihain et aux abords de la grand-route de Liège, ont un aspect étrange qui donne en cet endroit, où on les domine en quelque sorte, une singulière impression d'étendue lointaine.

Les trois fanges de Bihain (fanges du Comté, fange de Mont et fange Bernard) sont celles qui connurent le plus d'activité au niveau de l'extraction de la tourbe, ancien combustible de nos Ardennes. (On appelle « fanges » une partie de bois défrichée où croissent pêle-mêle l'herbe, les taillis, les genêts, les bruyères, etc.

Des parcelles de ce vaste territoire sont réparties entre des particuliers qui les louent et les exploitent. Il y a plus de 50 ans, certes, le comte Limbourg-Stirum, qui avait de grandes possessions en ces endroits, cédait la « verge » pour 5 à 10 F, selon la couche de tourbe.

Le métier de « trouffeur », très pittoresque, est aussi très pénible. En effet, ce n'est pas une mince besogne que de rester debout toute une longue journée, presque contre un banc de tourbe et d'y découper, les pieds dans l'eau ou du moins dans la grande humidité, ces petits rectangles peu volumineux, mais pesants quand même.

Expliquons-nous. L'opération consiste à découper dans cette terre ingrate, coriace et humide, des carrés qui, transportés à quelques pas du lieu de l'extraction, sont mis à sécher deux par deux au soleil quand celui-ci daigne paraître naturellement. Si le temps est favorable, le séchage se fait très vite et, dès juillet, le grand charroi des tourbes commence. On vient en charger de partout, de Houffalize, Stavelot, Lierneux, Vielsalm et d'ailleurs encore.

Si les exploitants réservent pour eux-mêmes la provision qui leur est nécessaire pour les durs mois de l'hiver, ils en vendent néanmoins une certaine quantité, pour se procurer des ressources si appréciées dans ce pays pauvre. Avant la construction des lignes de chemin de fer dans la région, la tourbe était très recherchée et constituait le seul combustible en usage chez nous au temps jadis.

Le charbon est apparu et il a pour ainsi dire détrôné cette modeste industrie. En raison de la crise sévissant au temps de la guerre, elle reprit un peu de vie.

En passant par les fanges de Bihain, on pouvait voir une quantité innombrable de tas de tourbes aux formes les plus bizarres, qui marquaient, comme des points sombres, sur ce paysage déjà si sauvage.

Le territoire de Bihain est riche en pierres de taille, en pierres à aiguiser et en manganèse. Les Allemands, pendant la guerre de 1914-1918, tirèrent un profit considérable de cette dernière industrie. La crise a donné un mauvais coup aux nombreux ouvriers mineurs et ardoisiers contraints de chômer partiellement. Ensuite le rendement fut jugé peu profitable — 13% — et on ne pouvait continuer dans ces conditions.

En ce qui concerne les ardoisières, les concessionnaires ont eu également à se débattre avec des difficultés considérables au point qu'ils demandèrent aux autorités supérieures d'atténuer quelque peu les charges très lourdes auxquelles elles ne pouvaient que très difficilement faire face. Les exportations, très importantes en temps normal, ont baissé d'une façon appréciable.

Les pierres à rasoir de Bihain sont uniques au monde. Ce précieux coticule est exploité par une équipe d'ouvriers de fond, qui vont la chercher dans des carrières qui atteignent jusqu'à 100 m de profondeur. Jusqu'à la guerre 1914, cette industrie fut prospère et rémunératrice pour les exploitants comme pour les ouvriers.

En août 1951, on procéda par soumissions à la location, pour un terme de 15 ans, des carrières de pierres à rasoir de Hébronval-Bihain et Ottre-Bihain d'une contenance respectivement de 15 et 9 ha environ.

Comme pour d'autres branches, la crise est venue hélas ! On a essayé d'obtenir une imitation de pierre à rasoir par des procédés chimiques. On obtint même une pierre plus douce, mais n'ayant guère la même valeur que l'indigène... Quiconque veut encore une bonne pierre à rasoir doit venir à Bihain.

À signaler d'autres industries du passé. En 1888, le district de Bihain comprenait deux tanneries, une à Langlire et une à « Haute Taille ». Elles tannaient annuellement ensemble la quantité de 300 livres de cuirs tant pour semelles que pour empe-

gnes.

Ces tanneries étaient érigées, celle de Langlire depuis 1880, et celle de la « Haute Taille » depuis 1868. Elles n'occupaient pas d'ouvriers; les propriétaires produisaient eux-mêmes et ils débitaient leurs cuirs dans les maisons pour l'usage des particuliers. Ils tiraient leurs cuirs crus et à poil de la province.

En 1942, suite à l'autorisation du ministère des Affaires économiques, la « Vereinigt Stahlwerke » de Düsseldorf a acquis la mine de manganèse de Bihain. (C'était pendant la guerre évidemment; reste à voir si cette concession fut maintenue.) Cette mine qui appartenait à M. Michel, de Bruxelles, fut adjugée en 1915 à la « Deutch-Luxembourgsche Bergwerksund Hutten gesellschaft ».

Cette société a fusionné avec d'autres sociétés sous le nom de « Gelsenkirchener Bergwerks A.G. » puis a été intégrée dans les « Veregt stahlwerke » de Düsseldorf. La situation actuelle... nous n'avons aucune précision.

On exploita aussi la pierre à faux dans le pays. En effet, lorsqu'en 1930 on construisit la route de Provèdroux à Langlire, on découvrit de nombreux déchets de ces pierres, vestiges de l'ancienne fabrication (nous avons vu des spécimens). On trouva en outre plusieurs marteaux utilisés à cette occasion (ceux-ci déposés à la maison communale de Lierneux),

L'élevage du mouton était pratiquée à Bihain et la production de la laine montait annuellement à environ 9.000 livres dont la plus forte partie était exportée aux pays de Stavelot et de Liège, libre des droits chez eux, en raison de l'avantage qu'ils trouvaient de les attirer chez eux. Une autre partie était expédiée au pays de Limbourg et le surplus réservé pour l'usage des habitants.

Le bétail ou animaux de ferme consistait en chevaux, poulaillers, bœufs, vaches, génisses, porcs, dont le surplus de ce dont les habitants avaient besoins s'exportait partie aux pays de Liège et de Stavelot et aux foires de la province.

Dans le district de Bihain, on comptait 8.000 moutons, au temps où l'élevage était le plus développé, et on exportait une partie importante.

Quant aux écorces, elles passaient à Stavelot, centre de nombreuses tanneries.

Population : 1801 : 528 - 1946 : 1.026 - 1910 : 1.565 - 1961 : 1.047 - 1976 : 734.

Dochamps

Au départ d'Odeigne, un chemin coupe un ravin latéral par un crochet aigu et on arrive à Dochamps.

Dans le mot, le français champs (camp) vient du latin « campus » (plaine) et est désigné en Belgique par « terrain cultivé ». Champs, en effet, intervient fréquemment dans la désignation de localités. Nous avons Remouchamps, Malchamps, Gernechamps, Bertinchamps, etc.

Une autre version selon Tandel : « D'après un ancien manuscrit de la Fabrique d'Église de Samrée, il se trouvait entre Dochamps et Lamorménil, un petit bourg ayant nom Béthomont, qu'un incendie détruisit en partie en 1419, et qui en 1612 fut anéanti par les Huguenots. Il s'y trouvait un puits très profond dans lequel le peuple prétendait entendre le son des cloches et cela particulièrement le 24 juin, le jour de la Saint-Jean. Actuellement encore, nos habitants croient qu'il existe un trésor au fond de ce puits.

À la suite de l'incendie dont nous parlons, quelques réfugiés dudit bourg construisirent plusieurs huttes dans un lieu portant le nom de « Champ » appelé ainsi parce que c'était une partie de bois défriché.

Un de ces réfugiés dut se présenter au bailli de Montaigu pour décliner ses titres. Il le fit ainsi : « Je suis Johan Hay d'au Champs ». D'où le nom de Dochamps.



Dochamps - Ferme Quoilin.

En consultant les étymologistes, on trouve d'autres significations.

Don, do, veut dire, d'après Berger, étendue en hauteur et en cavité.

Don, en celtique signifie profond, creux (Ballet et Delafontaine). Donc, d'après ce qui précède, Dochamps c'est un champ dans la cavité de deux montagnes, ce qui désigne bien la situation de l'endroit. C'est tout ce que nous savons.

De l'austère Manhay que parfume la résine des sapins, jusqu'aux rochers gris de la Roche-à-Fresnes, en passant par Dochamps et autres lieux attrayants, c'est toujours l'Aisne que l'on entrevoit.

Rien de plus captivant pour le touriste que de remonter les petites vallées de cette jolie rivière, ou du ruisseau « Fange à la Goutte » qui prennent tous deux leur source sur les hauts sommets de la Baraque de Fraiture (652 m d'altitude).

Sur la rive droite, non loin de l'ancien point d'arrêt du vicinal de « la Forge à la Plez », on remonte une source d'excellente eau ferrugineuse dite « Pouhon ».

Un ruisseau, la « Lue », a sa source à Dochamps, au Sud-Est de la limite de Samrée. On cite également « l'Eau de Dochamps ». S'agit-il du même ruisseau ?

La Lue atteint le Lalu à 1 km et le Jouishet à 1,5 km. Du noir Liny à 1,8 km. Après avoir parcouru 2,2 km, rejoint le moulin et scierie lieu-dit « Fa des Cloches » au chemin du village et vers Freyneux. Au confluent de la bise (3,1 km), des petites Hez (4,8 km), du Firheux (6 km) et au chemin vers Grandmenil et route d'Érezée (4 km). Son parcours total est de 6,6 km, pour se jeter dans l'Aisne à la limite de Grandmenil et d'Amonines.

Les dépendances de Dochamps sont : Bellevue, Bénasse (les deux), Freyneux, Laidprangeux, Lamorménil, Forge à la Plé (dont l'orthographe varie). À part ce dernier hameau, les autres sont déjà cités dans un dénombrement au XVIII^e siècle et en 1823.

Au point de vue historique, Mathieu et Alexis signalent que Dochamps faisait autrefois partie du comté de Montaigu.

Actuellement, il appartient à l'arrondissement administratif et judiciaire de Marche, au canton de justice de paix et du doyenné d'Érezée.

En l'an III, dépendait du département de Sambre et Meuse, au 15^e canton de Clerheid; en 1819 au district de Marche; en 1822 au 5^e quartier de Marche; en 1828 au canton de La Roche.

La superficie de la commune est de 2.584 ha et elle est située à 11 km d'Érezée, à 77 km d'Arlon, à une distance de 16,5 km de la station de chemin de fer de Melreux. Il existe un bureau de poste.

Au point de vue de la population : en 1793, on comptait à Dochamps même 6 laboureurs, 7 maisons de 1^{re} classe, 21 de 2^e classe et 17 de 3^e classe. Le lieu-dit « Ferme de Laroche », comportant un seul bâtiment, était compris avec Dochamps.

En 1840, 855 habitants ; en 1880, 799 habitants, 192 maisons. En 1891, le village est considérablement développé : on compte 89 maisons, 82 feux, 45 granges, 81 écuries. On pourrait ajouter le moulin et son habitation.

Encore des renseignements et en remontant jusqu'en 1624. D'après un dénombrement des «Faz de Luxembourg», on comptait 3 feux à Dochamps. En 1659, un feu un quart. Un autre dénombrement du XVII^e siècle signale 11 manants, 5 venues, 16 absents, 12 journaux de saïcles ensemencées, 7 chevaux, 6 bœufs, 32 vaches, 26 chiens.

Voici quelques noms de lieux : Se rapportant à la culture : «Les Grands Prés - Pré du Seigneur - Vieilles terres - Dry les jardins». Situation de lieux : « sur Domont - Dessus la Wate - Dry li nou manèdje - sur Grandchamps - Dry le banal bois - sur Betaumont - Devant l'Eckmongne - le Haut quartier », etc.

L'ÉGLISE. La plus ancienne église de Dochamps aurait été, d'après des renseignements recueillis, construite en 1644. On pouvait la considérer comme une des plus belles des Ardennes. Elle fut bâtie sur l'endroit occupé par les ruines d'une chapelle détruite par un incendie qui aurait anéanti tout le village en 1628.



Dochamps - L'église.

C'était l'œuvre des soudards de Maurice de Nassau. En ces temps troublés, le pays était livré aux bandes militaires qui, sous prétexte les uns d'attaquer, les autres de défendre le territoire, commirent les mêmes excès sur les malheureux habitants. Ce qui motiva, écrit Jean d'Ardenne, la réponse faite en 1601 par les Liégeois à l'Archiduc Albert, se plaignant de trouver au pays de Liège autant d'animosité contre ses propres soldats que contre ceux de Hollande.

Le village subit donc de grands ravages. Ameutés, les habitants s'étaient réfugiés dans la tour de l'église ; plusieurs périrent dans les flammes.

En même temps disparurent des meubles précieux qui faisaient l'ornement du vieil édifice, ainsi que des antiquités remarquables provenant de Béthomont. De nombreux habitants s'enfuirent dans le désert du Bois Saint-Jean. Peu à peu, ils revinrent au lieu natal et y rebâtirent leurs chaumières.

Mais l'église de Dochamps a une autre histoire.

Après le désastre que l'on sait, elle fut reconstruite grâce à la générosité de Louis XIV et au dévouement de deux enfants du village de Lamorménil, restés célèbres. Il s'agit des frères Henri et Guillaume Germaux qui furent parmi les premiers adhérents de la Compagnie de Jésus, nouvelle en Belgique. Ces prêtres éminents recueillirent des aumônes pour la reconstruction du temple de Dochamps.

S'étant présentés à la Cour de Louis XIV, le Roy ayant exa-

miné les plans de l'église, construction simple cependant en forme de croix latine à une nef (patrons Saints Pierre et Paul), fit observer que le projet en question était beaucoup trop beau pour une église de village. Il leur demanda combien de louis seraient nécessaires pour relever l'église. À quoi un des Jésuites, qui fit à cette occasion preuve d'esprit et d'à-propos, répondit : « Sire, pour exécuter ce plan, il ne faut qu'un Louis ».

Cette réponse valut aux solliciteurs un abondant subside. Une inscription rappelant la reconnaissance des habitants se lit dans le chœur de l'église, à gauche.

Les éminents Jésuites moururent tous deux à Vienne : Henri en 1647 et Guillaume en 1648.

Guillaume a laissé des écrits sur Ferdinand II, sur la controverse religieuse et sur la piété.

Le presbytère actuel date de 1874. Il existe des registres de 1646 ; où sont-ils ?

Par suite des faits de guerre 40-45, la vénérable église de Dochamps, au cours des combats dans le nord du saillant des Ardennes, subit de graves dégâts.

Encore un point d'histoire en consultant Eug. de Seyn. On n'a pu découvrir jusqu'ici ni l'époque de l'érection, ni celle de l'abolition de la seigneurie de Dochamps.

L'incertitude dans laquelle on se trouve à cet égard a sa cause principale dans la disparition des archives locales lors de la douloureuse catastrophe de 1642.

Par un curieux contraste, cette terre actuellement si paisible et si tranquille, a été durant des siècles un foyer de guerres et d'agitations pour avoir appartenu aux comtes d'Ardenne et de Montaigu, aux seigneurs de Rochefort et de la Marck, toutes familles turbulentes qui ont rempli de leurs noms et de leurs gestes, l'histoire de la Belgique, jusqu'à la fin de la féodalité.

Comme on le sait, Dochamps est riche en bois et en ardoises, et on signale qu'en 1551, la commune a fourni les ardoises nécessaires pour la reconstruction de la chapelle Saint-Thibaut ; la commune de Marcourt avait fourni le bois pour sa part et Hotton, la pierre et la chaux.

On y élève le bétail ; l'agriculture est très développée sur ce sol argileux. Le commerce d'écorces fut à certaines périodes très prospère.



Dochamps - La plus vieille maison du village.

DÉPENDANCES

FREYNEUX. Un village voisin de Dochamps et qui appartient à cette dernière commune, à une altitude de 447 mètres. Il est plein d'attrance pour un centre de villégiature, et se trouve d'ailleurs au seuil d'une des régions les plus pittoresques de nos Ardennes. Les promenades y abondent et sont superbes. À citer : celle sur « Behaumont », énorme pyramide boisée qui s'élève à 544 m d'altitude et d'où la vue s'étend à plus de 80 km de distance.

De Freyneux, on peut gagner LAMORMENIL, autre

hameau.

Les bois communaux dans la section comportent 200 ha.

D'après un dénombrement du « Faz du Luxembourg » fait en 1624, « Freyneux » comptait 2 feux. En 1659, on signale un feu et le village s'écrivait « Frayneux ». Un acte de la paroisse de Lierneux (29 mai 1827) reproduit la même orthographe.

D'un autre relevé du XVII^e siècle, on a recensé : 20 manses, 4 venues, 3 absents, 12 journaux ensemencés, 12 chevaux, 30 bœufs, 42 vaches, 30 chèvres.

Freyneux appartenait au décanat d'Ouffet, paroisse de Dochamps.

Un peu plus tard, on signale 29 maisons, 29 laboureurs, 1 marchand tenant boutique, 1 cardeur, 1 pileur de laine, 1 maçon, 2 menuisiers, 2 meuniers, 3 membres du clergé séculier.

La situation en 1793 d'après E. Tandel est celle-ci : 3 laboureurs, 4 maisons de 1^{re} classe, 13 de 2^e, 13 de 3^e.

En 1891, on compte 136 habitants, 41 maisons, 41 feux, 27 granges, 34 écuries.

L'église a été restaurée en 1874 et saint Isidore est le patron. Il y eut quelques travaux : réception mai-juin 1877, orgue 1884, autels 1883, presbytère 1851 qui fut restauré en 1877.

Quant à l'étymologie de Freyneux, on l'explique comme suit : Eux, comme ois, indique une réunion d'arbres. Freyen, freu, veut dire frêne, comme dans Frainois.

BENASSE est un autre hameau. Ou plutôt il en existe deux, le petit Benasse et le grand.

En celtique, nous décomposons par « Be » qui veut dire « petit » d'après M. Delafontaine. Et « nasse » signifie « guide », ruisseau, fontaine, selon Wielems et Desmet. Il s'agit de deux petites sources en ce lieu.

Au XVII^e siècle, on compte 2 maisons, 3 laboureurs. À cette époque, Benasse dépend du décanat d'Ouffet. En 1793 : 1 maison. En 1891 : Benasse occidentale, 8 habitants, 1 maison, 1 grange, 1 écurie ; Benasse orientale, idem. Il y a 11 ha de bois communaux sur la section. Fanges Soka est un lieu-dit.

FORGE À L'APLEZ. C'est l'orthographe actuelle. Cependant il a fréquemment varié.

La Forge « à la Plez », comme on écrivait alors, fut au XVII^e siècle avec Bergister proche, une résidence des barons de Fraipont. C'est un des coins les plus paisibles et les plus agréables de la vallée de l'Aisne. Une scierie y a remplacé la forge d'autrefois, ce n'est plus qu'un souvenir.

Une jolie route conduit de Dochamps à la Forge à l'Aplez, où elle rejoint celle de Freyneux à Lamorménil vers Amonines, C'est à cet endroit que le petit ruisseau la Lue se réunit à l'Aisne.

« Ce serait même là que l'Aisne, lisons-nous dans « Un coin du Luxembourg » par Gofflot, que commencerait réellement son existence propre et prendrait légitimement son nom. »

Sur son parcours antérieur, ce ruisseau ou cette branche de la rivière, qui descend de la Baraque Fraiture par Odeigne, porterait plus spécialement le nom de « Ris sous l'eau ».

Ce cours d'eau passe entre Freyneux et Lafosse, laisse ensuite Lamorménil sur sa gauche et file à travers un paysage encaissé, boisé et poétique, jusqu'à La Forge à la Plez, laissant encore à sa gauche la ferme de Bergister (la maison du berger, d'après M. Prat).

Ce hameau se trouve aux confins extrêmes des communes de Dochamps et de Grandmenil.

Le problème orthographique et étymologique n'est guère résolu. En consultant M. Delacollette, nous extrayons ce qui suit : Forge à la Plé, à Lapiez, à la Playe, à la Plaie, tels sont les noms que l'on rencontre le plus souvent.

Selon M. le chanoine Roland, on devrait écrire « Forge à l'Aplait », Aplait, Aplet, Aplay, etc., signifie « pommeraie », lieu

planté de pommiers. Il y a en effet, d'excellents vergers en ce lieu.

Peut-on se fier à l'exactitude de cette explication ?

D'autres orthographes encore : Forge à l'Applée et à Laplé et même Forge Laplé, ce qui pourrait faire croire que le hameau doit son origine à l'habitant fondateur de la forge dénommée ainsi. Il y a quelques années, un poteau portait : Forge à la Plée.

Jean d'Ardenne, dans son « Guide à travers l'Ardenne », donne cette note un peu énigmatique et pleine de sous-entendus : « Forge à l'Aplé (à la Plaie) insinuent les cartes. »

Certains auteurs ont encore donné une explication assez curieuse, qui tient à la fois de la légende, de l'histoire et du cancan. Il y aurait là-dessus un conte à dormir debout où il serait question d'amour, de rendez-vous et « d'appelé » comme synonyme d'élu.

N'insistons pas.

Quelques chiffres. En 1793, on relève 4 maisons, 1 laboureur à Forge à la Plez, qui dépendait de la prévôté et du quartier de Durbuy. En 1891, 3 habitants, 1 maison. En 1793, concernant l'endroit dit « Barrière de Saint-Jean » on comptait 9 habitants pour une maison.

De Freyneux, on gagne Lamorménil, à 445 m d'altitude, par où passe la voie. Joli petit village situé au milieu d'une nature étonnamment variée.

FREYNEUX et **LAMORMENIL** s'étagent sur le versant gauche de l'Aisne, et dépendent tous deux de la commune de Dochamps.

Très ancien village, s'appelait dès 1317 « Laroumanil » ; en 1624 on trouve « Lancormaynil » pour devenir « Lamormagny » et en 1713 « Lamorménil ».

Le curieux nom de « Lamorménil » qui signifierait « la maison dans les marais » est expliqué autrement par la légende. Celle-ci raconte qu'au XV^e siècle une peste terrible ravagea l'Ardenne. On ne connaissait alors aucun remède. Les atteints dont on savait la fin prochaine étaient emmenés dans un endroit indiqué pour y finir leurs jours. Et c'est ainsi que l'endroit qui les accueillit fut appelé « la mort menez » qui est précisément le village dont nous traitons.

Comme on le lira plus loin, la population était, au début, peu nombreuse, et comprenait surtout des cultivateurs et des bûcherons. « Leur vie était facilitée du fait qu'ils s'étaient mis sous la protection du roi de Bohême et Comte de Luxembourg. Moyennant cette protection, ils s'obligeaient à lui payer chaque année, au jour de la Saint-André, « une géline par feu et une quarteit d'avoine ».

Mais en revanche, ils avaient « Droit de jouir des bois communaux et tous autres privilèges comme de tirer les bois des bâtiments, agriculture, chauffage, etc. » (Libre Belgique, 8 juillet 1956).

Les étymologistes sont d'accord pour attester que Menil, venant de « manere » est une manse, une métairie. « Mor, moer » signifie marais. Une ferme construite dans un terrain fangeux, humide. Et on pourrait appeler le village « Au Menil des Marais ».

Dans un dénombrement de 1624, on relève à Lamorménil, 3 feux. En 1659, un feu. Dans un autre relevé du XVII^e siècle, « Lamormaguez » compte 9 manses, 6 venues, 4 absents, 6 journaux ensemencés, 7 chevaux, 17 bœufs, 28 vaches et 17 chèvres. Le hameau possède 236 ha de bois communaux. En 1793, 6 maisons de 1^{re} classe, 7 de 2^e classe, 17 de 3^e classe. En 1891, la population s'élève à 191 habitants ; il existe 48 maisons, 35 feux, 26 granges, 4 écuries. Jugez de l'évolution.

Les écoles actuelles datent de 1854.

Le hameau possède une jolie chapelle dédiée à saint Joseph et qui a été bénie par Mgr Heylen, évêque de Namur, le 15 mai 1935.

On parla beaucoup il y a quelques années de « Dochamps, station belge de Sports d'hiver ». Il est certain que la région offre sur son pourtour, dans la limite des courbes hypsométriques de 400 à 650 m, plusieurs places de sport très accidentées, possédant non seulement des pistes de ski, mais aussi de véritables champs de neige, outre un réseau incomparable d'itinéraires de ski à travers les grandes forêts accidentées de l'Ardenne. On peut totaliser, si on veut repérer et signaler, 100 ou 200 km de promenades et de grandes randonnées. Mais on ne connaît plus les neiges d'antan.

FAITS DE GUERRE

Après une paix relative d'une vingtaine d'années, la guerre est de nouveau à nos portes en mai 1940. Les armées d'Hitler reprenaient le chemin frayé par celles de Guillaume II. En quelques jours, notre pays est envahi. La conquête de nos provinces à peine achevée, les nazis se mirent à en organiser l'administration, c'est-à-dire l'asservissement.

Et l'occupation durait. Et c'est ainsi que dans la solitude de ces vallées sauvages, Dochamps eut aussi ses réfractaires, ses hommes de l'« Armée Blanche ». Il est des exemples du plus pur patriotisme. Voyez le curé de Devantave, le chapelain de Fisenne et cette pléiade de jeunes gens qui ont écrit une page admirable de la guerre 1940-45.

Puis vint von Rundstedt.

Tout comme dans les moindres recoins de notre Ardenne, la guerre a semé ses ravages à Dochamps. Les combats qui s'y sont déroulés, tant aux abords immédiats du village que dans les parages, furent surtout, en janvier 1945, des plus terribles.

Pendant six jours consécutifs, un vent fort balayait le champ de bataille montagneux, chassant devant lui une neige fine. Pendant six jours (début de janvier), la vaillante division américaine se battit sans interruption aux côtés de la courageuse infanterie, dans la neige de ce pays accidenté. Les soldats n'ont dormi pendant tout ce temps que dans des renardières, sur la paille fournie par l'une ou l'autre ferme solidaire. Ils n'avaient pas de couvertures. Mais après des journées d'après combats, ils atteignirent le village qu'ils délivrèrent.

Mais Dochamps n'a plus d'un village que le nom, après avoir subi un feu d'artillerie de deux côtés.

Toute activité est interrompue pendant tout un temps sur le territoire de la commune.

Les offices religieux ne sont plus célébrés.

Le 16 janvier 1945, un aumônier catholique américain aménage deux sanctuaires provisoires, l'un à Freyneux, l'autre à Lamorménil. Le 14 février, il fut possible de célébrer la première fois la messe dans les ruines de l'église de Freyneux, malgré le danger d'effondrement de la voûte et malgré le froid intense. Les restrictions à la libre circulation entre villages voisins sont rapportées.

Privés de pain pendant plusieurs jours, les habitants sont secourus par les Américains. S'ils sont pillards, ils sont aussi généreux. Il y a de beaux gestes de solidarité entre villages.

Le 27 janvier 1945, départ des derniers Américains, et le curé rentre dans les ruines de son presbytère.

Sans doute, l'histoire de la guerre à Dochamps a été marquée de bien des épisodes. Les vaillants habitants, avec le courage de l'Ardenais, se sont remis à la tâche, à ensemer pour des épis plus beaux...

LE CARTULAIRE

Parmi le cartulaire relatif à Dochamps, nous avons trouvé :

1011 (25 novembre) — Baldéric, évêque de Liège, donne à l'église Sainte-Croix de la même ville, pour l'entretien des frères, au chanoine de cette collégiale, l'église de Dochamps, huit courtils à Liège, le lieu-dit « Hamp » (Hampteau), des terres à Heylissen, dans le comté des Steppes et un manoir à Amerive (France).

1317 — Thierry, sire de Walcourt, permet à son fils Thierry de relever du Comté de Luxembourg, les « villes » de Dochamps, Freyneux et Loncin.

1317 (15 novembre) — Thierry, sire de Walcourt et de Rochefort fait savoir qu'il consent à ce que Thierry son fils, reprenne au roi de Bohême, trois villes qu'il tient, à savoir : Dochamps, Ferramak, Lameroulmanil, et qu'il lui en fasse hommage et service avec l'autre fief que lui, sire de Walcourt, tient de lui. Cependant, Mahot, sa femme, en conserve l'usufruit sa vie durant.

1342 (18 avril) — Les maire et échevins, manants et habitants de la ville de Dochamps, font connaître qu'ils se sont mis en garde et sous la protection du roi de Bohême et comte de Luxembourg, pour lui, ses pairs et successeurs, eux et leurs biens. Moyennant cette protection, ils s'obligent à lui payer chacun, au jour de St André Apôtre, une géline par feu et un quartier d'avoine, à la droite mesure d'Ouchamps Gilles vest Douchamps et Guillaume vest de Vielame ont apposé leurs sceaux.

Depuis 1949, il fut question de la construction d'un barrage à Freyneux. Il était prévu que ce barrage aurait 190 m de long et haut de 20 m. Le lac artificiel couvrirait 9 ha et contiendrait 800.000 m³ d'eau. On estima que l'ensemble se monterait à 100 millions de francs. Le lac alimentant 75 villages, groupant 20.000 personnes environ.

Ce n'est pas le seul barrage envisagé en Ardenne. Il y a du pour et du contre et des protestations sans aucun doute.

Population : 1801 : 394 - 1821 : 668 - 1846 : 790 - 1910 : 638 - 1961 : 510 - 1976 : 479.

Grand-Halleux

Un bien joli village, et très ancien.

On dit communément Al Halleux, dans notre langage wallon.

Selon Chotin, le mot vient de Hailly qui signifie bouquet. Ce village aurait donc la signification de hallier, endroit couvert de buissons. Auguste Vincent écrit : « Le radical Hall comme dans hallier, et le français « hallot » donne « buisseau », « têtard », et du germanique hasla, « rameau ».

Le mot Halleux est d'ailleurs fréquent, citons Petit-Halleux, Halleur, Grand et Petit Hallet (pr. de Liège), Halloy, etc. Ici c'est bien la haute ardenne, celtique et forestière, dont Pétracque a dit la «solitaire horreur», et César «l'immense grandeur». Pays des légendes, où la moindre bosse rocheuse semble abriter la tombe d'un géant.

Les dépendances de Grand-Halleux sont : Becharprez, Dairumont, Ennal, Farnières, Hourt, Mont, Mont-le-Joie, Petit-Halleux, Quartier, Tigionville (dans un vieil ouvrage, nous lisons « Vigeouville »). Nous toucherons un mot sur chacun de ces hameaux.

Grand-Halleux, importante commune qui appartient à l'arrondissement judiciaire de Marche, au canton de milice, de justice de paix de Vielsalm.

Antérieurement, en l'an IV de la République, elle appartenait au canton de Vielsalm, département de l'Ourthe. En l'an VIII à l'arrondissement communal de Malmédy. En 1814 au département de Meuse et Ourthe. En 1815, à la province de Liège. En 1813, à l'arrondissement judiciaire de Neufchâteau. En 1818, à la province de Luxembourg et à l'arrondissement administratif de Marche. En 1819, au district de Bastogne. En 1822, au quartier de Bastogne. À cette date, la composition de la commune est à peu de chose près, celle d'aujourd'hui.

C'est en 1839 que Grand-Halleux est réuni à l'arrondissement judiciaire de Marche.

Sa superficie est de 2.484 ha, vastes étendues de bois, dont

500 hectares appartiennent à la commune.

Distances : d'Arbrefontaine, 7 km, Basse-Bodeux 9 km, Fosse 6,5 km, Petit-Thier 5 km, Vielsalm 5,5 km, Wanne 4,85 km d'Arlon, 55 km de Marche, 46 km de Bastogne.

Bornes : Au nord de la province de Liège, au sud de la commune de Vielsalm, à l'est de Petit-Thier, à l'ouest d'Arbrefontaine.

Altitude 319 mètres au centre du village.

LES DÉPENDANCES

DAIROMONT. On écrivait Daromont en 1600. Daro, un nom patronymique qui fait dire d'après les étymologistes, « la maison de Daro ».

ENNAL. Hameau qui n'a rien de particulier. D'où vient le mot ? « Au » veut dire habitation. « Al », peut-être Ail, signifierait hauteur, éminence. Cela représente la position du hameau, à mi-côte.

Ennal est aussi le nom d'un ruisseau qui passe sur le territoire de Grand-Halleux, où on l'appelle « Noire Fange », passe au hameau précité, puis sert de limite à Grand-Halleux et Wanne et se jette dans la Salm. Il existe aussi un lieu-dit « Pré d'Ennal ».

En 670, on trouve la forme « Asena » (Cartulaire de Stavelot, t. 1, p. 22).

Selon M. de Noël, l'« Alsena », autre orthographe est l'Enale ou l'Ermate, ou Ermal. Ce ruisseau appelé dans la carte, de « Mont-le-Soie », et qui passe par Ennal, avant de se jeter dans le « Glain » (Glains ou Glanus, l'Albe) ; mais il est évident que ce dernier est le Glain, qui se jette dans l'Amblève à Trois-Ponts.

D'autre part, Grandgagnage écrit : « On donne maintenant le nom d'« Eau de Salm » à ce ruisseau à partir de Salmchâteau, jusqu'à son confluent dans l'Amblève.

Cependant, M. de Noël encore (page 472) lui conserve jusque là, son nom de Glain. Un autre auteur remarque quant à l'Alsena, que la détermination, « per illam Alsenam quæ propinqua est monasterico », est sans doute motivée par l'existence dans ces parages, d'une autre « Alsena », que l'on croit retrouver dans Elsenborn. (Littéralement : source de l'Elsa, nom d'un endroit à l'est de Malmédy, non loin des bords de la Warge (Warche).

HOURT. Vient de « Origo » ou source. Village placé à la source d'une rivière. Il existe en outre une autre source d'une eau minérale, située à 1,50 m à la gauche de la Salm, sur le terrain communal, près de la limite d'une prairie formant enclos. Il s'en dégage des bulles d'acide carbonique près de cette source. Le débit est continu. D'après une analyse, cette eau aurait une analogie avec celle de Spa. Située dans un beau site d'Ardenne, pourquoi ne l'a-t-on pas exploitée ?

ROSISTER. Nous trouvons le mot « Rosière », construction isolée dans un lieu-dit. Dans Ros-ter, on a Ro ou rao, signifiant défrichement. Ster veut dire rivière. (D'après Ballet et Delafontaine).

Doit-on conclure qu'il s'agit d'un ruisseau coulant sur des roches rougeâtres ?

TIGEONVILLE. En 1600, on écrivait « Tissonville », nom du propriétaire de la villa ou du manoir qui aurait existé en ce lieu (d'après Brat).

DES NOMS DE LIEUX

Le mot « Croix » fréquent dans nos endroits. À Grand-Halleux, existent : Croix des Hottais, Croix Joseph Lemaire, Al creû Poleur, à la Croix de Tigeonville.

« Mont » : D'seu l'mont.

Des mots désignant la situation de lieux : Devant l'Hez, devant la roche, devant Traseury - Derrière le mont, derrière l'Hez - Dessous les voies - Dessus : au-dessus de mon Houtil,

au-dessus de mon Claude, etc.

FARNIÈRES. En consultant Chotin, nous trouvons cette explication. (Far, grain) d'où farcina (moulin à farine). Ière, ère, ont été fournis par le latin arare.

Farnières est l'objet d'une légende dont nous parlerons...

Ce hameau, situé à la lisière des bois, est un but d'excursions magnifiques. Il est ouvert aux touristes amateurs de beaux sites. On y parvient par les bois, que l'on vienne soit d'Arbrefontaine, d'Odrimont, de Noirefontaine ou de Vielsalm. Les routes se confondent.

Pour le promeneur, quelle récompense, quelle surprise ménagée. Farnières a un caractère particulier.

On peut atteindre PETIT HALLEUX et MONT en suivant un chemin qui monte entre les haies et les talus d'un raidillon. À gauche et à droite, la campagne conquise par la culture.

MONT est un hameau aux maisons accueillantes.

Insensiblement on atteint le plateau et le hameau est constitué par quelques fermes seulement et aussi le beau château construit par M. F. Orban de Xivry, occupé par le Scholasticat des Pères Salésiens. Château qui cadre si bien avec le pays et domine les horizons.

Dans le fond, le pittoresque village de Grand-Halleux, avec son clocher par-dessus les toits d'ardoises.

Mais pourquoi « Farnières » ? À ce sujet, il y a une bien belle histoire, une légende contée par Marcellin La Garde dans son livre « Le Val de la Salm ».

LA LEGENDE DE FARNIÈRES

« Au retour de la chasse, un soir, le jeune Messire Maure de Rosistère eut un spectacle qui le laissa ébahi au point qu'il se demanda s'il était bien éveillé.

» Ses chiens s'étaient agenouillés et, dans un pré voisin, ô stupeur, vaches et moutons baissaient la tête sur leurs pattes ployées. Il s'élança sur le chemin creux où un mendiant s'avancait, tenant contre sa poitrine, une statue de pierre, une image de la Vierge. Poussé par un appel mystérieux, ce vieillard avait fouillé la terre et mis au jour cette effigie. Le châtelain la fit porter dans son oratoire. Le lendemain on la retrouva au pied d'un hêtre. Réintégrée au manoir, encore elle regagna la forêt...

» Messire Maure comprit, fit bâtir une chapelle en cet endroit, et chaque jour vint y prier.

» Mais sa jeunesse le poussait à de vaines curiosités. Il voulait voir les pays lointains ; ses biens engloutis dans les dissipations, en proie à des tentations mauvaises, il vendit son âme à Satan pour se procurer de l'or, qu'il jeta à tous les vents.

» Vingt ans après le pacte infâme, le Malin devait exiger sa rançon. Or, Messire de Rosistère aimait la douce Irène de Villance sur Lesse et l'épousa. Son bonheur était comme un doux sommeil que troublait parfois, il est vrai, l'effroi de la fata-



Grand-Halleux, Farnières, couvent des Pères Salésiens.

le échéance. Car Satan ne devait plus exiger seulement son âme misérable, mais aussi l'âme de sa vertueuse épouse et celle de son fils chéri. Et l'effroyable jour arriva.

» Maure voulut à la nuit parcourir la forêt avec sa femme et son enfant. Resté seul, il vit apparaître à l'heure dite, le Diable... Une imprécation, le bruit d'une fuite rapide, la mère du Christ était devant lui, un cercle lumineux autour du front, sa voix suave accordant le pardon, pour sa piété d'autrefois et pour les mérites de Dame Irène, servante et instrument de Dieu. »

Ainsi nous raconte Marcellin La Garde.

La chapelle conserva le nom de Farnières, nom du vieux mendiant qui avait trouvé la Vierge miraculeuse. Pendant les guerres de religion (XVI^e siècle), elle fut détruite par des soldats et réédifiée peu après. Quant au château de Rosistère, il n'en reste que des vestiges.

Concernant la famille Rosister (Rosistère), elle a bien existé. Il y a quelques années, M. Maximilien de Rogister, habitant Londres, a pu réunir les preuves qu'il en était ainsi et qu'elle a séjourné au château déjà cité. L'orthographe a varié sans doute. La personnalité en question, afin de perpétuer le souvenir de la noble famille, décida d'acquérir un terrain dans le site si rustique des environs de Farnières pour y construire un édifice, qui, croyons-nous, fut réalisé en 1954.

La chapelle de Farnières est distante de quelque 300 m du hameau. Ce petit coin délicieux, serti dans l'écrin vert de la forêt, est un lieu de pèlerinage, élu par la Vierge. On vient s'y recueillir comme aux jours des lentes processions.

On voudrait fouiller l'histoire de ce vieux sanctuaire, connaître ses légendes exquises ou terribles. Débris couchés dans les brumes du passé. On ne pouvait choisir toile de fond plus somptueuse pour bâtir la vieille chapelle évocatrice.

Elle remonte, dit-on, en des temps lointains qu'il est impossible de préciser. D'après certains auteurs, elle doit son origine à un ancien ermitage.

Tillière (pp. 341-347) assure qu'un Mathias de Malmédy aurait été ermite à Farnières. Ce dernier entra à l'abbaye d'Orval dont il fut abbé et mourut en 1555, après 15 ans de fonction abbatiale.

L'architecture de la chapelle se révèle simple, mais caractéristique. De beaux hêtres l'entourent de leurs frondaisons opulentes. Autrefois on en comptait plusieurs qui étaient centenaires. La foudre sema des ravages irréparables parmi ces arbres qui étaient si on peut dire associés au culte de la chapelle et aux prières des pèlerins et des passants.

Rien de transcendant à l'intérieur, le classique autel modestement orné, chandeliers, vases et fleurs, quelques chaises, de-ci de-là des statues baroques qui font sourire, tel ce saint Bouhy, martyr du secret de la confession, en redingote et chapeau boule.

La chapelle de Farnières est néanmoins bien entretenue.

L'ÉGLISE DE GRAND-HALLEUX

Une chapelle, placée sous le vocable de Saint-Laurent fut érigée à Grand-Halleux avant 1430. (D'après Diversa II fol. 37V^o.) Le Haloye (Grand-Halleux) figure avec Vielsalm dans le pouillé de 1558). Le pouillé de 1430 porte la mention « Halloyecclesia ». Un bénéfice simple dédié aux saintes Anne, Catherine et Barbe fut fondé dans cette chapelle en 1526.

Selon Marcellin La Garde (« Le Val de la Salm », 2^e édition, p. 242, Liège), sur le territoire de la chapellenie de Grand-Halleux se trouvaient autrefois deux oratoires dont le premier, situé à l'Est de la localité, au lieu-dit « La Sarte », a disparu depuis très longtemps ; le second qui se trouvait à Farnières, à l'ouest du village, subsiste encore à l'heure actuelle, comme on le sait.

La paroisse de Grand-Halleux fut érigée en 1803 et rattachée



Grand-Halleux - L'église.

au nouveau doyenné de Vielsalm créé cette année-là.

L'église est très remarquable et constitue un des beaux monuments de notre Ardenne. Construite en style roman, elle date de 1863 et est placée comme la très ancienne chapelle, sous le vocable de saint Laurent, fêté le 10 août.

Concernant les églises ou chapelles y ayant existé antérieurement, on possède des actes paroissiaux datant de 1796 ; ce sont les plus anciens conservés aujourd'hui.

L'édifice comporte trois nefs ; son mobilier comporte notamment un chemin de croix de toute beauté, don d'un ancien bourgmestre, Jean-Henri Gaspard (1870). C'est une œuvre de peinture évocatrice. On y voit en outre quelques statues. Les vitraux ont disparu. Au temps de la construction de l'église, on évalua le travail à 69.000 F : le portail coûta 6.205 F ; l'ameublement 9.777 F ; le chemin de croix 2.800 F. Le presbytère date de 1869 (17.350 F).

La campagne de von Rundstedt occasionna de graves dégâts à cette église. Depuis fin 1949, elle est entièrement restaurée. On peut admirer les travaux qui y ont été réalisés : voûte splendide, murs discrets, le tout très bien décoré. Établie sur une éminence, elle est d'un effet magnifique dans un paysage incomparable.

Le curé actuel (1962) est M. l'abbé O. Robert, ancien curé de Tronquoy.

Question de chapelle, il en existait une à l'Institut des frères des Écoles Chrétiennes. Cet imposant établissement a été fondé en 1899 par la branche allemande de cet ordre religieux. Il était réservé aux études gréco-latines, internat seulement, et il comportait une forte population d'élèves. L'institut subit de grands ravages pendant la dernière guerre. Nous croyons qu'à l'heure actuelle il est inoccupé.

À la Sarte, il y avait une chapelle disparue depuis longtemps, de même qu'au Mont et à Ennal, cette dernière érigée, dit-on, en réparation d'un homicide au « Bois l'Abbaye ». En 1954 eut lieu l'inauguration de la chapelle dédiée à Notre-Dame des Champs et édifée par la Jeunesse Rurale. La chapelle de l'Institut Orban de Xivry de Farnières est une merveille de style roman. Elle est reliée au château par un cloître du meilleur style. Consacrée solennellement par Mgr Heylen, évêque de Namur, le 30 octobre 1929, elle se caractérise bien par un plein cintre d'une ligne de toute beauté. L'autel et la chaire de vérité sont en marbre rouge ainsi que tout le pavement de la chapelle. Le banc de communion est en marbre noir.

Le caveau de la famille Orban de Xivry est du reste tout près à gauche de la chapelle, en dessous de la sacristie.

Une chapelle funéraire est aménagée dans la crypte et c'est là que Madame Veuve Louis Orban de Xivry, décédée le 27 juillet 1932, repose aux côtés de son mari et de son fils, dans le sommeil des justes.



Grand-Halleux - Hôtel du Pensionnat.

Grand-Halleux est un très ancien village. Il eut un château dès le VII^e siècle. Au lieu-dit « Rouleau » on voit le reste d'un édifice. La tradition rapporte qu'autrefois, lorsque quelqu'un avait mérité la mort, il était précipité du haut de ce rocher. Grand-Halleux dépendait autrefois du Comté de Salm, quartier de Houffalize.

On a découvert jadis dans ce village 2.295 pièces de monnaie du moyen âge, renfermées dans une cruche grise, des tombes de l'époque gallo-romaine. Des archéologues se sont spécialement intéressés à ces découvertes.

Par arrêté royal du 29 septembre 1952, la Commune a été autorisée à faire usage d'armoiries particulières ainsi décrites : « D'argent à deux saumons adossés de gueules, l'écu tenu à senestre par un saint Laurent debout auréolé, vêtu de l'aube et de la chasuble, tenant de la dextre un gril, le tout d'or. »

Il existe ici des carrières de pierres schisteuses, le schiste graphique, roche charbonneuse. On y fait des pierres à crayon ou crayons de charpentier, des touches. Est-ce encore exploité ?

Le Docteur G. Lomry, dans une étude, signale que dans l'ancien parc du Pensionnat des Frères des Écoles Chrétiennes, il existe des restes de délavages d'or par les Ligures et les Celtes. Ces délavages, écrit-il, se caractérisent par des tas de sable le long de la Salm. On en a trouvé les mêmes dans tout le terrain dévonien et les tas sont semblables à ceux que les noirs font au Congo, le long des rivières aurifères.

Au hameau de Hourt, près du lit de la Salm se trouve une source d'eau minérale, dont la composition est analogue à celle de Spa. Le captage qui débuta en 1954 est, croyons-nous, terminé aujourd'hui, et le public a déjà pu apprécier les propriétés curatives de cette eau à la fois gazeuse et ferrugineuse.

D'autre part, l'État a entrepris des sondages en ce même hameau et ceux-ci se poursuivent, avec l'espoir que l'on découvrirait un jour de l'uranium, du pétrole.

La sylviculture a pris à Grand-Halleux un essor florissant. On remarque en passant de vastes terrains où sont cultivés les petits sapins de diverses catégories. L'année dernière, c'est-à-dire en 1960, la Grand-Place de Bruxelles avait l'aspect à Noël d'un coin d'Ardenne : un sapin venant de Grand-Halleux y brillait de tous ses feux, au milieu de sapins plus modestes, des sonneries de cors de chasse.

Nous oublions de dire qu'en 1953 d'autres découvertes intéressantes ont été faites à Hourt. Trois ouvriers, MM. Jeunegens, Noël et Barbette, trouvèrent à une profondeur de 50 cm des monnaies anciennes remontant à l'époque romaine, certaines portant encore visiblement l'effigie de l'empereur Antonin. On croit que les Romains des premiers siècles avaient établi un camp ou un village dans la région.

GRAND-HALLEUX ET LA DERNIÈRE GUERRE. Le 10 mai 1940, c'est la grande tragédie, la guerre la plus formida-

ble que l'humanité aura vue. Pour nous ce sont des jours d'angoisse. À 3 heures du matin, on entend de partout les explosions provenant des destructions opérées à la frontière, à Trois-Ponts, à Vielsalm, à Rencheux, à Salmchâteau, etc. La population effrayée de ce vacarme étourdissant se réveille promptement, met le nez dehors, inquiète de ce qui se passe.

Les Chasseurs Ardennais, nos gardiens vigilants, accomplissent leur mission, font sauter les ouvrages de défense, routes et ponts, dans le but d'enrayer la marche de l'ennemi. Nos troupes opérant dans le Luxembourg tiennent vigoureusement la tête à l'envahisseur.

On se bat à Les Tailles, Houffalize, etc., mais sous la force du nombre, notre petite armée est refoulée vers l'intérieur du pays. Un à un, nos villages sont envahis ; il y a des victimes, des dégâts, l'effroi ! Puis la caravane des gens fuyant devant les armées.

Habitants de Grand-Halleux, de Vielsalm et d'ailleurs, pris de panique, quittent leur village, encombrant nos routes. Et toutes ces personnes délaissant leur logis, s'enfuient, semblables à un troupeau lamentable de misère, augmentant le désordre et la peur.

Grand-Halleux fut occupé dès les premiers jours, mais ne subit guère de dégâts très importants.

Puis ce fut la longue occupation, les soucis toujours les mêmes. On était dominé tout entier par la guerre, les privations, les vexations, les disgrâces, qui heureusement seront passagères.

En septembre 1944, les événements se précipitent. Un livre ne suffirait pas pour condenser toutes les phases des opérations se déroulant en ce moment sur tous les fronts.

En Ardenne, principalement dans nos parages, l'ennemi abandonne le terrain sans opposer de résistance. Au début de septembre, Grand-Halleux est libéré, heures d'une joie délirante.

Nous avons manifesté à nos intrépides Alliés, notre entière reconnaissance et nos manifestations les ont surpris et ravis.

Le retour de la guerre à notre frontière de l'Est vint nous rappeler que ce n'était pas fini, qu'il fallait continuer le combat. Le 16 décembre 1944, une courte offensive de grande envergure a été lancée par l'ennemi à nos portes.

Stavelot est pris le 19 décembre. La poussée allemande au départ de Saint-Vith fait perdre Vielsalm et vers le 24, Grand-Halleux.

Cette situation ne devait être que temporaire et au début de 1945 elle est nettement favorable aux Alliés.

Les opérations sont toutefois loin d'être terminées en Ardenne. Entre le 10 et le 11 février 1945, les Alliés ont nettoyé la rive ouest de la Salm, par Grand-Halleux jusque Vielsalm et occupent bientôt Salmchâteau, époque où le village dont nous traitons est définitivement libéré.

Le 4 février 1945, le sol belge est de nouveau débarrassé de l'ennemi. La vie normale de nos villages ardennais reprend peu à peu.

À Grand-Halleux, il y a des dégâts. Bon nombre d'habitations furent touchées fortement, d'autres entièrement dévastées.

L'église laisse une tour percée de part en part, elle est abandonnée. Les cultivateurs se remettent néanmoins à la tâche pour une nouvelle Ardenne.

Les écoles ont aussi particulièrement souffert de la guerre. À une trentaine de mètres de la station du chemin de fer, les bâtiments qui dataient de 1863 sont réoccupés depuis 1951. Ils avaient la forme que l'on rencontre presque dans tous les villages d'Ardenne, maison basse et couverte d'un massif d'ardoises exigeant de bonnes charpentes. Les nouvelles constructions dégagent peu à peu de ces formes antiques.

L'école de l'Institut des Frères des Écoles Chrésiennes était vraiment unique. Les lamentables ruines faisaient peine à voir.

Grand-Halleux eut ses héros de la dernière guerre et des faits sont à l'actif de l'un des nôtres.  mile Tromme mérite d'être cité. Ses actes patriotiques ont été relatés maintes fois sans doute par la presse. Revenons-y.

En 1941, un avion anglais survolait nos Ardennes, et dans la nuit, un parachute se déployait, déposant dans la forêt un agent du service de sûreté de l'armée, Émile Tromme de Grand-Halleux.

Tromme, sous-officier aux Chasseurs Ardennais, avait gagné l'Angleterre à la capitulation et après une période d'instruction dans ce pays, venait commencer sur le sol belge la lutte sourde des agents secrets.

  cette époque, point n'est besoin de faux papiers, il était encore possible d'accréditer le bruit d'un r tour tardif de France non occupée. Tromme revoit sa fiancée, Lucie Delhez, de Verviers, et reçoit chez les parents de celle-ci, M. et Mme Douffet, rue de la Banque, l'accueil discret mais sûr que nécessitait sa dangereuse activité. Maurice Douffet, conducteur aux Tramways Verv tois, ancien prisonnier politique de 14-18, devait généreusement seconder Tromme et lui donner toute l'aide nécessaire.

Aidé de Wynant d'Ensival, Tromme monte un poste émetteur de T.S.F. et entre en contact avec ses chefs de Londres.

Les parachutages s'organisent et se succèdent.

Dans la nuit, des hommes jeunes, décidés, montent vers les forêts proches, nos Fagnes, et attendent le signal de la BBC : puis c'est le grondement des moteurs, le pilote cherche son point de repère, le lac de la Gileppe, passe au-dessus des têtes qui se tendent anxieuses. Tromme lance quelques signaux lumineux et dans un grondement qui déchire le silence, l'avion repasse ; un sifflement, une chute et les « containers » portés par leurs parachutistes, atterrissent sur l'herbe. Des armes, des explosifs, des plaquettes incendiaires, de l'argent belge, de quoi lutter contre l'ennemi occupant.

Mais le service de repérages devait découvrir le poste émetteur de Tromme   Grand-Halleux.

Avertissement ou intuition, Tromme s'installe à Ensival où il est pris par la Gestapo juste au moment d'une émission.

Tromme et Wynant sont emprisonnés à Saint-Léonard   Liège où Maurice Douffet ne tarde pas à les rejoindre. Et c'est la période d'instruction policière et pour les amis, l'anxiété.

Les imaginations travaillent, les généreux projets s' chafaudent. Comment libérer nos amis ?

Londres envoie un nouvel agent qui est arrêté à Bruxelles. La procédure se précipite et c'est le jugement : Tromme est condamné à mort, Wynant à 8 ans de travaux forcés, Maurice Douffet à 2 ans.

Et quelques semaines plus tard, Tromme est au poteau, le 25 février 1942. Honneur à ce héros qui a donné sa vie pour que la Belgique vive !

Depuis 1947, Marcel Lamercy repose à l'ombre du clocher natal. C'est encore une de ces victimes de la dernière guerre à qui on doit rendre un vibrant hommage.

Plutôt que de travailler pour l'ennemi, il préféra prendre le maquis. Malheureusement, au début de 1943, il tomba dans les griffes de la Feldgendarmarie et fut conduit en Allemagne. Par suite des privations endurées en captivité, il succomba le 17 avril 1944.

Après la guerre, René Morant a été décoré à titre posthume, car « Membre de l'organisation militaire belge de résistance, il se consacra sans réservée la lutte opiniâtre contre l'ennemi. Arrêté en raison de son activité patriotique et déporté en Allemagne, il y mourut à Hartzungen, le 5 décembre 1944. »

Grand-Halleux possède plusieurs ruisseaux ayant leur source sur le territoire de la commune. Citons notamment :

LE MONT-LE-SOYE. Il a sa source entre le bois de Clair-Fa et le lieu-dit Mont-le-Soie. Comme on le voit, on rencontre une orthographe différente. Son parcours est de 6,1 km. On le dénomme aussi Ennal. Passe sur Wanne, confluent des Ponceaux (3,3 Km), et sur Grand-Halleux au confluent de la Noire Fange (4,5 km), au moulin Pofflard (4,8 km), au sentier de Tigeonville (5,3 km), la route de Vielsalm (6 km). Se jette dans la Salm   La Neuville.

NOIRE FANGE. Source dans le bois de Rimest re sur Grand-Halleux, au chemin de Ennal, parcourt d'abord 1,8 km et se jette ensuite dans le Mont-le-Soye à la limite de Wanne (2,3 km).

ROSISTER. Ruisselet ayant un parcours de 1 km. Source au bois de L guai Thiere, finit dans le Gottale.

L'ENNAL. Prend cours au hameau du même nom et sert de limite entre les deux communes de Grand-Halleux et de Wanne, et se jette dans la Salm. En 670, on trouve le nom « Alsena ». Quant à la Salm, elle traverse le village en direction de Trois-Ponts.

Population : 1806 : 1.149 - 1821 : 1.030 - 1846 : 1.106 - 1910 : 1.359 - 1961 : 1.161 - 1976 : 1.076.

Grandmenil

En suivant la route de Marche-Erezée passant au hameau de Briscol et entreprenant la montée à travers le « Bois du Pays », on remonte le village de Grandmenil. Village aux toits d'ardoises, calme, sans mélancolie cependant.

Grandmenil ! Menil, Mesnil, Moinil, Mainil, Mo, cela vient du bas latin, mausus ou mausa, signifiant métairie. Le mot Grand est employé dans le but de distinguer cet endroit des autres « Menil » qui sont nombreux en Belgique, tant en localités, qu'en lieux-dits, et à cause de l'importance des constructions. L'étymologie de Grandmenil est donc, grande demeure, ou grande ferme. Au reste, le nom rappelle une origine féodale.



Grandmenil - Chaumière ardennaise.

Le village a été brûlé jadis par les Sarrasins et peut-être, est-ce pour rappeler cet  v nement historique, écrit A. Jacoby, originaire de Grandmenil, qu'un endroit s'appelle « Li M le M l ye », ou aussi et plus simplement pour qualifier la stérilité du sol, comme le firent nos ancêtres.

En patois, cela veut dire « mauvais pommier » ou « pommier sauvage ». Quoi qu'il en soit, les soldats de von Rundstedt y ont renouvelé les sinistres exploits des bandits du moyen âge.

Grandmenil appartenait au Comté de Durbuy.

Quant aux dépendances de la commune, elles sont : Basse Monchenoul, nom qui a pour racine « frêne et ullus ». « Oui » signe diminutif, il s'agit de petits chênes d'une haie   écorces.

« La Fourche » est un lieu-dit au croisement de plusieurs

chemins. Au sujet de la « fourche », on a nommé parfois en ce terme le petit village de La Fosse ou Lafosse, qui dépend de la Commune. Il est poétiquement assis en face de Freyneux, de l'autre côté de l'Aisne, et joint également Oster, de la commune d'Odeigne. Un peu surélevé au-dessus de la rivière, il paraît cependant légèrement enfoncé dans une espèce d'accident de montagne, noyé dans des bouquets d'arbres et laissant à peine percer le bout d'un clocheton de chapelle, bien satisfaisante pour 20 à 25 foyers. En 1951, on y effectua des travaux de réparation importants, car l'édifice subit des avaries comme tant d'autres dans la région, triste souvenir de l'offensive allemande de nos Ardennes.

Lafosse paraît assez bien porter son nom, quoiqu'il ne soit pas certain qu'on n'en doive trouver l'origine dans l'existence d'un ancien fourneau qui a laissé, près du « Moulin de Lafosse » un énorme tas de scorie devant contenir encore beaucoup de fer jusqu'en 1874. M. Prat cite Lafourche comme étant le nom primitif du village de La Fosse.

Les communes circonvoisines sont Amonines 9,5 km, Dochamps 9 km, Érezée, chef-lieu de canton auquel appartient Grandmenil 8 km, Harre 8,5 km, Malempré 5,5 km, Mormont 7 km, Odeigne 5 km, Vaux-Chavanne 3,5 km. Appartient à l'arrondissement administratif et judiciaire de Marche, 27,5 km.

« Grand Mesnil » en Ardenne, orthographe trouvée dans un ouvrage de 1889.

En remontant le cours de l'Amende, on rencontre à moins d'un km du village, les ruines d'un ancien fourneau à fondre le minerai de fer. On y voit en effet les ruines d'une ancienne ferme qui doit avoir une certaine importance. Le lieu-dit « Ru d'bawia » rappelle les installations primitives. C'est de là que serait venu le nom du ruisseau. En effet, « bawia » en dialecte du terroir signifie « babillard » et sans doute devait-on entendre résonner au village assez proche les bruits des ateliers établis en ce lieu.

Au XVI^e siècle, il existait un château, berceau d'une branche de l'ancienne famille, les de Lierneux, famille qui, par ci par là, a encore des ramifications. Le château a été détruit par les troupes de Nassau qui firent parler d'elles dans la région jusqu'au pays de Stavelot.

Quant à l'église de style gothique pur du XIII^e siècle, une des plus anciennes de la contrée, elle est très remarquable et subit aussi les méfaits des guerres. Elle fut brûlée en 1636 par les Hollandais. En 1890, elle reçut une transformation importante, embellie grâce aux généreuses donations de l'Administration communale et de ses fidèles administrés.

Puis la campagne sinistre de von Rundstedt sema à nouveau des ruines et des désastres. L'église qui faisait l'orgueil de la paroisse et de tous ceux qui la connaissaient en souffrit beaucoup. On songea en 1951 à la réfection de l'intérieur, peinture, placement de vitraux dus aux talents des artistes peintres M. Thérér U. de La Roche et M. Gobert E., de Bruxelles.

Un nouveau système de chauffage fut adopté. En 1953, les travaux étaient virtuellement terminés.

« Le cimetière de Grandmenil ne se trouve pas, comme la plupart des nécropoles ardennaises, autour de l'église, mais en face de celle-ci. C'est là pourtant que se trouvait l'ancienne église dont le titulaire était déjà saint Maurice. » (Touring Club.)

Pour en revenir aux faits de guerre, signalons qu'en 1914, Grandmenil fut occupé par des patrouilles allemandes dès le 4 août 1914. Le 17 août, un villageois est tué en revenant d'Érezée. Trois maisons ont été incendiées, et une somme de 5.000 F fut exigée à titre de rançon pour que tout le village ne fût pas brûlé.

73 hommes de Grandmenil et de Manhay furent arrêtés le



Grandmenil - L'église.

18 août. 57 furent conduits en Allemagne d'où ils revinrent à des dates diverses (1914 à novembre 1915).

En septembre 1944, le village fut incendié presque à moitié par les nazis en déroute, l'offensive des ruines. Quant au petit village-carrefour de Manhay, il n'existait plus sur la carte après l'offensive de von Rundstedt.

Le 23 septembre 1945, Grandmenil fêta avec éclat ses prisonniers et ses combattants qui se sacrifièrent afin que la Belgique soit libre.

LA FOSSE ou LA FOSSE, une dépendance de la Commune de Grandmenil, est située à 2,5 km au sud de ce village. À l'abri de la colline et du Bois de Chamont, Lafosse groupe ses archaïques maisons aux toits d'ardoises et aux murs crépis à la chaux. Ce hameau possède une école et une chapelle.

La chapelle a été construite en 1866 et dédiée à l'Immaculée Conception. Notre-Dame de la Salette y est l'objet d'une dévotion spéciale.

LA FORGE A L'APLE. (Voir village de Dochamps.)

CHENE-AL'PIERRE. Ainsi nommé peut-être à cause d'un monument druidique, à 5 km au nord de Grandmenil.

Il égrène ses quelque 20 maisons basses à la sortie des sapinières du « Coin du Bois ».

Sa vieille église en pierres bronzées se dresse également au bord de la route. Cet édifice en style roman, avec son mobilier antique et rustique, est bien dans la note de ceux que l'on rencontre dans notre région ardennaise.

QUELQUES RUISSEAUX

Grand Ruy. Source au bois de Martinsart à Grandmenil, environ 2 km de parcours pour finir dans l'étang de Frasil.

Hoursinne. Appellation comme le village. Prend sa source au bois de Flaimont à 700 m de la limite de Mormont, à 1,5 km au confluent Hoursinne (3 km), route de Bende (5,3 km), embouchure dans le fond du Menil (5,4 km).

Boily. Peu d'importance. Fait la limite des communes de Bra-sur-Lienne et Grandmenil. Se jette dans le Grand Mont.

Pont Gérard. Ruisseau de 2 km à Chêne-al'Pierre, finit dans le « Laid Oiseau ».

Trou du Loup. Deux ruisseaux constituent le « Trou du Loup », le Gattora et le Prangeleux, 4 km de long. Se jette dans l'Estinale après avoir passé le « Sadzot », Clerheid et le Laleries.

Et enfin, la **Lue**, l'**Amende** déjà cités.

Ruisseaux sur le territoire de la commune

GRAND RUY. Sa source est à la lisière des bois de Martinsart à Grandmenil, 800 m plus loin rejoint la route de Sivry et le ruisseau du Pré à Maronnes (2,9 km), et finit dans l'étang de Frasils. Grandieu est une appellation que l'on donne au « Grand Ruy ».

HOURSINNE. Hoursinne est aussi un village bien de chez nous. Le ruisseau prend sa source à Grandmenil au bois derrière Plainmont à 700 m de la limite de Mormont. À 1,5 km confluent du « Bras », à 3 km sentier de la petite Hoursinne. À 5,3 km route de Bande. A 5,4 km embouchure dans le Fonds du Menil.

BOILLY. Ruisseau qui sert de limite entre Bra et Grandmenil (province de Luxembourg), traverse le bois de Monchenoulle et va se jeter dans le ruisseau de Grand Mont.

PONT GÉRARD. Filet d'eau, source à Chêne-al'Pierre, aboutit dans le « Laid oiseau » près de Grandmenil (2 km).

TROU DU LOUP. Le Trou du Loup est formé à Grandmenil par la réunion du Gattora et du Prangeleux, au bois du Mastat. 4 km de long. Après avoir passé à la limite de la commune d'Érezée, rejoint le « Sadzot » et enfin le Clerheid et le Laleries devant l'Estinale.

LA LUE. Petit ruisseau à Forge à l'Aplé qui se réunit à l'Aisne.

L'AMENDE. Autre ruisseau, dans la vallée de Grandmenil, où il y avait un fourneau.

Parmi les archives de l'abbaye de Stavelot-Malmédy, on peut voir un registre coté B. 1 207c actes émanés de Gérard de Groesbeck, de Christophe de Manderscheid et de Ernest de Bavière, concernant Grandmenil (XVI^e siècle).

Altitude : 435 m. Superficie : 3.212 ha en 1880, 3.324 en 1937.

Dépendances : LA FOSSE - CHÊNE-AL'PIERRE.

Dépendances de la commune de Grandmenil. Cette dernière est distante de Manhay de 5 km. D'une bonne centaine d'habitants, elle s'étend entre les bornes 92 et 93 de la route Aywaille-Houffalize.

« Peu d'habitations composent le village de Chêne-al'Pierre, lequel forme également la paroisse. Celle-ci est desservie par une petite église en style roman, dont le mobilier rustique paré de naïves statuettes est bien dans le genre de ces archaïques sanctuaires de campagne. Elle est entourée d'un petit cimetière où d'humbles croix rappellent les noms des principales familles de l'endroit : les Lespagnard, les Haban, les Labasse, les Rouxhet, les Chevolet, les Derrieux, etc. » (Ch. de Grandmont).

Le 23 août 1914, onze habitations de Chêne-al'Pierre furent la proie des flammes, sous prétexte qu'elles abritaient des francs-tireurs, et Manhay eut le même sort en 1944 lors du retour offensif des troupes de Rundstedt.

Le 29 janvier 1943, l'abbé M. Villers, curé à Chêne-al'Pierre, était arrêté par la Feldgendarmarie de Marche. Il avait osé protester le dimanche 24 janvier contre une soirée de danse et de beuverie avec l'ennemi, soirée tenue dans un café de la paroisse. Il fut dénoncé audit café à des soldats allemands y hébergés. Condamné à quatre ans de travaux forcés, il fit 28 mois d'affreux baigne nazi.

Population : 1801 : 291 - 1821 : 340 - 1846 : 376 - 1910 : 338 - 1961 : 234 - 1976 : 211.

Harre



Harre - Un panorama.

Le village de Harre est situé à l'Est du territoire sur une éminence entre deux sources du ruisseau du même nom. Appartient à la province de Luxembourg, au canton d'Érezée dont il est distant de 12 km, à l'arrondissement judiciaire et administratif de Marche (31 km N.E.). D'Arlon, 87 km; de la station de Barvaux, 13 km.

Les communes circonvoisines : Bra à 7 km, Chevron 8,5 km, Grandmenil 8,5 km, Ernonheid 7 km, Heyd 8,5 km, Ferrières 8,5 km, Mormont 7 km, Izier 9 km, Vaux-Chavanne 10 km, Villers-Sainte-Gertrude 8 km, Werbomont 4 km, 437 m d'altitude.

Type énergique et honnête, mais humble et sans grands besoins, l'Ardennais néanmoins s'adonne ici à l'agriculture, à l'exploitation des forêts et il existe des scieries de bois.

Au lieu-dit « Ry du Fourneau », de vastes dépôts de scories dénotent l'emplacement d'un ancien haut-fourneau. Gilles de Leuze demeurant à la « nouvelle forge » à Harzé est cité en 1482.

Le ruisseau de la Lambrée, affluent de l'Ourthe, activait en 1428 le marteau de Lambrée, entre My et Ville près de Bomal.

L'étymologie de Harre, selon Delafontaine, donne « bois situés sur des lieux élevés, bois sur plateaux ».

« Harre Saint-Lambert » lisons-nous, constituait jadis une des seigneuries qualifiées de foncière de l'ancienne prévôté de Durbuy.

La seigneurie appartenait aux religieux de Val-Saint-Lambert. On connaît deux grandes familles nobles du nom de Harre.

Un terrible combat entre patriotes et Autrichiens eut lieu à Harre et on a retrouvé il y a longtemps déjà, de nombreuses armes enfouies dans un champ. En outre, des substructions ou ruines et des monnaies romaines ainsi que des sépultures gallo-franques.

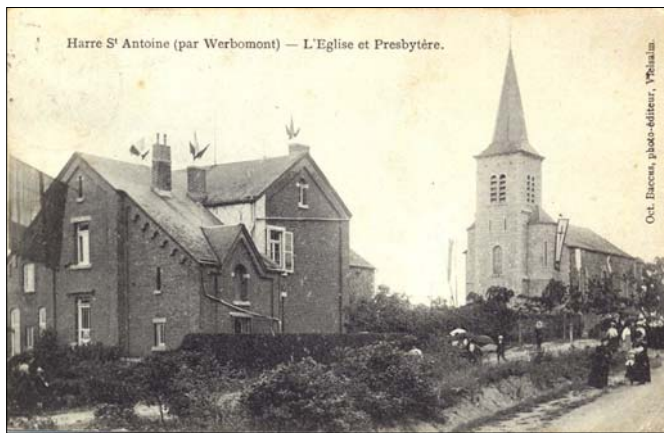
Les dépendances de la commune sont : Saint-Antoine, Champ de Harre, Deux-Rys (deux rivières ou ruisseaux),

Fagne, Fays, Roche-à-Frêne qui doit son nom à un monument druidique, estiment Alexis et Mathieu.

SAINT-ANTOINE. Une dépendance de Harre. L'église qui est à l'Est de Fays a été construite en 1846. Dans l'endroit sauvage où elle se trouve, existait, dès le XIV^e siècle, paraît-il, un ermitage. La chapelle contiguë à la demeure de l'ermite fut agrandie en 1586 et desservie par un vicaire. En 1842, érigée en église paroissiale. Le premier curé qui y fut attaché : M. Tigny, mort en 1875.

L'ermitage, dont question plus haut, date du XIV^e siècle et fut fondé par les moines du Val Saint-Lambert et par des religieuses de Nivelles qui avaient une maison au village de Villers-Sainte-Gertrude qui est proche.

L'ermite vivait d'aumônes et était instituteur des enfants des environs. À ce propos, Rodolphe de Warsage relate ce qui suit : « Le collecteur de l'abbaye de Stavelot venait parfois séjourner à Harre pour récolter les fermages. Il s'y fit construire une cellule à laquelle il ajouta un petit oratoire dédié à saint Antoine. De ce saint, il fit un saint Antoine de Harre qui, quelque jour peut-être, se créera une personnalité. »



Harre - Saint-Antoine - L'église et le presbytère.

Cette chapelle a sa légende comme tous les sanctuaires de chez nous. Vers la fin du moyen âge, deux bergers de Burnontige, égarés dans une tempête de neige, invoquèrent saint Antoine. Ils retrouvèrent leur chemin et en reconnaissance bâtirent une chapelle rustique ornée d'une statue du saint ; l'antique statue daterait de 1586 ainsi qu'en témoigne un acte de donation. Sur le socle on lit ce millésime.

De tous les coins de l'Ardenne et du pays de Liège, les pèlerins viennent y prier le 13 juin, jour de sa fête. Les ex-voto témoignent des grâces nombreuses reçues par l'intercession de saint Antoine.

CHAMPS DE HARRE est partagé entre les communes de Harre et de Chevron.

LA SOURCE FERRUGINEUSE de Harre se trouve à trois kilomètres de ce village, à peu de distance du hameau de Burnontige, dans un vallon qu'entourent des collines boisées.

Elle aurait pu devenir une grande station thermale du genre de Vichy, puisqu'au point de vue médical, cette eau est non seulement fortifiante mais elle est indiquée notamment pour les affections des voies digestives.

L'évêque de Trèves y fit même une cure qui lui fit le plus grand bien.

Dès le XVII^e siècle, elle était déjà réputée ; elle est mentionnée dans un acte de l'année 1656. De nombreux documents attestent ses vertus.

En 1828, on désignait la source sous le nom de « Source de l'Ermitage de Saint-Antoine » et le docteur Richard Courtois citait l'eau de la fontaine comme la meilleure eau minérale du pays et exportée comme boisson de table.

Elle porta aussi le nom de « Source de Rocheblin », le propriétaire, et anciennement appréciée « l'eau de Flinkier ».

Elle se mélangeait parfaitement au vin et était consommée comme antianémique.

On dit encore « Eau de Harre », le « Grand Bru », ou « Pouhon de Saint-Antoine ».

En 1885, on fit une analyse. D'après une revue scientifique, voici les caractéristiques de cette eau et de la source.

« Quatre pierres de carbonate de chaux forment le réservoir de la fontaine. L'intérieur est recouvert d'une incrustation jaunâtre, formée de carbonate de chaux et de fer ; il se dégage constamment du fond de cette source des bulles qui viennent crever à la surface en la soulevant.

» La température a paru être au toucher de 10 à 12° R. Les gens de l'endroit assurent que cette eau conserve toujours la même température et ne gèle jamais. Elle ne pèse que 10°5 à l'aéromètre de Cartier. À sa source, elle est très limpide, d'une odeur qui caractérise toutes les solutions du fer, d'une saveur ferrugineuse acidulée. Elle se conservera bien dans des bouteilles exactement fermées. ... »

FAYS. Un lieu-dit. À « Grand Bois Fays » se trouvent les châteaux dit « Bois de Harre », et celui des « Ménages ». Fays signifie village auprès d'un bois de hêtre.

ROCHE-A-FRESNE. La Roche à Fresne, dans la Vallée de l'Aisne, est connue pour ses rochers célèbres et l'image en a popularisé la majestueuse silhouette. Même de près, ces rochers ont l'aspect d'une ruine gigantesque. Ils sont situés à l'ouest de Fays et de Harre, non loin du village de Villers-Sainte-Gertrude, sur le versant du Mont.

Le hameau se cache à leurs pieds dans les arbres ; un moulin qu'alimente la rivière, a été bâti à l'ombre des rochers, mais ne fait qu'ajouter au charme un peu romantique de ce site.

Les blocs de Roche-à-Fresne se dressent sur la rive droite de l'Aisne, qui se jette dans l'Ourthe à Bomal au kilomètre 6 (borne 13) de la route Bomal, par Fanzel, Grandmenil et Manhay par la vallée du « Menil », puis la Baraque de Fraiture.

Sombre de couleur, poudingue caractérisé, les rochers ont une allure vraiment fantastique. De gros blocs d'un équilibre douteux forment comme un rempart cyclopéen, une manière d'« apus incertum », arrangé par des titans, laissant l'impression parfaite de murailles fabuleuses aux pans croulants.

Le massif semble composé de monolithes indépendants les uns des autres et séparés par des intervalles étroits. Ces intervalles offrent d'excellentes cheminées d'escalades.

L'étonnement rempli d'admiration que suscite la vue de ces rochers vient de leur forme spéciale.

On parle d'une légende attachée à cet endroit typiquement pittoresque de notre vieille Ardenne. Nous en connaissons quelques détails.

Intervient Guillaume de la Marck connu sous le sobriquet fameux de « Sanglier des Ardennes ». Celui-ci fuyait la vengeance du Prince-Évêque de Liège qui, lassé de ses trop fréquentes trahisons politiques, avait résolu de se défaire enfin de cet aventurier sans scrupules.

Guillaume se sentant menacé, prit la route de l'exil, et en cavalier s'enfonça dans la nuit noire. On le voit notamment dans les bois du Condroz, au château de Logne. Cruelle déception partout. L'unique espoir de salut résidait dans la vitesse de sa fuite. Une nuit, un rauquement sinistre se fit entendre. Le cheval affolé se cabra brusquement, et dans l'ombre opaque, se dressa devant Guillaume, un être fantastique et menaçant, aux yeux phosphorescents.

« Qui es-tu, dit Guillaume, ôte-toi de la sente ! Et la dague à la main, prêt à occire l'intrus, il pressa son courrier. Mais l'animal ne bougeait pas.

Place, dit encore Guillaume.

« Mais je viens te sauver, articula l'être étrange, qui était le diable, Satan lui-même. Donne ton âme au diable, dit-encore et tu trouveras bâtie au fond de la vallée une muraille protectrice, que tes poursuivants ne pourront franchir. »

Guillaume accepta et signa le pacte.

Le mur prit forme, l'eau de l'Aisne arrêtée dans sa course filtra d'abord par les mille interstices laissés entre les blocs, ceux de Roche-à-Fresne, car il s'agit de ceux-là, suivant la légende.

Ne trouvant pas d'issue, les eaux montèrent et formèrent un lac qui était près d'envahir une chaumière d'une pauvre vieille qui ne possédait pour tout bien qu'un coq et quelques poules. Elle fut réveillée par le brusque clapotis. Tenant une petite lanterne, elle pénétra dans le poulailler. Surpris par la brusque lueur, le coq se mit à pousser un retentissant cocorico et le cri parvint aux oreilles de Satan qui en fut médusé.

Les chants du coq continuant, véritables signes d'alerte, Satan hurla de rage. L'âme de Guillaume lui échappait donc. Les diabolotins affolés de panique renversèrent le mur en construction, s'enfuirent dans le noir de la nuit et les rochers dévalèrent dans un bruit de tonnerre.

Les soldats qui pourchassaient Guillaume voulurent franchir l'obstacle barrant la route, trouvèrent une mort affreuse dans les bouillonnements désordonnés de l'Aisne.

Et voilà leurré le Prince-Evêque, et bien dupé le diable. Roche à Fresne... légendaire témoin d'une tragique aventure qui se déroula en ces lieux...

Les maisons de Roche-à-Fresne sont situées à 1.000 m du hameau de Deux-Rys, vers l'ouest. Elles sont posées en amphithéâtre sur le penchant d'une colline à proximité des roches en question, au pied desquelles coule l'Aisne ainsi que déjà dit.

DEUX-RYS, une autre dépendance de la commune de Harre. Le terme signifie « lieu de réunion de deux ruisseaux ».

Ce gentil hameau se découvre dans un vallon au confluent du ruisseau dit de Harre et du ruisseau Fond de Sasseux. Près de là existe une belle ferme-château dite de Neu-Preit. Elle aurait été construite vers 1890 par M. A. Michills, agent de change à Bruxelles.

Les hameaux de Deux-Rys et de Roche-à-Frènes ont en commun une église construite en 1874. L'église a été par arrêté royal du 30 décembre 1874 érigée en chapelle vicariale ressortissant à la succursale de Villers-Sainte-Gertrude.

À Deux-Rys encore, au lieu-dit « Ri du Fourneau », on a trouvé de gros tas de scories décelant l'emplacement d'un ancien fourneau. Au lieu-dit « Mahotay » et sur le versant nord du plateau, on remarque les ruines souterraines d'anciennes habitations importantes que la tradition veut avoir été la demeure seigneuriale des époux Bouvet-Demaret, fondateurs de l'église de Villers-Sainte-Gertrude.

L'AISNE serpente sur le territoire de la commune de Harre à travers la monotonie des bois, des champs et des cultures.

Un filet d'eau porte le nom de « Mort Rys ». D'une longueur de 2,7 km, il prend sa source à Fagne (Harre) et se jette dans le « Harre ».

À environ 1.500m Est de Harre, dans la forêt du même nom, se trouve le « Fond de Fynage », où il existait une ferme avec une église pour les hameaux environnants ; il y a près de trois siècles que les deux édifices se sont effondrés.

À Harre, on vit vieux, heureux pays. C'est ainsi qu'en juillet 1948, le village eut le privilège de fêter un centenaire en la personne de Victor Bouha. En septembre 1949, la population de Harre fêtait le centenaire de sa citoyenne, Augustine Lamy, veuve de Verday François, lequel fut bourgmestre de la commune de 1878 à 1885, puis de 1895 à 1902.



Harre - Al Maison.

Au cours de la guerre 1940-45, quelques événements tragiques se sont déroulés à Harre ou dans les environs. Jusqu'en octobre 1943, rien de particulier à signaler. Comme en bien des endroits dans nos Ardennes, une partie de la population par suite de l'invasion ennemie évacua le village, des familles se dirigèrent vers la France pour rentrer après la stabilisation des opérations militaires.

Des réfractaires nombreux (A.S.) s'étant réfugiés dans les parages, un certain nombre furent arrêtés, déportés ou fusillés. Un jour, les Allemands (Gestapo) assiégèrent « Champ de Harre », fouillèrent partout. Ils capturèrent Gilles Broncard et 4 membres de sa famille. Ce dernier fut condamné par le conseil de guerre allemand à 15 ans de travaux forcés. Transféré en Allemagne, il y est décédé, n'ayant pu supporter le régime cruel des geôles ennemies.

Parmi les héros devant lesquels nous nous inclinons avec respect, citons : Hubert Bodson, de Harre, tué à coups de revolver sur une voiture du vicinal se dirigeant vers Manhay.

Trois ou quatre réfractaires inconnus abattus et des prisonniers faits dans une habitation isolée entre Fays et Saint-Antoine.

Condamnés à mort et exécutés à la citadelle de Liège en 1944 : Collard Armand, Collard Roger, Tassin Marcel, Piroton Marcel, Jules Renard, etc. On est resté sans nouvelles de plusieurs déportés.

L'administration communale de Harre, en reconnaissance et à la mémoire des malheureuses victimes de la barbarie teutonne, inaugura une stèle portant les noms des héros.

Population : 1806 : 642 - 1821 : 685 - 1846 : 903 - 1910 : 916 - 1961 : 651 - 1976 : 569.

Hives

C'est une commune de la province de Luxembourg, à 24,5 km de Marche-en-Famenne, à 4 km de La Roche et à 308 m d'altitude, au seuil de l'église. La superficie est de 1.174 ha.



Hives - Village.



Hives - Les Tanneries en 1919.



Hives - Vieille ferme.

Hives appartient à l'arrondissement administratif de Marchen-Famenne, au canton de justice de paix de La Roche et dépend de l'évêché de Namur.

Hives a pour dépendance LAVAUX. Quelques cours d'eau : la Bronze, le ruisseau St-Antoine. Cinq viviers. La Bronze coulant des hauteurs du canton de La Roche rejoint l'Ourthe (rive gauche) immédiatement en amont du pont. De ce côté partent trois grand-routes : celle de Melreux, celles de Champlon, Saint-Hubert, Bouillon, Bastogne. De plus, les chemins directs de Beausaint et d'Ortho, par le ravin de l'Herneux.

De la rive droite, c'est-à-dire de la péninsule dont La Roche et son château occupent l'extrémité : le raccordement de Melreux, la route de Stavelot par Samrée et la Baraque de Fraiture, celle de Bérismenil suivant l'Ourthe jusqu'à Maboge. En plus, les chemins de Harzé dans la presqu'île d'aval, de Cielle, greffé au coude de la route de Samrée, du cimetière et du bois de La Roche, par la chapelle Sainte-Marguerite, derrière le château.

Certains renseignements - Dans la contrée de Hives, le terrain est accidenté, la couche végétale est peu épaisse. Agriculture dans la région, tannerie et des bois.

Le nom de Hives au cours des ans s'écrit : « Hieve, Hévénges, Hirven, Hierves, Hieres, Hyve », etc.

Le plus ancien seigneur de Hives que l'on connaisse est Anséas de Hives (XIII^e siècle). Au commencement du XIV^e siècle, le fief de Cren Hivers relevait de Godefroid de Cren-Hives avant le XVI^e siècle. C'était alors une dépendance de la paroisse d'Ermcervaele.

Mais qu'entend-on par fief ?

Nous avons consulté divers historiens. Parmi ceux-ci, plusieurs dignes de foi font remonter l'origine des fiefs au temps des maires du palais.

« Le fief était tantôt révocable à volonté, tantôt concédé à

vie, tantôt temporairement, tantôt enfin donné ou retenu héréditairement, mais toujours il imposait au bénéficiaire envers le donateur certaines obligations, dont la fidélité et le service militaire étaient les principales.

Dans certaines contrées, les fiefs étaient depuis longtemps héréditaires en fait, lorsque, vers 1205, leur hérédité fut légalement proclamée par Conrad II, la salique pour l'Allemagne, et en 1037 pour l'Italie.

Au XI^e siècle, sous la comtesse Richelde et son fils Baudouin II.

La terre principale ou le domaine que se réservait le donateur s'appelait « fief dominant », l'immeuble concédé prit le nom de « fief servant ».

Le possesseur du premier était le « suzerain » de l'autre nommé son « vassal ».

Nous n'en connaissons pas davantage.

À noter : « Fiel demi-lige - Fief de retraite - Fief d'honneur ou fief libre - Fief en l'air - Fief féminin - Fief purial - Fief incorporel - Fief mort », etc.

Population : 1801 : 282 - 1821 : 316 - 1846 : 419 - 1910 : 440 - 1961 : 204 - 1976 : 202.

Houffalize

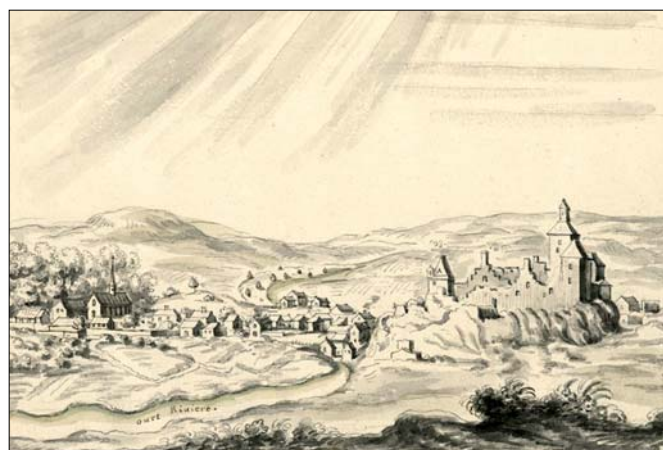
Houffalize est un endroit très ancien, comme le témoignent les antiquités qu'on y a rencontrées et où la civilisation romaine a laissé le plus de débris.

Petite ville, chef-lieu d'un canton de justice de paix, d'un doyenné, du 11^e district agricole. Elle est située au fond d'une gorge profonde, dans une presqu'île formée par l'Ourthe orientale qui l'enserme tellement qu'elle a la tête au penchant d'une colline et les pieds pour ainsi dire dans l'eau. Elle est comme au « fond d'une cave », dit l'Abbé Feller, qui l'avait visitée. Le site déjà sauvage et pittoresque par lui-même, l'a rendue davantage encore par les sombres ruines d'un vieux château, qui autrefois s'élevait fièrement sur une éminence, et qui serait contemporain de Charlemagne ou à peu près. La destruction de son successeur date de 1688.

Houffalize était une seigneurie, plus tard une baronnie du Luxembourg, dépendance du comté de La Roche.

À mi-côte, sur la gauche, un bâtiment du XVII^e siècle, sévère et vénérable, flanqué d'une tour carrée, avec les armes de la baronnie sculptées au-dessus de la porte ; dépendance quelconque de l'antique forteresse d'en face.

Origine du nom. Afin de préciser autant que possible l'origine du nom de Houffalize, il faut consulter les documents historiques et rechercher les formes primitives qui seules peuvent nous intéresser. On avait avancé que Houffalize signifiait « haute roche » et on confirme effectivement cette conjecture.



Houffalize en 1693.

D'après Ch. Grandgagnage, une pièce de 1147 (Cod. Lass. n° 90) est signée par « Winandus, dominus de Altaflesia, miles » ; or, ce personnage paraît être le même que le Winandus de Hulfalisia, c'est-à-dire Houffalize, qui épousa Béatrice, fille de Mathilde, et petite-fille de Henri 1^{er}, comte de La Roche, mort avant le 5 juin 1138. (Ernst, « Des comtes de Durbuy et de La Roche », p. 1579.) D'après les formes rencontrées par Grandgagnage encore, on peut citer : « Hyfalis, Hutzfalie, Hufalize, Hoffaiis » (Ernst, VI, 161, 164, 199, 210, ann. 1190, 1192, 1222, 1228) ; « Huffalize, Huffalizia » (Bertholet, V, XXII, XXV, an 1243) ; etc. En allemand, selon le dictionnaire de Vandermaelen, on dit « Haufflascht ». « Alta Faliza » est cité également en 1147.

Le germanique « Falisa », écrit en outre Auguste Vincent, a donné le français « falaise », et dans nos noms de lieux, « fatise » (roche, rocher), qu'on rencontre beaucoup dans notre pays : habeaux, etc. Des diminutifs : « Falisolle, Falgeotte »...

On écrit couramment la ville de Houffalize, mais le wallon dira : « Dy so d'Houffaliche » (Houffalois).

« Toutes ces formes ne suffisent certainement pas à rendre la première suspecte, mais elles prouvent que le tudesque avait de bonne heure disparu complètement du pays. » (Grandgagnage.)

En 1880, le canton de Houffalize comptait 9.000 habitants, pour un territoire de 27.400 ha, population relative d'environ 33 habitants par kilomètre carré, tandis que la commune avait une superficie de 518 ha, avec 1.300 habitants, 250 maisons.

Le schiste et le quartz forment le sol du canton de Houffalize, qui est froid et sans beaucoup de consistance, écrit C.Z. Mathieu. Les parties les plus rapprochées de l'Ourthe sont supérieures à celles qui en sont éloignées, et surtout aux terrains qui se trouvent au-delà du bois de la Cedrogne, vers le Nord, et qui ne présentent que de vastes et désolantes solitudes couvertes de fanges et de bruyères.

Les productions naturelles de ce canton sont : les pierres à bâtir ; les pierres à aiguiser et à raser et du manganèse abondent à Bihain ; un peu de calcaire à Tavigny ; de la tourbe en grande quantité sur les plateaux, surtout sur celui des Tailles, que l'on utilisait beaucoup aux temps passés.

Quant aux principales industries, citons : l'agriculture, l'élevage du bétail, l'exploitation des carrières, des forêts, la tannerie, etc. Ce sont ces industries qui font l'objet du commerce du canton.

Les communes: Houffalize, Bihain, Cherain, Les Tailles, Limerlé, Mont, Mont-le-Ban, Tavigny, Wibrin.

Le canton de Houffalize est entièrement compris dans la partie nord-est de la région ardennaise luxembourgeoise. Il est limité : au nord, par la province de Liège ; au nord-est, par le canton de Vielsalm ; à l'est, par le Grand-Duché de Luxembourg ; au sud, par le canton de Bastogne ; à l'ouest par les cantons de La Roche et d'Erezée.

Il y a certes beaucoup à dire au sujet de son histoire.

La seigneurie de Houffalize fut une « pairie » du comté de La Roche.

Béatrix, fille de Henri, comte de La Roche, la porta en dot à un seigneur nommé Winand, qui eut pour descendants en ligne directe : Henri I, Thierry I (ou Théodoric) qui fonda, sous le gouvernement d'Ermesinde, le monastère des Écoliers ou « Val des Écoliers » (1230) ; Henri II, qui mourut sans enfants. Sa sœur Isabelle fut son héritière ; elle épousa Gérard de Grand-Pré. La descendance mâle de cette dernière maison s'éteignit avec Thierry II, qui ne laissa qu'une fille nommée Marguerite ; elle épousa Gérard d'Argenta, qui devint ainsi seigneur de Houffalize. Un de ses fils, appelé Renaud ou Renard, hérita

d'Houffalize et laissa la seigneurie à sa fille Marguerite, qui épousa Richard de Mérode.

Géry de Walcourt, seigneur de Rochefort, beau-frère de Winand de Houffalize, fonda à Houffalize dans la seconde moitié du XII^e siècle, une chapelle et un hôpital dédiés à sainte Marie et à saint Nicolas.

La pierre tombale de Géry de Walcourt est conservée, dit-on, dans l'église paroissiale actuelle. La tombe n'est pas datée, mais le fondateur y est représenté, en grandeur naturelle, dans le costume des nobles des XII^e et XIII^e siècles et porte en mains une chapelle.

L'hôpital et la chapelle se trouvaient au lieu-dit « L'Hôpital » ou le « Pachis du Seigneur » au sud de la ville, entre la rue Saint-Roch et la route de Bastogne, sur le territoire de l'ancienne paroisse de Cowan.

Donnée aux Augustins du Val des Écoliers de Liège en 1285 avec le cimetière qui l'entourait, cette chapelle n'a cessé d'être desservie par les religieux qu'après l'achèvement de l'église du prieuré, c'est-à-dire vers le commencement du XIX^e siècle. (Cartulaire de Houffalize, v. VII V^e.)

En 1235, l'hôpital était placé sous le vocable de sainte Catherine, bien que le titre primitif eût été Notre-Dame et Saint-Nicolas, comme le porte explicitement la bulle du pape Honorius III donnée en 1216. (Cartulaire de Houffalize.)

L'hôpital actuel est établi dans une dépendance de l'ancien château, portant le cachet des bâtiments du XVII^e siècle.

En 1235, Thierry et Henri dotèrent une seconde fois le prieuré en 1243. Celui-ci fut supprimé par Joseph II en 1784.

Les habitants de Houffalize n'ont cessé d'être paroissiens de Cowan que le 21 décembre 1784. Avant cette date, la cité de Houffalize ne possédait qu'une simple chapelle, bâtie près du château des seigneurs et dédiée à saint Nicolas. L'origine de cette chapelle paraît assez intimement liée avec celle du château féodal de Houffalize. Un bénéfice simple figure sous le nom de bénéfice castral dans les pouillés de 1589 et de 1707.

Le 9 novembre 1590, les bourgeois de Houffalize, d'accord avec le curé de Cowan, sollicitèrent l'érection des fonts baptismaux dans la chapelle Saint-Nicolas à Houffalize. Cette faculté leur fut accordée le 27 décembre de la même année.

Au commencement du XIX^e siècle, l'église du prieuré supprimé fut choisie comme église paroissiale et l'église Saint-Nicolas fut démolie vers 1830.

Depuis 1803, Houffalize est le chef-lieu d'un doyenné qui a relevé de Metz de 1803 à 1823 et qui appartient depuis lors au diocèse de Namur.

Dans les temps modernes, le prieur des « Écoliers » fut membre des « États du Luxembourg » mais la ville n'envoyait point



Houffalize - L'église.

de députés.

NOTRE-DAME DE LORETTE. En venant de Bourcy à Houffalize, la vue s'arrête, reposée, sur l'antique ermitage et les ruines de la chapelle dédiée à Notre-Dame de Lorette.

Dans un démembrement de la Baronnie, le seigneur Guillaume Adrien François de Rivière, mort en 1687, s'explique en ces termes : « J'ai un petit bois de haute futaie au lieu-dit « Derrière Champ » avec environs huit journaux de terre arable et autant de sartage, où j'ai fait bâtir un ermitage, et y résident présentement 2 ermites par mon agrément. »

L'ancien registre de Cowan donne ce détail : « Mémoire que le 9 septembre 1736 nous avons chanté la première messe à la chapelle proche de Houffalize ». Le 5 juillet 1745, Pierre-Louis Jacques, vicaire général de Liège, a consacré la chapelle et l'autel en l'honneur de B. Marie Vierge de Lorette.

En 1789, M. Legros, ancien religieux du couvent et premier curé de Houffalize, obtient de l'évêché de Liège la permission de décharger dans l'église paroissiale les 21 anniversaires qui avaient été fondés dans cette chapelle. Elle était, disait-il, à moitié détruite. Aujourd'hui, il n'en reste plus trace.



Houffalize après la guerre 40-45.

Population : 1801 : 702 - 1846 : 1.089 - 1910 : 1.424 - 1961 : 1.302 - 1976 : 1.288 - 1977 (fusion) : 4.113.

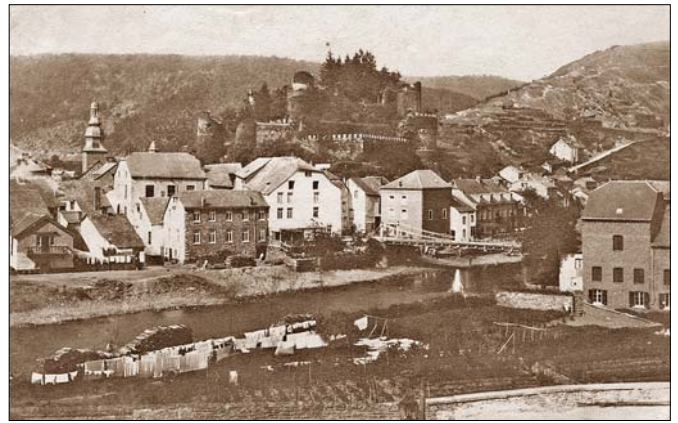
La Roche-en-Ardenne

C'est une petite ville située dans un site des plus romantiques, un endroit très en renom en l'Ardenne pittoresque.

Qu'on se figure une vallée profonde et verdoyante, bordée de montagnes boisées, escarpées, hardies, profondément découpées par trois autres vallées obliques, se réunissant au pied d'un noir rocher que couronnent les sombres et tristes ruines d'un fort rappelant à l'imagination toutes les aventures d'un châtelain du moyen âge. Le bourg couché en rond autour du manoir, étreint par la boucle de l'Ourthe et ayant sauté, ainsi que l'écrit Jean d'Ardenne, sur la rive gauche, comme pour échapper à l'étreinte. Paysage d'ensemble à désorienter les topographes.

La Roche doit son nom, chacun le conçoit, aux rochers escarpés comme signalé plus haut, et paraît avoir existé sous les Romains. On a rencontré du côté de Marcourt des ruines, des sépultures, une route romaine, des tumulus, des armes et des poteries.

La Roche fut une « villa carolingienne » aux environs de laquelle Pépin de Herstal et ses successeurs vinrent se livrer aux divertissements de la chasse, et l'on montre encore, sur la montagne de Corimont, un siège taillé dans le roc, et nommé siège de Pépin. C'était là, d'après une tradition contestée, que les ducs d'Austrasie donnaient leurs audiences.



La Roche-en-Ardenne avant 1900.

Dans le dictionnaire historique et géographique des Communes par Eug. de Seyn, nous lisons que : « La Roche devint la capitale d'un comté très important auquel elle donnait son nom et qui, outre les villes de La Roche, de Bastogne et de Marche, comprenait quatre pairies et un grand nombre de seigneuries. Le comté s'étendait sur presque tout le pays qui faisait autrefois partie du quartier des Ardennes et contenait plus du tiers du duché de Luxembourg.

» Il y avait à La Roche deux cours pour administrer la justice : la cour féodale et la haute cour. La cour féodale comprenait quatre pairies, plusieurs seigneuries hautaines et d'autres très fongières, plusieurs pleins fiefs et un grand nombre d'arrière-fiefs. »

Le premier comte de La Roche bien connu est Henri, fils d'Albert II, comte de Namur. N'ayant pas voulu se soumettre à la juridiction du Tribunal de Paix établi à Liège, et auquel s'étaient soumis le duc de Bouillon, les comtes d'Ardenne, de Montaigu, de Limbourg, de Louvain, et autres fondateurs, il se vit attaquer par ces seigneurs confédérés.

Vaincu, il se retira dans son château de La Roche bien approvisionné, et de là, il défia ses ennemis qui restèrent sept mois devant le fort. Cependant, les vivres diminuaient dans le château. Fier, écrit Jean d'Ardenne, Henri commençait à craindre, lorsqu'il s'avisait d'un stratagème assez singulier : il fit descendre de la forteresse un porc gras et bien repu de farine, ce que voyant les assiégeants, ils désespérèrent de réduire un ennemi si bien approvisionné et lui accordèrent une paix par laquelle les habitants de La Roche et des environs, à la distance d'une lieue, n'étaient pas soumis à la juridiction du Tribunal de paix.

Le comté de La Roche passa, comme celui de Durbuy, et par le même acte, à Ermesinde, comtesse de Luxembourg, mais il ne fut plus habité que par un prévôt, qui exerçait l'autorité administrative et judiciaire au nom du souverain.

La Roche fut entouré de murs au XIII^e siècle, et prit dès lors le rang de ville, ayant ses remparts et ses droits de cité. Par lettres de Jean de Bohême, comte de Luxembourg, les bourgeois de La Roche étaient exempts des aides et tailles, à condition d'entretenir leurs fortifications et de fournir douze arbalétriers. Ces franchises furent confirmées par l'empereur Charles IV.

Les nombreux et insignes privilèges qui furent accordés aux bourgeois de La Roche attirèrent en cette ville beaucoup de familles étrangères. D'autre part, les bonnes conditions de défense que présentait la cité incitaient un grand nombre de seigneurs à y construire des maisons de refuge pour s'y retirer en temps de guerre.

La ville ainsi agrandie était regardée dès le XIV^e siècle comme l'une des plus riches et des plus considérables du Luxembourg.

La Roche passa à la France. Vers la fin du XVII^e siècle, Louis XIV fit fortifier le château et en plaça l'entrée du côté de la ville.

La Roche fut plusieurs fois ravagée par l'incendie. Au XIV^e siècle, elle fut incendiée depuis la porte du gravier jusqu'au faubourg Saint-Nicolas, par un détachement de cavalerie envoyé par le gouverneur du comté de Luxembourg, qui avait à se plaindre des habitants. En 1691, le maréchal de Boufflers était venu avec une armée bombarder La Roche. Une grande partie de la ville fut brûlée, depuis le marché jusqu'à l'Ourthe. En 1704, cent maisons de l'Épaisse Rue, Chaintrain, etc., brûlèrent par accident.

La Roche est la perle de l'Ardenne, dit-on couramment, comme Bouillon est le joyau de la Semois. C'est un des plus attachants sites, car sa situation au fond d'une vallée, dominée par les vestiges de son château féodal, en fait un lieu de villégiature recherché par les touristes...

La Roche est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Marche-en-Famenne, d'une superficie de 20.940 ha. Ce canton est compris tout entier dans la région ardennaise dont il occupe le nord-ouest. Les limites sont : au nord le canton d'Erezée ; à l'est le canton d'Houffalize ; au sud-est le canton de Bastogne ; au sud les cantons de Sibret et de Saint-Hubert ; à l'ouest les cantons de Nassogne et de Marche.

L'altitude varie entre 305 et 560 m environ ; 223 m au seuil de l'église.

La Roche comprend 12 communes, savoir : La Roche, Beausaint, Champlon, Erneuville, Halleux, Hives, Hodister, Marcourt, Ortho, Rendeux, Samrée, Tenneville.

ASPECT. La partie orientale, arrosée par l'Ourthe, présente une des contrées les plus montagneuses de la Belgique, et elle est pittoresque au possible. L'Ourthe enchâsse de ses nombreux replis des côtes très escarpées, souvent ombragées de forêts d'une exploitation difficile ; tandis que les profondes vallées offrent des sites enchanteurs.

HYDROGRAPHIE. La plus grande partie de ce canton est comprise dans le bassin de l'Ourthe, et c'est cette rivière qui lui donne une physionomie particulière. L'Ourthe, après avoir séparé, au midi, les cantons de Sibret et de Bastogne et celui de La Roche, traverse ce dernier, dans sa partie orientale, du sud-est au nord-ouest, recevant une multitude de petits cours d'eau : il s'agit à gauche, du Bronze et du ruisseau de Halleux et à droite, du ruisseau de Samrée. Une petite partie du canton, à l'ouest, est arrosée par deux affluents de la Lesse : la Wanne, prenant sa source sur le plateau de Champlon (près de Mochamps), et l'Hédreé, naissant sur le plateau d'Hodister.

ORTHOGRAPHES DIVERSES. Le nom banal de La Roche doit son origine au promontoire escarpé dont saillent d'énormes pointes de schiste bleu et que couronnent les ruines d'un imposant château féodal.

Fupes Seremarmi, d'après « Archidiaconé d'Ardenne » (1913), est le nom donné à La Roche (1046-1065). En fait cela n'a pas, semble-t-il, beaucoup de rapport.

On trouve : Rupes (1139 - 1497 - 1558) (Ecclesia) ; Rupensis (1189 - 1196) ; La Roche en Ardenne (1275) ; La Roiche (1312) ; La Roche (1342 - 1612 - 1707) ; Del Roche (1354) ; De Roche (1354) ; Welscheffs (1396) ; Rupis (1584) ; Laroche (1789).

BEUSAINT. Ce village est situé à 3,5 km de La Roche. Eug. de Seyn signale qu'il a dû être beaucoup plus étendu et plus peuplé qu'il ne l'est aujourd'hui. La tradition rapporte qu'il fut presque entièrement détruit par le feu et ravagé par la peste.

On ne connaît rien sur son origine, sinon que la localité fut habitée dès la période romaine. Elle est traversée du sud au nord par un embranchement de la route romaine de Trèves à Bavay.

On y a découvert environ 50 tombes gallo-romaines et un

peu plus loin, à Mierchamps, un cimetière franc.

La seigneurie de Beausaint relevait en plein fief du comté de La Roche ; en 1342, elle fut érigée en seigneurie hautaine par Jean l'Aveugle. Le plus ancien seigneur connu à Beausaint est Eustache Persan de Warfusée qui vivait au XIII^e siècle et avait épousé Isabeau de Rumigny, dame de Beausaint, qui était d'un sang illustre et cousine du duc de Lorraine.

Beausaint avec son château féodal, fut brûlé dans la première moitié du XVII^e s. sous la guerre qui désola alors les Pays-Bas. Relevé, il fut détruit de nouveau. Il n'en est resté qu'une cité transformée en simple habitation.

Les dépendances sont : Bonne Fontaine, Devant Hyon, Harzé, Laid Trou, Mierchamps, Ronchampay, Strumont Grande, Strumont Petite, Vecmont, Vecpré, Ronchamps.

CHAMPLON. Dans les parages, on doit signaler des cours d'eau : le Vannu, le Bronze, le ruisseau le Noirbras.

Champlon possède une église datant de 1884, en remplacement de l'ancienne qui datait du XII^e s. On y a remplacé le maître-autel qui porte la date de 1577. Il est question d'une vieille église datant du VIII^e siècle dans une charte de 1334.

Champlon ayant été une dépendance de l'abbaye de Saint-Hubert, n'avait ni château ni famille seigneuriale. Au temps de la féodalité, existait la seigneurie de Journal ; c'était une seigneurie foncière relevant en plein fief de la cour féodale de La Roche.

Diverses orthographes : Campilonem en 687, Chemplum en 1379, Campilio, Campilo en 687 également.

Dépendances : Bacou, Bonchemps, Hamertine qui possédait un château dès le XI^e siècle, Journal, La Barrière, La Providence, Noir-Bras, Pré Thiry, Trompe Souris et Tultay.

ERNEUVILLE. Doit son nom probablement à une « Villa Romaine », dont on a découvert des ruines, des chambres, des pavés, du ciment et des tuiles, etc.

Les dépendances sont : Beaulieu, Belle-Vue, Cens, dont le nom rappelle un établissement soit romain soit franc ; Grinchamps, Trèfontaine (trois fontaines), Trival (trois vallées), Wemblay dont la terre appartenait au comté de Montaigu ; Wyompont (villa au pont), qui doit son nom à une magnifique villa romaine dont on a découvert les ruines.

Au hameau de Beaulieu existe un cimetière romain (voie d'Arlon à Tongres).

Fief du comté de La Roche, avec juridiction purement foncière. En 1735, un comte de Longchamps était seigneur d'Erneuville, seigneurie de Grainchamps avec château qui relevait de la cour féodale de Han-sur-Lesse.

Étymologie : le nom d'Erneuville semble être la contraction de « Arnoldi villa ».

HALLEUX. Ce hameau a une superficie de 654 ha. Il y a des carrières de pierres à bâtir et de pierres schisteuses propres à faire des « touches » ou crayons pour ardoises, que l'on employait beaucoup au temps passé.

Il est question de Halleux dans une charte de 687. Les registres de la cour féodale de La Roche en font mention pour la première fois en 1583. Dans les registres, il est aussi question de l'avouerie de Halleux. Outre l'avouerie, il y avait à Halleux une haute cour dépendant de l'abbaye de Saint-Hubert.

Une église a été fondée au XIV^e siècle, mais restaurée en 1779. Il en existait une au XII^e siècle.

On écrivait : Halltum en 587, Haloir, Halur en 1270.

Dépendances : Petit-Halleux, Queue-de-Vache.

HIVES. À 4 km de La Roche. Anciennes orthographes : Hierve, Hirves, Hivenges, Hieves, Hyve.

Cours d'eau : le Bronze, le ruisseau Saint-Antoine, le ruisseau d'Ernent ; il y a cinq viviers. Dépendance : Lavaux.

Au commencement du XIV^e siècle, le fief de Hives relevait

de Godefroid de Creu-Hives; avant le XVI^e s., était une dépendance de la paroisse d'Erneuville.

HODISTER formait déjà une seigneurie au moyen âge. Hettoge dans la prévôté de Thionville, et Hodister dans le comté de La Roche, ont, dit Bertholet, la même origine. Il est parlé aux années 1514 et 1631 de Jean et de Maximilien de Hodister.

Gilchon de Hodister, maire héréditaire de Xhignesse, vivait en 1529.

Les dépendances de la commune sont: Boverie, Gênes, Jupille, Racelle, Vecpré et Warisy.

La seigneurie de Jupille ressortissait en plein fief de la cour féodale de La Roche. Sur le territoire de cette localité, on a rencontré des débris de monuments romains, tels que sépultures, places pavées en tuiles bleues, poteries, des monnaies, des sabres et des squelettes humains.

Il y eut un château dès le XI^e siècle.

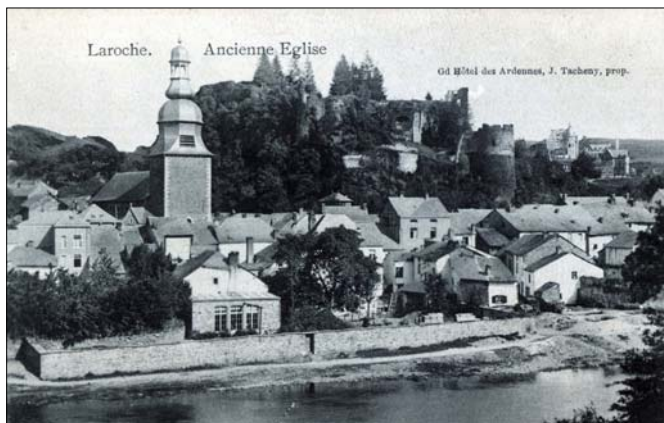
Aujourd'hui, La Roche est une cité nouvelle. Avec un grand courage, la population se mit à l'œuvre pour la reconstruction.

En 1946, les premiers indices du relèvement se remarqueaient déjà. L'année 1955 fut décisive de la renaissance larochoise.

Du 1^{er} mai au 15 septembre 1957, la ville organisa une série de festivités et de manifestations en vue de poursuivre son effort touristique, ici, au milieu de la nature verte, l'Ourthe sauvage et les coins romantiques de ses alentours.

La Roche est bien ressuscité. Des améliorations ont été apportées; les rues élargies, des tournants rectifiés, des dénivelllements comblés.

LA PAROISSE



La Roche-en-Ardenne - Ancienne église Saint-Nicolas.

Au temps passé, la petite ville de La Roche d'aujourd'hui possédait une chapelle dédiée à saint Nicolas, et qui fut érigée dans la paroisse d'Ortho vers le XI^e siècle.

Le pape Innocent III, confirmant à l'abbaye de Saint-Hubert la possession de ses biens, le 17 avril 1139, cite entre autres l'église d'Ortho et la chapelle de La Roche, sa dépendance. (Selon G. Kurth, t. 1, p. 106.)

À propos du premier nom de La Roche, «Rupes Seremanni», cité dans la chronique de Saint-Hubert, nous ferons remarquer qu'un Saremannus ou Saramannus apposa sa signature à deux chartes, datées de Stavelot, du 21 juillet 905 et du 14 avril 915. (H. et R., t. 1, pp. 120 et 129.)

Plusieurs bénéfices furent fondés dans la chapelle de La Roche à une époque assez reculée. Les pouillés de 1558 et de 1589 mentionnent les autels de Notre-Dame, des Saints-Éloi-et-Sébastien et de Saint-Jean-Baptiste. Celui de 1602 y ajoute le bénéfice des saints Michel et Roch, et celui de 1707, l'autel de la chapelle de Sainte-Marguerite. (V. 51 bis fol. 8).

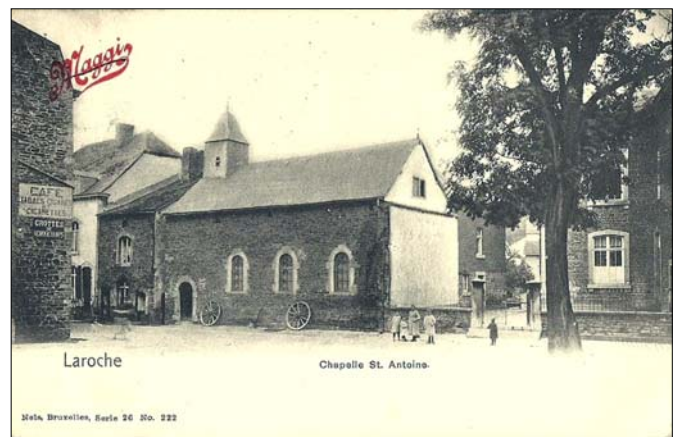
Vers 1586, eut lieu le démembrement définitif de l'église mère d'Ortho. (D'après Arlon «Fonds de Saint-Hubert» layet-

te 100. En 1586 et 1641, le curé d'Ortho et le vicaire perpétuel de La Roche s'accordèrent au sujet de la perception des dîmes, dont La Roche dépendait depuis si longtemps.) Le curé d'Ortho, collateur de la nouvelle paroisse et de la plupart des bénéfices simples qu'elle possédait, dut pourvoir à l'entretien du curé en lui cédant annuellement environ seize muids, pris sur la dîme de l'ancienne paroisse.

«En 1719, La Roche comptait environ 500 communiant. Outre l'ancienne chapelle castrale et la chapelle publique, il existait autrefois à La Roche un oratoire érigé dans l'ancien hôpital de Saint-Nicolas, dont l'administration passa aux Révérends Pères Récollets au milieu du XVII^e siècle.» (Archidiaconé d'Ardenne.)

(En 1583, l'hôpital de Saint-Nicolas était administré par le curé de Vecmont et Beausaint.)

Cette chapelle est actuellement dédiée à saint Antoine.



La Roche-en-Ardenne - Chapelle Saint-Antoine.

Citons encore sous La Roche, les chapelles de Notre-Dame Immaculée à Borzée, de Notre-Dame de Luxembourg, de Notre-Dame de Malines, de Saint-Quirin, de Saint-Roch, de l'hospice Jamotte, de l'établissement des Frères des Écoles Chrétiennes et de Notre-Dame de Lourdes.

L'église de La Roche est du commencement du siècle dernier. Elle fut reconstruite à la suite de l'incendie de 1704. Le gros-œuvre conserve des parties de l'ancien édifice. On y accède par un porche à degrés extérieurs, ouvert à la face latérale de la tour. Une plaque tombale décorée d'écussons à l'entrée porte l'épithète: «d'illustre dame Marie Françoise, baronne du Mesnil, douairière de messire F.G. de Doetenghem de Bande, décédée en 1781, laquelle fut enterrée à l'entrée de cette église, vu la défense portée par les ordonnances d'y inhumer.»

À cette époque, l'église possédait quelques plaques funéraires d'avant et même d'après l'interdiction susdite, une cuve baptismale de 1593, en pierre avec couvercle de dinanderie, tout simple et affectant la forme d'une cloche à fromage; au maître-autel, une copie de la «Descente de Croix».

Et en 1899-1900, on bâtit l'église actuelle; elle a été consacrée par Mgr l'Évêque de Namur le 19 septembre 1901.

On n'ignore pas que La Roche a souffert tout particulièrement de la guerre 1940-45. Après l'offensive des Ardennes, il ne restait presque rien de la petite ville. Les routes sont coupées en maints endroits par l'éclatement des mines et jalonnées par de nombreux véhicules incendiés et abandonnés, des maisons écrasées. Seul le clocher de l'église domine le vaste champ de ruines. Un cataclysme s'est abattu sur la coquette cité ardennaise et l'a réduite en miettes. Les obus et les bombes ont ravagé en quelques jours, ce centre de tourisme.

Les Allemands incendièrent les derniers immeubles qui avaient été épargnés. Sur 500 maisons environ, quatre seulement sont intactes et une vingtaine encore plus ou moins habitables. Le spectacle est tragique.

Le bourgmestre, M. Jean Orban de Xivry, et deux de ses nièces, ont été enlevés par les Allemands. Les quelques dizaines d'habitants qui restent, vivent dans l'angoisse, ils logent dans les coins épargnés. Il y a là des vieillards, des malades, des bébés, c'est atroce. Que de souffrances physiques et morales endurées par la population de La Roche.

LA CHAPELLE SAINTE-MARGUERITE, bâtie en 1600 sur l'emplacement d'un ancien ermitage, a été consacrée le 13 juillet 1607 et subsiste encore à l'heure actuelle.

La commission des monuments et des sites a classé cette chapelle située en bordure du chemin raviné qui descend vers le château fort. Cet oratoire est bien connu des touristes, des artistes-peintres. En 1954, la chapelle a été restaurée. Elle a retrouvé sa fraîcheur d'avant la dernière guerre.

On signale qu'au moyen âge, le comté de Luxembourg fit un grand nombre d'acquisitions ; ce fut celui où les divisions furent les plus nombreuses. Ainsi le comté de La Roche, de même que Durbuy, « Viel Salm », Montaigu, etc., se présentent comme fiefs secondaires égaux entre eux ; chacun renfermant un certain nombre de seigneuries, fiefs de troisième ordre, qui pouvaient encore, à leur tour, être subdivisés.

Les libertés communales se développant dans la province de Luxembourg dès le XIII^e siècle, La Roche jouissait des libertés les plus étendues, qui leur furent pacifiquement accordées soit par les comtes de Luxembourg, soit par leur seigneur particulier.

Parmi les princes luxembourgeois qui contribuèrent le plus à l'extension des libertés communales, on peut citer Ermesinde, Henri le Blondel, Jean l'Aveugle et Wenceslas.

ORTHO est situé sur la route de La Roche à Bastogne. Ici on rencontre quelques curiosités, d'énormes blocs de quartz blanc, appelés « cailloux de Mousny ». L'Ourthe sert de limite naturelle à la commune d'Ortho au S. ; à l'E. et au N. l'Ourthe occidentale sépare cette commune des communes de Flamierge, de Bertogne et de Mabompré.

Nous avons trouvé les orthographes « Horto » en 1139 ; « Ortbo » en 1386. Suivant Eug. de Seyn : Ortho était un des quatre bans ou mairies ressortissant à la Haute cour de La Roche. Dans une déclaration des pairies et des fiefs (1572), la mairie et l'avouerie d'Ortho sont comprises dans les arrière-fiefs du comté de La Roche. Ortho était aussi le siège d'une haute cour.

Le 18 août 1914 eut lieu à Ortho l'exécution de deux habitants de Bastogne, deux frères accusés d'être des francs-tireurs... Les troupes allemandes s'y sont livrées à toutes sortes d'excès : incendie, pillage, profanation de l'église et destruction de la maison communale avec les archives.

Parmi les promenades variées en ce lieu, signalons : au sud-est d'Ortho, un chemin détaché de la route du pont mène à Warempage, que l'on traverse pour gagner, en inclinant vers le nord-est, le « confluent des deux Ourthe », cet entonnoir d'une haute renommée pittoresque, dont toutes les cimes avoisinantes offrent des aspects aussi grandioses que variés ; d'ici comme des montagnes d'en face, le plateau d'Engreux et la « Pâte tournée », le tableau est étonnant de grandeur sévère.

Un sentier remonte vers Nisramont, coupant le bois et les ravins.

CORUMONT, BEAUSAIN, POUHON. C'est la hauteur du Sud-Ouest que contourne et entaille la route de Melreux en arrivant à La Roche par le faubourg. Sa côte boisée, rayée par l'ancienne route et plus bas, parallèlement, par la nouvelle, s'étale bien en face de l'agglomération.

On montrait jadis, au flanc de Corumont, écrit Jean

d'Ardenne, le « siège de Pépin ». Le prince venait s'y asseoir pour rendre la justice, que saint Louis rendit plus tard sous un chêne. C'étaient des justiciers d'humeur champêtre, au rebours des nôtres, qui ont remplacé les chênes et les sièges taillés dans le roc par des palais fort coûteux. Progrès exclusivement architectural. Et encore ne s'est-il guère manifesté d'une façon indiscutable qu'à Rouen.

Un sentier s'élève, partant de la pointe, vers la courbe des deux routes superposées, dans la direction de Beusaint. Il conduit à la crête rocheuse qui, à l'opposé, surplombe la rivière en aval. Point de vue recommandé : Jupille, Marcourt, la pointe verte de St-Thibaut, le chocher de Cielle. En continuant l'ascension de cette crête, jusqu'au carrefour culminant (croix et poteau), on redescend sur la droite à la route de Melreux ; sur la gauche on arrive tout de suite à Beusaint.

En poursuivant directement, descente au ruisseau de Halleux par le fond du « Pouhon » et le rocher du même nom bizarrement suggestif et d'une remarquable harmonie imitative : le « pouhon », en patois local, c'est le grand-duc. Le ravin descend au moulin de Queue-de-Vache, par la route de Marche, où il va rejoindre le ruisseau de Gênes. Il n'y a pas de chemin dans cette gorge (environ 2 km jusqu'au moulin), mais on peut la suivre aisément.

La petite ville de La Roche possède des monuments splendides. L'église dédiée à saint Nicolas ; elle renferme quelques bons tableaux. Les fonts baptismaux sont remarquables par leur date (1593).

Il existe une chapelle dédiée à saint Antoine.

À voir : le vieux donjon en ruines, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Une tour, appelée vulgairement la « Tour des Sarrasins » fut probablement ruinée par les Huns. La Roche possède un bel hôtel de ville, deux ponts sur l'Ourthe, écoles, dont l'une tenue par les Frères des Écoles Chrétiennes ; un hospice.

Les productions naturelles du canton de La Roche sont les pierres à bâtir, l'argile figuline ou à poterie. Les industries : l'agriculture, l'élevage du bétail, la tannerie, l'exploitation des forêts, et sans oublier l'hôtellerie si appréciée.

Le canton de La Roche est en général fort élevé et très montagneux. Son altitude oscille entre 340 et 510 m environ.

Population : 1801 : 967 - 1821 : 1.308 - 1846 : 1.395 - 1910 : 2.057 - 1961 : 1.760 - 1976 : 1.761 - 1977 (fusion) : 4.048.

Les Tailles

Nous sommes en face d'immenses plateaux. La contrée est élevée, froide et triste, surtout en hiver, rocailleuse, couverte en majeure partie de genêts et de maigres végétations alternant avec une mousse fauve qui recouvre des marécages. Par-ci, par-là cependant, se rencontrent dans cette « Sibérie Belge » quelques cultures. Mais ce qu'il a fallu de travail, de courage et de sueur aux braves gens de l'endroit qui ont défriché ce sol ingrat, qui vivent dans ces maisons campagnardes battues d'un vent éternel, Dieu seul peut le dire.

Les Tailles, cité déjà sous cette orthographe en 1707-1710, Taille (1572-1577). « Sur les Taies », dit-on couramment dans notre langage, est loin à l'heure actuelle de sentir l'abandon et la misère.

Quand on songe au temps jadis, ce pays était à peu près isolé du reste du monde et ne comptait que de rares habitants (26 en 1622 pour atteindre 385 en 1815 ; pour retomber à 244 en 1959).

Les ancêtres étaient dispersés parmi les bois, les bruyères et les Fagnes.

La grand-route d'Arlon à Liège passe à proximité. Les Tailles sont à 30 km de Bastogne, 13 km de Houffalize. Quant à l'al-

titude, elle atteint 604,23 m au seuil de l'église.

D'où vient le nom de Les Tailles ? Il serait emprunté aux tailles opérées dans les forêts par les bûcherons qui, éloignés de toute habitation, construisirent des huttes en bois dans les éclaircies.

Les Tailles possède l'une des bruyères les plus considérables et les fanges riches en tourbe de première qualité. On découpe celle-ci comme des mottes de gazon et on dispose ces briquettes en tas. Séchées, elles servaient au chauffage dans nos Ardennes. Moyen pour ainsi dire abandonné aujourd'hui.

Dans la localité, on ne trouve pratiquement aucun vestige d'antiquités, mais elle eut son château au moyen âge. Son origine remonterait, dit-on, au XII^e siècle. Dans la commune limitrophe de Samrée, M. le Comte de Limbourg-Stirum érigea au bois de Saint-Jean, un château splendide digne d'être visité. Il a été tout particulièrement endommagé pendant la campagne von Rundstedt en 1945.

En 1793, Les Tailles appartenait au quartier de Houffalize, de même que les sections de Collard et la Pisserotte, tandis que Censes aux Tailles était comprise avec Taverneux.

La situation antérieure était celle-ci :

En l'an III, appartenait au canton de Houffalize, département des Forêts. An VIII, à l'arrondissement communal de Neufchâteau. 1819 au district de Bastogne. En 1822, au quartier de Bastogne. En 1839, réuni à l'arrondissement administratif de Marche, canton de Justice de Paix et de milice de Houffalize.

Quant à la superficie du territoire, elle est de 2.235 ha.

On signale comme cours d'eau : le « Neu ri » (voir ruisseau), nous trouvons le « Nove Ruk » et encore « Martin Moulin » (même ruisseau sans doute). Il a sa source dans les tourbières ou fanges de Masschottée à la limite de Bihain, au nord de Les Tailles. Il coule de l'est à l'ouest, puis vers le sud, et a une longueur de 9,4 km, vase jeter dans l'Ourthe du côté de Houffalize, tandis qu'on signale parfois que c'est pour plus de précision dans l'Achouffe.

Le « Sommerain », comme la localité, prend sa source dans le bois de la Cedrogne, passe à Mont, se jette dans l'Ourthe orientale.

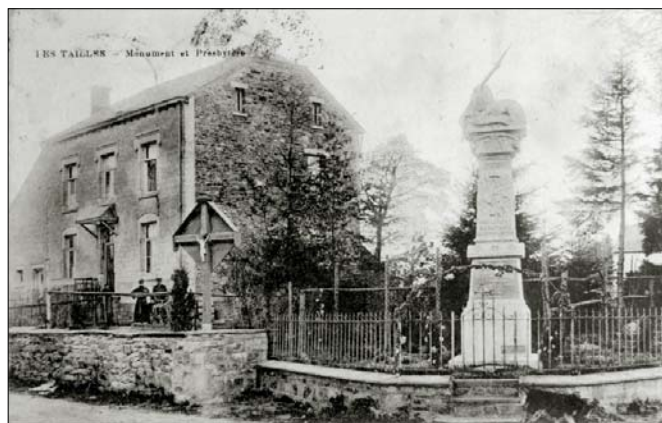
On aboutit à Les Tailles par la route ascendante qui part d'Aywaille pour escalader lentement les marches de l'Ardenne par Harzé, Werbomont, Harre, Manhay, etc.

Les Tailles est un village disséminé, peu aggloméré, aux maisons longuement espacées avec, entremêlés, des arbres, des coins de prairies, des terrains vagues ou espèces de « paquis ».

Il est incontestable qu'une évolution s'est manifestée dans la manière de vivre depuis quelque 60 ans. De nos jours, la culture et surtout l'élevage des bestiaux, conduits d'après les méthodes actuelles, font vivre dans l'aisance les exploitations de la terre. Le sol du plateau des Tailles reconnu stérile, a donné des résultats appréciables et progressifs. L'exploitation des forêts procure de grandes ressources.

L'origine de Les Tailles remonterait au XII^e siècle. Les plus anciens registres relatifs à l'église qui existent encore, datent de 1612. Dans les XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, Les Tailles ne possédait qu'une chapelle annexe de Saint-Urbain (Dinez). Certains auteurs, et notamment M. Guillaume, dans « Archidiaconé d'Ardenne » signalent que cette chapelle était dédiée à saint Gilles et fut élevée au rang d'église paroissiale, démembrée de Mont et Dinez le 17 août 1611.

L'église de Les Tailles fut construite en 1611-1612 et consacrée le 4 mai 1616. Elle est due à la munificence de Thierry et de Henri, son fils, seigneurs de Houffalize.



Les Tailles - Monument et presbytère.

À cet effet, écrit Tandel, la convention suivante eut lieu entre les seigneurs d'Houffalize et les habitants de Les Tailles :

« Les paroissiens de Les Tailles obtiendront licence de leurs seigneurs, les barons de Houffalize, pour « bastir » l'église à leurs légés de fond en comble, à charge bien expresse qu'ils doteront tellement leur curé qu'avec 9 bonniers de terre que les dits barons donneront, il aurait moyen de bien et honnestement s'entretenir.

Pour donc fournir à la dote du dit curé, ils s'accordèrent ensemble de donner annuellement ce que suivant :

1° Chaque ménage sera obligé perpétuellement de donner au curé des Tailles, chacun deux stiers d'avoine, mesure de Houffalize.

2° Item, parce qu'ils dévoient trois pains à leur curé paroissial de St-Urbain pour advancement ultérieur, sont obligés pour toujours à donner annuellement à leur dit futur curé que chaque mariage un quarteron de regon payable vers Noël. Ce l'avoine et un pain de Noël et un à Pasque qui doit estre d'un demi-quarteron chaque pain comme il revient du moulin.

3° A chaque solennité qui sont : Noël, Pasque, Pentecôte, les hommes mariés doivent à l'offrande un liard, leurs femmes, leur pain. Ce dessus, lesquels paires avec le regon payeront les femmes vefves (veuves) mais un stier d'avoine seulement : les hommes vefves payeront le regon et un stier d'avoine..., etc. »

Ces renseignements ont été recueillis par M. Rousefeld, curé de Les Tailles (1888). Le pouillé de 1707 porte que le droit de collation appartenait au seigneur de Houffalize et que la dot pastorale était évaluée à quinze muids, non compris les revenus du domaine curial, constitué par 26 journaux de terre, dont 6 avaient été offerts par le collateur et 20 par les habitants de l'endroit.

Le 1^{er} juin 1718, l'église fut visitée par l'Archidiacre d'Ardenne.

(Un décret archidiaconal de 1719 porte : Les Tailles, média ecclesia, curret pastor reparari navimentum ecclesiæ, mandantes parochianis ut ovus sibi incumbes eo circa præstent.)

Le procès-verbal de cette visite canonique, d'après D. Guillaume, porte que le prieur de Sainte-Catherine de Houffalize percevait le tiers des dîmes de la paroisse et que le reste appartenait aux seigneurs de Rivière, de Houffalize, collateurs de la cure. À cette date, la paroisse comptait 45 ménages et environ 200 communians. L'instruction des enfants était confiée à un prêtre qui remplissait également les fonctions de marguillier. Outre le maître-autel, qui jouissait de quelques rentes, l'église paroissiale possédait deux autels latéraux non dotés. Enfin, l'Archidiacre constata l'existence de la confrérie des Saints Anges Gardiens, mais son rapport ne dit mot des pèlerinages à Saint-Gilles qui se font à Les Tailles, de temps immémorial. Patron de la paroisse, sa statue trône en bonne place dans l'église.

L'histoire ou la légende assez obscure de ce saint, qui vivait vers le VI^e ou le VII^e siècle, le représente comme un ermite venu de la Grèce en Provence, près d'Arles ou Marseille, où il vivait au fond d'une forêt déserte, allaité et nourri par une biche. La chasse du roi, raconte-t-on, poursuivit un jour la bonne et bienfaisante bête : un archer maladroit blessa d'une flèche le Saint en prière, faisant ainsi découvrir sa retraite et éclater ses vertus et ses miracles.

Il dirigea ensuite un monastère. Le culte du saint se répandit et se popularisa dans le nord de la France et dans toute la Belgique, où trois communes portent ce nom à la suite des Croisades, explique M. Rembry, un chanoine de Bruges, dans une importante monographie de ce saint.

Il est invoqué, disent « Les Communes Luxembourgeoises » contre le mal caduc.

Les premiers habitants des Tailles, des ouvriers bûcherons du XII^e siècle, « exposés à toutes sortes d'accidents, soit par la chute des arbres, les fondrières, les neiges, redoutant surtout les bêtes fauves, se trouvèrent à choisir saint Gilles comme patron, le mal caduc étant souvent le résultat d'une frayeur ou d'une affection morale. » Voilà une explication.

C'est le 1^{er} septembre de chaque année qu'a lieu le pèlerinage traditionnel. Grand-messe solennelle, sermon de circonstance, vénération des reliques consistant en une particule des ossements du saint. L'ancienne relique perdue avant 1856, a été remplacée peu après, par une autre particule dont l'authentique émane du Cardinal Constantin Fratrizi, vicaire de Pie IX, et est daté du 28 août 1858.

L'église de Les Tailles est donc très ancienne ; elle a été restaurée, consécutivement en 1868, 1875, 1886, et le presbytère restauré en 1884, 1888. On fit des aménagements et d'importantes réparations après la dernière guerre.

Elle n'a rien de bien remarquable, mais elle est coquettement assise, presque isolée comme les autres habitations, au bout du village, et bien dans la note du paysage, doux, vague et un peu triste dans ces parages.

Comme nous t'avons dit, il existe la statue de saint Gilles, naïve et assez frustrée, avec à côté de lui un animal, plus naïf encore que d'aucuns ont pris pour un loup paraît-il, et qui est en réalité une biche.

La paroisse appartient à l'évêché de Namur et s'étend aux localités de Les Tailles, de la Pisserotte et de Chabreheid et relève du doyenné de Houffalize, depuis la réorganisation de 1803.

Dans le « Cartulaire », on peut trouver un certain nombre de documents.

On écrivait « Taille » en 1572-1577. L'orthographe « Les Tailles » est signalée en 1707-1719.

Bornes : au nord-est par la commune de Bihain ; au sud celle de Mont ; à l'est celle de Mont-le-Ban ; et à l'ouest celle de Samrée.

Superficie de la commune : 2.234 ha. Elle possède 132 ha de terrains dont 53 ha de bois. Altitude : 590 m. La population, relevé de 1959, est de 244 habitants. En l'an 1622, on n'en comptait que 22. Comparativement, de 1840 à 1946, il y a forte décroissance.

Pris séparément des autres dépendances, Les Tailles comptait en 1891 181 habitants, 29 maisons, 27 granges, 16 écuries.

À cette époque, appartenait au décanat de Bastogne. On signale en outre qu'il y avait 25 laboureurs, 1 personne de 3^e ordre, 1 aubergiste, 4 charpentiers, 3 charretiers, 1 cordonnier, 3 maréchaux, 1 horloger, 3 tisserands, 1 teinturier, 2 personnes hors d'état de gagner leur vie, 2 membres du clergé, 1 ermite.

Actuellement, Les Tailles dépend de l'arrondissement administratif de Bastogne, arrondissement judiciaire de Marche, canton de justice de paix de Houffalize.

Parmi les dépendances de la commune, citons :



Les Tailles - Chabreheid - Ferme M. Alié.

CHABREHEID. Le hameau est bâti sur un coteau où croît une sorte de mousse ayant la forme d'une tête chauve, d'où le mot de « Chauveheid » qui dans le terme wallon signifierait « Les Chapês ». Autre orthographe : Chaveheid « chab et chabre » ; on sait que heid signifie « bruyère en pente ».

En 1891, on y comptait 84 habitants, 20 maisons, 9 granges, 5 écuries, 15 laboureurs, 1 cordonnier, 1 tisserand.

C'est à Chabreheid que s'illustra au cours de la guerre 1940-45 la 3^e Compagnie du 3^e Régiment des Chasseurs Ardennais, le 10 mai 1940. C'est là qu'une poignée de Chasseurs, commandés par trois officiers courageux, les sous-lieutenants Crémer et Gourmet, morts au feu, et le sous-lieutenant Catin, ont brisé l'élan de la 7^e Panzer Division, commandée par le célèbre général Erwin Rommel.

Un ouvrage publié par le capitaine-commandant Georges Hautecler a décrit d'une façon très intéressante, les fameux combats livrés par les Chasseurs Ardennais, à la bravoure desquels l'auteur rend un hommage juste et mérité.

Le 24 octobre 1954, une stèle a été inaugurée en souvenir de ceux qui versèrent leur sang pour notre liberté.



Petite-Taille - En 1918, les Allemands, vaincus, rentrent chez eux. Dessin d'un des leurs.

COULÉE. Coulée veut dire en wallon, lieu retiré, comme la « coulée », « coulève » du feu ou le coin du feu, dans les cheminées à la campagne.

Situation 1891-1892 : 50 habitants, 13 maisons, 8 granges, 14 écuries.

PISSEROTTE. On dit communément « la Pisserotte ». D'après Prat, le mot s'explique ainsi : Roth vient de « roth » qui veut dire rouge, un ruisseau (pisse) aux eaux rougeâtres provient des marais.

Pishorotte est une dépendance de Stoumont. Le terme

« Pixherotte » s'appliquait aux fontaines de Liège, surtout quand l'eau en coulait par petits jets.

À Spa, un filet d'eau prend sa source dans le bois de « Piherotte » et c'est ainsi qu'il porte aussi ce dernier nom, ou « Picherotte » et même le « Meyerber », il se jette dans la Vesdre.

Situation de 1891-1892 : en ce qui concerne le hameau en question : 28 habitants, 11 maisons, 5 granges, 14 écuries, 5 laboureurs, 1 charron.

À propos de la « Pisserotte », on raconte sur son étymologie une bien drôle d'histoire, vraie ou fausse, où l'on fait intervenir saint Remacle, évêque de Stavelot et évangéliste de la région...

Comme celui-ci voyageait du côté de Les Tailles, son compagnon aurait, à cet endroit, demandé à l'intrépide apôtre de s'arrêter pour... soulager un besoin naturel et pressant. Le saint, à la fois pratique et bon, aurait répondu par les deux vocables dont le mot « Pisserotte » est composé. N'expliquons pas le premier mais le second en wallon est synonyme de l'impératif du verbe marcher.

M. Louis Banneux, de regrettée mémoire, notre grand folkloriste de l'Ardenne, s'explique différemment et plus carrément à ce sujet. Dans un de ses articles intitulés : « Le Voyage de Notre-Seigneur en Ardenne », où il fait le récit d'un voyage qu'il fit dans nos parages, accompagné de saint Pierre, il raconte que ce dernier ayant très soif, avait bu pas mal. Toujours est-il qu'une fois en route, saint Pierre déploya un abondant caquet. De plus, ses arrêts au bord du chemin se firent si fréquents, que le doux Jésus, s'impatiant de ralentir sa marche, lui dit : « Taisse-tu... piche et rote ! ».

Preuve, ajoute-t-on dans la légende, que « l'Bon Diu saveû d'dja l'walon, et qui bèvint d'dja bin l'gote adon » !

CENS. On écrit aussi « Censes », de la paroisse de Les Tailles, comptait en 1891-1892 : 27 habitants, 4 maisons, 4 granges, 4 écuries, 5 laboureurs, 1 boutiquier, 1 personne hors d'état de gagner sa vie.

COLLARD ou COLLAS. En 1891-1892 : 36 habitants, 10 maisons, 5 granges, 12 écuries, 8 laboureurs, 2 boulangers, 1 charron.

FOND. 23 habitants, 5 maisons, 3 granges, 7 écuries, 2 boutiquiers, 3 meuniers, 1 tisserand.

On cite le « Moulin du Fond » : 1 grange, 1 maison, 1 écurie.

CEDROGNE. 4 maisons, 12 habitants, 2 granges, 7 écuries. Renseignements selon E. Tandel.

Une illustration populaire qui vécut en ces lieux et qu'on pouvait voir encore il y a quelque 40 ans, c'est « la Gatte » des Tailles. Qui était-elle ? D'aucuns cherchèrent à l'aborder, à découvrir le mystère entourant cet être étrange, énigmatique.

« La Gatte », cette femme, était inabordable. Les gens du village ont dû, à son sujet, révéler quelques détails pittoresques, mais l'étranger n'avait pas accès en son domaine et moins encore autorisé à en faire l'expertise.

Elle logeait dans une hutte en bois, à la lisière d'une sapinière. Hutte qui n'était qu'un assemblage de quelques planches mal ajustées. Lorsque le temps le permet, elle prépare sa popote en plein air sur un feu de bois. Dîner frugal du pauvre. Pendant la journée, elle fait ses fagots dans les bois ou bien se loue chez les cultivateurs, dans la mauvaise saison surtout.

M. Albert Bonjean, le chantre de la Fagne, parvint à l'aborder et a laissé à son sujet quelques notes et une description curieuse.

« La Gatte, écrit-il, est heureuse. Elle ne connaît ni les variations ni le change, ni les turpitudes de l'heure, ni les hommes. La nature est sa grande et seule amie. Impénitente coureuse des bois, elle vit avec les fleurettes sauvages, les chênes séculaires.

Elle écoute au-dessous des genêts, l'abeille qui bourdonne, la neige qui tombe, la pluie qui chante, la bise qui glace, le soleil qui n'a jamais refusé la douceur de ses rayons. Ces joies profondes, elle les possède toutes. Et elle est libre, libre ! »

La SALM supérieure prend sa source sur le plateau des Tailles, comme on le sait, un des points les plus élevés de la Belgique, 651 m.

Un ruisseau que nous ayons oublié de citer est le « Petit Bois ». Il a sa source à la tourbière des « censes ». Après avoir parcouru 1,3 km, il atteint le lieu-dit « Al copète dèl Grueta » ; et se jette dans l'Achouffe à 3 km.

Quelques noms de lieux : Fond derrière la ville, Pêches aux fanges, Fange derrière la ville, Pré Chenom, Champ Briémont, Derrière le fournil, Sur la Haie Lecoq, etc.

Le plateau, sur lequel est situé Les Tailles, est sablonneux, formé de quartzes et schisteuses dont la décomposition donne la terre labourable. Son sol trop léger manquant souvent d'argile et surtout de calcaire, est naturellement peu fertile. Mais il est singulièrement amendé depuis quelque 100 ans.

En cet endroit existent l'une des bruyères les plus considérables et des fanges riches en tourbe de première qualité !

Tout cela est situé entre la forêt de Cedrogne et les villages de Malempré et de Manhay. Vaste plateau traversé par la route de Liège à Bastogne. Les forêts voisines y couvrent environ 6.000 ha de terrain, où se fabriquaient anciennement les tailles à écorces.

Le climat ici est plus rigoureux qu'en aucun autre endroit des Ardennes.

Population : 1801 : 316 - 1846 : 481 - 1910 : 429 - 1961 : 235 - 1976 : 212.

Malempré

Malempré, un vrai type de village ardennais. Il est situé au nord-est de notre province de Luxembourg, est borné à l'est par les communes de Bra et de Lierneux, au sud par celles de Lierneux et d'Odeigne, à l'ouest par les communes d'Odeigne et de Grandmenil, et au nord par celle de Vaux-Chavanne.

Malempré appartient à l'arrondissement administratif et judiciaire de Marche, au canton de justice de paix d'Érezée. Antérieurement, il appartenait au département de Sambre-et-Meuse.

La superficie de la commune est de 1.157 ha ; 25 ha 53 de bois communaux ; 3 ha à la Fabrique d'église. Malempré est posé à 487 m d'altitude dans un bouquet d'arbres sur le flanc d'une vaste colline en pente douce. Le sol est argileux et rocailleux.

Distances : à 13 km d'Érezée, à 75,5 d'Arlon, à 32,5 km de Marche, à 15 km de La Roche.

Un petit ruisseau, « l'Ave », affluent de la Lienne, est à signaler. Un autre, la « Follerie », qui prend sa source près de la route d'Aywaille à Malempré, rejoint un ruisseau du nom du village « Malempré » à 8 km de son départ, se jette dans la Lienne, à la « Croix du Moulin ».

C'est un village très ancien. Il est cité dans une charte de l'an 1033.

Il y a quelque 50 ans, on y a retrouvé des monuments druidiques (entre Malempré et Vaux-Chavanne). D'autres curiosités existent, curiosités naturelles perdues au lointain parmi les bruyères.

Pour les découvrir, écrit Albert Bonjean, c'est très difficile, voire impossible, malgré la carte de l'État-major, et malgré la boussole. Il faut connaître le pays. Il y a d'abord du côté de Fraiture, la « Plate pierre », dalle énorme, large de 4,5 m, lon-

gue de 7,2 m, épaisse de 1,7 m. Avec de sérieuses indications, on parvient à la reconnaître sous un enchevêtrement de végétation à gauche d'un sentier descendant sur Malempré. Le bloc émerge d'un fond tourbeux et fait penser de suite à un dolmen. Des compétences ne sont pas loin d'admettre que ce monolithe en serait un qui rappelle celui de Wéris (Barvaux).

Pour être fixé, il importerait de savoir si la pierre est soutenue par des supports. On nous affirme, dit encore Albert Bonjean, avoir vu ceux-ci, il y a quelques années. Des fouilles résoudraient probablement cet intéressant problème.

Un autre monument curieux. Près d'un bois résineux, sur une croupe, on voit un amoncellement de gros blocs de quartzite, dans le genre de ceux qui escaladent la côte de Wanne. Le monument, c'est le « Rocher du Diable » appelé aussi « Fall Houl » ou « Falhousse », et il rappelle le culte de la prudente Faule (sœur de Thor, dieu de la Foudre), dont le temple était, dit-on, constitué par ces pierres gigantesques.

Trois châteaux existaient autrefois à Malempré : le château des dames, le château Pilate et le château de la Tour. Le premier était situé au lieu-dit « Champ des Dames » ; le second s'élevait non loin de la fontaine « Pilate » dont il portait le nom. Il a été détruit, dit-on, par les Sarrazins : les derniers murs du château ont été démolis en 1884. Le 3^e château, plus important, était situé au lieu-dit « Derrière la Tour ». Le seigneur s'appelait Malemprez et la propriété a également été détruite par les Sarrazins. Il en existe encore un aqueduc de 6 m de profondeur, allant déboucher dans les prairies à une distance de 600 m.

On lit dans la Charte de 1033 le nom de Stéphanie et d'Étienne de Malempré. Dans une autre datée de 1182, celui de Lambert de Malempré. Il est assez difficile d'établir des notes historiques très précises.

Le 5 juillet 1386, Colart Minguet, maieur de Malempré, laisse par testament, d'importants biens à l'Abbaye de Stavelot et fonda un anniversaire.

Dans les temps plus rapprochés, la seigneurie de Malempré formait un « quartier » de Bastogne : le lieu-dit « Fond de Justice » rappelle le pouvoir judiciaire de cette seigneurie.

La commune de Malempré a pour dépendance Xhoute-si-Plout, petit hameau qui doit son origine à des forges importantes et très anciennes. C'est aujourd'hui un lieu de pèlerinage très fréquenté. Une petite chapelle y a été bâtie en l'honneur de N.-D. des Sept Douleurs. Le 8 septembre de chaque année, les pèlerins, en groupes nombreux, bannières en tête, s'y acheminent. Il y a grand-messe solennelle en plein air et prédication.

Le village d'Odeigne est voisin de Malempré, village quelque peu dissimulé, avec son clocher original, bâti dans un creux de la montagne. D'après les étymologistes, Odeigne doit son nom à Odin, dieu de la guerre chez les peuples du Nord.

Jusqu'au IX^e siècle, la terre d'Odeigne appartenait aux moines de Stavelot. Les limites de l'ancienne paroisse de Lierneux s'étendaient jusque-là. La terre fut enlevée en 862. Dans la suite, le comte Albert d'Odeigne donna ses propriétés et l'église d'Odeigne à l'Abbaye le 3 octobre 932 en échange du village de Genneret en Condroz.

L'église de la paroisse actuelle date du X^e siècle et a été édifiée sous le patronage de la Sainte Vierge. Elle a subi de profondes modifications. Le 3 décembre 1933, M. le doyen d'Érezée a procédé à la bénédiction canonique.

Malempré est orthographié « Malempret » en 1035, et en 1182 on trouve déjà « Malempré », mais il y eut des variations.

« Malempreit » est cité dans un acte daté de 1661 qui émane de la Haute Cour de Justice de Lierneux à propos de sartages à Odeigne.

Le 2 avril 1771, des lettres patentes de noblesse furent accor-

dées à Jacques de Malempré, dont les armes étaient : « D'azur au chevron d'argent accompagné de trois étoiles à six rais d'argent ».

Quelques familles de notre Luxembourg portent le nom de Malempré.

L'ÉGLISE. En 1604, il existait une chapelle dédiée à saint Martin. Elle est signalée comme annexe de l'église de Bra-sur-Lienne (16 novembre 1604). A. Jacoby donne les détails suivants :

« En 1604 et en 1606, cette chapellenie était desservie par un prêtre résidant. L'église de Bra et la chapelle de Malempré figurent en 1598 dans le registre de l'église de Liège (laxationis ecclesiae Leodiensis, évêché, fol. 8V^o). Dans le pouillé de 1558 publié par M. de Ridder, on peut lire « Braes ecclesia cum appendice », ce qui ne peut s'appliquer qu'à Malempré. »

Avant 1629, les offices paroissiens étaient célébrés par le curé de Bra. En qualité de chapelains de Bra, on cite : Jean François Geanson, décédé en 1788 et Nicolas Remacle de Louvre qui figure dans un acte non daté de la fin du XVIII^e siècle ; malgré ses 69 ans, il fut déporté à l'île d'Oléron (1799).

La paroisse de Malempré fut créée lors du Concordat.

L'église paroissiale actuelle date du X^e siècle et a été édifiée sous le patronage de la Sainte Vierge. Cette église a subi, au cours des ans, de profondes modifications. Le 3 décembre 1933, M. le Doyen d'Érezée, assisté d'un nombreux clergé, a procédé à la bénédiction canonique de ce sanctuaire, en présence d'une affluence considérable de fidèles. La paroisse fut administrée pendant de nombreuses années par M. l'abbé Son.

Nous venons de dire que l'église dut être restaurée. Ce fut le cas en 1862. Le beffroi subit des réparations en 1885. Le presbytère date de 1883. La guerre a passé par là, semant de nombreux dégâts.

Dans les archives paroissiales, peu de documents anciens, à part un acte qui a été rédigé en 1709.



Malempré - Église - Peinture de Notre-Dame des sept douleurs.



Malempré - Type de vieille maison ardennaise.

Il est question du moulin de Malempré dans une copie du XVIII^e siècle, au sujet d'une réglementation du droit de mouture au pays de l'Amblève. Cette copie est rédigée dans une langue un peu particulière. En parlant tout d'abord du moulin de « Braux » (Bra), on lit :

« Et quand il faut pierres audit moulin, recordons que ledit moulmier le doit faire animer jusqu'à poplier de Stavelot, et de là les massuirs doibvent le chariage jusqu'au moulin à leurs dépens ; et quand il faut des bois pour réfection dudit moulin, les doit abattre dedans le bois St-Remacle et les massuirs les doivent aller quérir.

» Item si ledit moulmier at affaire d'une baisse (un hêtre), pour son moulin doit demander peiz (la permission), à un maire de Malempré de prendre dans le fays de Malempré ; s'il lui donne, tant bien ; sinon, le peut abattre sans messus (sans commettre de délit), et les massuirs ammener au moulin. »

La législation était parfois pénible jadis pour nos villageois.

Le moulin de Malempré est, dit-on, très ancien.

Il nous faut à présent parler du hameau de XHOUT-SI-POUT dont l'orthographe est variée : Xhoutsuploux, Xhoutesiploux (1711). On trouve Houte si Ploû à Plainevaux et à Waret l'Évêque, province de Liège. Il existe en France un étang de la plaine qui porte le nom de « Écoute s'il pleut ».

La tradition de ce nom, selon E. Tandel, provient de ce que ce hameau avait jadis plusieurs forges et usines, mues par le seul ruisseau de l'endroit, l'« Ave », dont les eaux étaient souvent insuffisantes. Le maître des usines, toujours inquiet pour sa force motrice, ne pouvait s'empêcher de répéter souvent à ses ouvriers : « Xhout si ploût ! » (écoute s'il pleut). Nom plaisant, estime un auteur, où l'on voit une moquerie à l'adresse du meunier dont le ruisseau est à l'étiage.

On cite d'autres versions. On dit notamment que des maçons, construisant la première maison de ce hameau, s'étaient mis à couvert de la pluie qui tombait avec abondance et qu'un des maçons dit à l'autre en plaisantant : « Houte si plou » (expression qui s'est perpétuée et est devenue, on le sait, un nom de lieu).

Une autre explication plus simple, selon Prat : « Houte » en wallon est une hutte et veut dire aussi « abri » ; houte si plout est au moins un abri en cas de pluie.

On dit encore que le hameau était primitivement entouré de bois épais et élevés, de sorte que les habitants, ne pouvant voir les nuages à l'horizon et s'apercevant que le ciel s'obscurcissait, se disaient les uns aux autres : « Xhout si plout ? ».

Le hameau comprend une demi-douzaine d'habitations, coiffées d'ardoises bleues, où vivent quelques laboureurs paisibles et forts, pour qui la vie est une œuvre saine et utile.

Existe ici une chapelle mariale, objet de pèlerinages.

Le mois de mai ramène l'attention avec la piété, autour de ces petites chapelles de carrefour. La région qui environne la chapelle de Xhout-si-Plout, dont nous allons toucher un mot, ne foisonne pas de sanctuaires où s'achèment les pèlerinages. Le plus rapproché est sans doute celui de Trou-de-Bra, avec sa magnifique grotte. Mais nombreux sont ceux qui, faute d'entretien ou par suite d'indifférence peut-être de ceux qui auraient pu ou dû les sauver, ont déjà disparu.

La chapelle de Xhout-si-plout, commune de Malempré, est de construction assez récente. M. l'abbé Pirson donne les renseignements suivants :

« Bâtie en 1850, par mes soins et par ma sœur Marie Joséphine Pirson, cette chapelle a été érigée en l'honneur de N.-D. des Sept Douleurs, en reconnaissance d'une guérison extraordinaire et subite que ladite Marie Joséphine Pirson croit avoir obtenue par l'intercession de la Vierge. »

Le curé Pirson fit élever une rotonde en 1851 et y ajouta bientôt une nouvelle construction. La façade s'écroula en 1891. Dans le but de sauvegarder ce rustique sanctuaire et d'empêcher son complet anéantissement, le curé Mahoux, sur le désir de ses paroissiens, releva l'édifice que l'on bénit le 8 septembre 1893.

Les pèlerinages commencèrent déjà en 1887, à la demande de l'abbé Choideke, curé de Bra-sur-Lienne. Chaque année, le 8 septembre, les doyennés de Stavelot, d'Érezée et de Houffalize envoient vers ce lieu de piété des centaines de pèlerins de toutes classes et de tous rangs.

Une grand-messe solennelle est célébrée à la chapelle à l'intention des pèlerins. Un prédicateur de renom y prend la parole.

Le 11 novembre 1894, le R.P. Hilarion érigea dans le sanctuaire un Chemin de croix donné par le curé de Villette.

En 1900, M. l'abbé Simon, alors curé de Malempré, remplaça le vieil autel détérioré, par un nouveau, en chêne sculpté.

Au cours de l'offensive de von Rundstedt, la chapelle de Xhout-si-Plout a été fortement abîmée. Mais le curé de Malempré, en fonctions en 1949, et ses fidèles paroissiens mirent tout en œuvre pour faire plus belle que jamais cette antique chapelle, qui à cette date comptait 100 ans d'existence.

Xhoute-si-Plout n'a aucune prétention, mais on y respire cette atmosphère de paix saine et tranquille.

Population : 1801 : 433 - 1821 : 509 - 1846 : 637 - 1910 : 695 - 1961 : 596 - 1976 : 518.

Odeigne

Odeigne, commune du canton d'Érezée, s'écrivait « Aldanias » d'après des documents de 714, 747 et 932. « L'Archidiaconé d'Ardenne » par D. Guillaume nous donne le nom de ce village aux diverses époques. C'est ainsi qu'Odeigne s'écrivait « Odanias » en 1130, 1131.

Par la suite : « Holdenge » (1131), « Oldanges » (1135), « Oldange » (1140), « Odain » (1332), « Odaing » (1343), « Oidaingne » (1360), « Odeng » (1371), « Odaingne » (1373), « Odengne » (1497-1538), « Odenge » (1589), « Odange » (1604, 1715), « Odensis » (1639), « Odeigne » en 1789.

Quelle est l'origine du nom de « Odeigne ». Sur ce point, la plupart des auteurs sont d'accord. Il est question d'une très ancienne légende.

Les premiers habitants, encore idolâtres, avaient un culte particulier pour le dieu « Odin » et lui érigèrent une énorme statue et bâtirent un temple en l'honneur de ce dieu suprême de la mythologie. Et ce serait ainsi que les quelques maisons groupées autour de la statue sont devenues le village d'Odeigne.

Le pays tout entier, converti au christianisme, devint la propriété de l'abbaye de Stavelot jusqu'à la Révolution française de 1793.

Odeigne dépendait de la villa au ban de Lierneux pour le testament de Pépin de Herstal, entre 687 et 714. Il figure sous le nom de « Aldanias » et il se retrouve dans une charte de restitution accordée par Carloman le 15 août 747.

Dans la suite, d'après « l'Archidiaconé d'Ardenne » probablement avant 862, il fit sans doute retour au domaine de la couronne et fut enlevé aux moines et de ce chef séparé de Lierneux.

Au commencement du X^e siècle, le territoire d'Odeigne et l'église appartenaient de droit héréditaire au Comte Albert qui en fit don à nouveau à l'abbaye de Stavelot le 3 octobre 932 en échange du village de Genneret en Condroz. (Halkin et Roland, t. 1, pp. 142-144.)

Pour plus de précision, il s'agit de Albert, fief de Regnier II de Hamont et parent du duc Gislebert qui d'après un document historique « donna le domaine en s'en réservant l'usufruit, ainsi qu'à son parent le de Gislebert, Aldanas au pagus d'Ardenne ».

Les limites peuvent être celles des paroisses contiguës de Samrée (Notre-Dame) et de Dochamps (Saints Pierre et Paul).

Dès ce moment, ce fut pour la population une ère de bonheur et de prospérité, car les moines de Stavelot, dont le régime était encore féodal, s'occupaient de tout ce qui pouvait donner aux paysans une vie plus facile et meilleure que celle des siècles précédents.

À propos du terme « Odeigne », « Aldanias » en 746, « Oldange » en 1130, certains auteurs estiment que Annas, eigne, sont des formes de ange, pour signifier manoir; Aldo, oldo et odo sont des noms patronymes et fondateurs.

Le 28 août 1789, Odeigne procéda à l'élection des députés de la future Commission d'Arbitrage. Fagnards et Malmédiens demandèrent les avis d'un juriste. Odeigne reçut ceux du notaire S.S. Jacquemin.

Lors de la Révolution, la population de nos contrées refusa de payer les diverses prestations pécuniaires que leur imposaient les lois et les coutumes de l'ancien régime. Cette résistance était devenue générale dès les premiers troubles, en septembre 1789. Odeigne, ainsi que Bra, Lierneux, Wanne, etc., suivirent le mouvement. Quelques personnes cependant payèrent leur dû. (D'après A.F. L. Stavelot-Malmédy, Recueil 4, 1790.)

De quand date la première église d'Odeigne ? Nous ne pouvons le préciser. On croit que l'érection d'une chapelle ou de l'église paroissiale est due à l'intervention du seigneur du lieu vers le IX^e siècle, à moins que les moines de Stavelot (d'après les archives de l'abbaye), n'eussent doté cette localité d'une église, peu après la première prise de possession de l'endroit, au siècle précédent. Quoi qu'il en soit, elle était à la collation du prince-abbé en 1130-1131 et payait à cette même époque certaines redevances annuelles à l'église de l'abbaye. Et on cite déjà, 28 juin 1322, Jermult de Odain, vestir d'Odain avec Wathieu persona d'Erclaye, mais ayant été le premier curé.

Nous en retenons d'autres par la suite.

En 1135, le domaine d'Oldanges figure dans la liste des biens de Stavelot gravée sur le retable d'argent doré que l'abbé Wibald avait fait exécuter pour l'autel de Saint-Remacle.

« Par jugement arbitral émanant de Thierry de Werkenhuyzen, Chevalier, prévôt de Laroche, en date du 17 novembre 1360, il fut reconnu que le monastère de Stavelot possédait tous les droits seigneuriaux à Odeigne et à Pionster, et que le duc de Luxembourg n'y avait que le droit de gîte et une redevance en cire pour son avouerie. » (Halkin et Roland, 4bis, fol. 28 V^o, p. 323.)

En consultant les archives de l'abbaye de Stavelot, on lit : En 1343 et en 1704, l'église d'Odeigne était dédiée à la Sainte Vierge. Le titulaire actuel est saint Donat.



Odeigne - Anciennes croix du cimetière.

D'après le procès-verbal de la visite de l'Archidiacre d'Ardenne le 21 juin 1708, la dîme de cette paroisse était perçue par l'abbaye qui en laissait la moitié au recteur de la cure. »

Mais comme dans bien d'autres paroisses, à Odeigne les curés et tributaires exerçaient en effet les droits pastoraux du prince-abbé et ne recevaient qu'une « portion congrue » fort chichement mesurée.

Odeigne dépendait aussi de la « villa » de Lierneux. Nous avons sous les yeux la lettre adressée au curé de Lierneux, sire Dupont, par Remacle François Bonnelance, curé d'Odeigne.

Possédant l'original, nous publions cette missive à titre documentaire, en respectant l'orthographe telle quelle.

« Monsieur et Révérend Confrère,

» J'ay reçu ces jours passés, lettre de M. le Gouverneur en conséquence de ce que vous m'avié dit quand j'eut l'honneur d'aller chez vous au sujet de la séquestration de la dîme à remettre à Malempré; il n'est pas d'intention que cette dîme venante du Pays fut mise chez l'Etranger qu'on trouverait grande difficulté de la retirer, il trouve qu'il sera mieux de la remettre à Odeigne ou elle serait en toute seurté. Comme Odeigne étant aussi fort porté, concevant toutes ces raisons il serait plus à propos de la remettre icy, il me parait même que cela vous doit être égal.

» Il me dit que vous luy aver écrit D'avoir perçu des dîmes les ans 1762 et 63. Cela étant ce pourrait avoir été dans le quartier de ceux de Malempré veu que le terein ou quartier dont question n'at pas été partagé depuis l'abornement fait et que ce quartier est tout autre et différent de ceux de Malempré. Quant à l'abornement fait par les deux cours il doit suffire, il ne pourra être sans doute que confirmé par Son Altesse qui aime mieux de voir Régner en bonne harmonie entre ces communautés que Les voir plaider. Après vous avoir présenté mes respects, jesper que vous voudez bien m'honorer d'un mot de réponse,

entre tems jay L'honneur d'être en toute vénération.

» Votre très humble et obéissant serviteur. R. Bonnenance, curé d'Odeigne.

» Odeigne, ce 27 aoust 1769. À M. Dupont, curé de Lierneux. »

Lors de la visite archidiaconale du 28 septembre 1715, la paroisse d'Odeigne comptait 140 communicants. Elle passa au diocèse de Namur en 1803 avec le reste du canton d'Érezée.

L'église assez ancienne a été restaurée en 1846 et lors de la campagne des Ardennes en 1945, elle subit d'importants dégâts. En 1952, un baraquement servait encore d'église provisoire.

Odeigne a pour dépendances : Oster, Moulins, Croix de Fay, Piron et Balhée ou Belheid.

OSTER. Un très vieux et petit hameau qu'il ne faut pas confondre avec Oster (Érezée). Son nom est d'origine celtique. « Os, oes » qui signifie : bois, forêt ; « ter, ster », ruisseau selon Bullet et M. Delafontaine. On conclut que Oster veut dire : « ruisseau venant du bois ».

Oster a fourni d'autres termes : Osterrich, Austrie, Australie, le pays de l'Est, de l'Orient, par rapport à la Neustrie, Neoster, l'Occident. La première maison a pu recevoir le nom d'Oster par des habitants placés à l'Occident.

La chapelle date de 1859.

Le hameau d'Oster, distant de 30 minutes d'Odeigne, fut annexé à ce dernier après la Révolution.

BELHEID. Section de la commune, il existe un lieu-dit « Belle Haie ». Heyd signifie bruyère en pente. « Bel » dans le sens de beau, écrit E. Tandel, ne peut être appliqué à une bruyère. Est-ce Belenus ? « Bel », divinité des Germains ou le nom propre Belo ?

MOULIN CRAHAY. Peu habité, il y a néanmoins un moulin comme le mot le dit. On connaît des souvenirs... et des légendes peut-être. Dans la vallée au pied des collines, il tourne encore inlassablement, sous la pression joyeuse de l'eau qui dégringole et vient l'activer. C'est un coin archaïque et pittoresque.

Odeigne est situé à 505 m d'altitude au seuil de l'église. 622 m au sommet de la borne kilométrique 84, route de Fraiture à La Roche. Superficie : 1.693 ha.

On enregistrait 12 maisons en 1793.

Les distances : d'Érezée 13,5 km. Odeigne appartient à ce canton, à l'arrondissement de Marche (28,5 km). De la station de Vielsalm, on compte 19,5 km, de celle de Melreux 21 km. De La Roche, 18 km ; d'Amonines 10 km ; de Bihain 11,5 km ; de Dochamps 6,5 km ; de Grandmenil 6 km ; de Lierneux 12 km ; de Malempré 4 km ; de Samrée 11,5 km ; de Les Tailles 8 km ; de Vaux-Chavanne 7,5 km ; de Wibrin 12,5 km.

Nous avons repéré quelques ruisseaux ayant source à Odeigne.

FAIT DE FOLIE. Source dans la tourbière du Fond de Nazieux-Fa, se jette dans l'Aisne à 4,5 km de son départ. Nous avons rencontré d'autres noms de ce ruisseau, notamment « Dessous la Heid, Fays de la Folie ».

REMATE est signalé comme ayant sa source à la Fontaine d'Odeigne. C'est une appellation qui n'a aucun rapport avec la localité. N'est-ce pas du côté d'Ouffet ? Le SASINRY a son origine du côté de Grandmenil ; on trouve en outre SACAINRY.

L'Aisne prend sa source sur le territoire et se jette dans l'Ourthe à Bomal.

Odeigne est dissimulé, avec un clocher original dans un creux de montagne. Des forêts de hêtres et de chênes parsemées de marais tourbeux dont l'on a extrait bien longtemps le com-

bustible nécessaire aux habitants. On raconte que de gros hêtres étaient plantés jadis de distance en distance à travers la plaine de bruyère et de fange, et cela intentionnellement, afin de pouvoir renseigner les voyageurs égarés au temps des neiges souvent très abondantes en ces lieux.

Une colline située à 15 minutes du village, appelée « Thier del Justia » était le lieu désigné pour l'exécution des criminels et on craignait les revenants. « Thier del Justia » existe aussi à Malempré et à Lierneux.

Nous avons dit qu'Odeigne fut sous la dépendance de l'abbaye de Stavelot jusqu'à la Révolution française. Les anciens faisaient le plus grand éloge du gouvernement de l'abbaye. Les paysans vivaient dans une grande aisance et se trouvaient heureux et contents de ce régime féodal.

Le curé du village, qui remplissait également les fonctions d'officier de l'état-civil, était envoyé par l'abbé de Stavelot. Ce curé avait un vicaire chargé de tenir l'école du village. Aussi remarque-t-on en compulsant les anciennes archives de la commune que, avant la Révolution, un grand nombre de villageois savaient lire et écrire.



Odeigne - Souvenir.

Le désordre régnant dans les campagnes, comme à Odeigne et ailleurs en 1790 (octobre), des incidents violents éclatèrent à propos de la dîme des pommes de terre. Le 22, une vingtaine de paroissiens armés, du village précité, assaillirent les domestiques du curé au moment où ils récoltaient dans les champs la quote part due à leur maître. Comme celui-ci s'interposait, il fut injurié et battu.

Population : 1801 : 354 - 1821 : 402 - 1846 : 466 - 1910 : 525 - 1961 : 312 - 1976 : 282.

Ortho

ORTHO, c'est l'agglomération principale de la commune formée par divers hameaux et fermes d'alentour : Hubermont, Nisramont, Mousny, Warempage, Herlinval, Stoumont, les fermes du « Vivier là-haut » et « au Pont » ou « Opont » au bord de l'Ourthe.

Il s'étale sur le plateau découvert. La route de Bastogne le traverse ; celle du pont de Nisramont vient y aboutir à notre gauche ; celle d'Erneuville et Champlon à l'opposé. Un chemin détaché de celle-ci à l'issue du village et tirant droit au Sud, conduit à Mousny, hameau situé sur la déclivité, à la naissance d'un ruisselet qui descend à la rivière.

Sur le plateau nu que l'on traverse pour y arriver, apparaissent de singuliers fragments de roches éparses dans la bruyère ; ce sont les « cailloux de Mousny » que d'honnêtes archéologues ont pris pour des pierres druidiques.

La légende du berger qui refuse assistance au pauvre pèlerin, et est en punition, changé en pierre avec son troupeau... une

histoire intéressante. Le pèlerin n'est autre que Jésus-Christ : il s'en va trouver tout près d'ici les reliques de saint Thibaut.

Cette idée du bon Dieu pèlerinant chez ses propres saints a quelque chose d'original ; seulement, le miracle du berger et du troupeau, métamorphosés, a été répété souvent, sans compter qu'il est un peu renouvelé de la mythologie. À la vérité, la géologie, laissant les interprétations historiques ou religieuses, a reconnu un massif quartzeux désagrégé par une action naturelle. Les géologues ne respectent rien.

Ces blocs de quartz sont de dimensions variées. Il y en a un plus gros que tous les autres et qui, nécessairement, figure le berger.

Et il y a aussi des brebis et des agneaux de toutes les tailles, sans oublier les béliers et aussi le chien ; c'était un troupeau très complet.

Ces pauvres bêtes n'étaient pourtant pas responsables de la dureté du berger. Il est même probable qu'elles avaient eu elles-mêmes à en souffrir. On dirait un acte de justice humaine ; il s'agit cependant de justice céleste. L'homme fit Dieu à son image, dit l'Histoire sainte.

Jean d'Ardenne, auteur d'un livre édité en 1895, nous donne d'autres renseignements :

« D'Ortho, la route de Bastogne descend au pont de l'Ourthe par le ravin de Houmont, en passant au moulin ; Houmont reste sur la gauche, avec Warempage et Herlinval. Elle atteint l'Ourthe par une courbe prononcée, à la « Ferme au Pont ou Opont », traverse et remonte sur l'autre rive en suivant les méandres de la rivière, l'espace d'un kilomètre et demi environ. À droite, tout de suite, après le pont franchi, se détache le chemin direct de Bertogne et de Béthomont.



Herlinval - Sa chapelle - Peinture de Louis Thérér.

Le second crochet qu'elle décrit ainsi développe une crête de la rive gauche, un second Cheslet ou « Cheslain » dit le « Cheslain d'Ortho », situé en amont du confluent, presque symétriquement à celui d'aval. Ici, également, il y eut une position fortifiée à l'époque romaine, couvrant La Roche sur cette branche de l'Ourthe. Le promontoire en avancée vers nous, nous montre un escarpement rocheux à la face d'amont. La pointe tournée, la face opposée s'arrondit, revêtue de bois, et, au pied, dans les prairies allongées au bord de la rivière, apparaissent la scierie et le moulin du « Vieux-Château. »

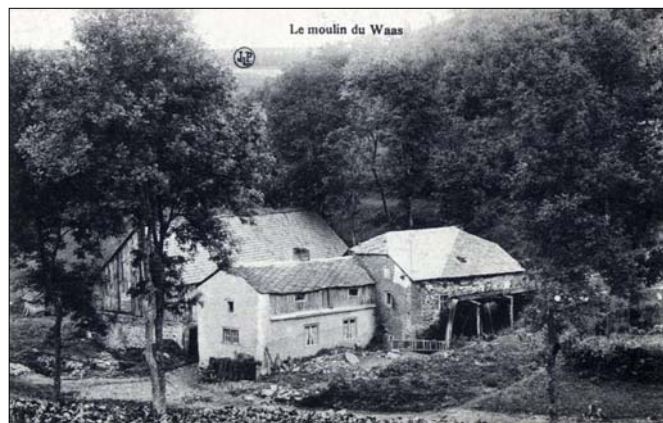
D'après divers auteurs, l'origine du nom « Vieux-Château » remonte évidemment au fort qui couronne la crête. Les substructions dont les restes sont apparents indiquent, comme au Cheslet, un véritable camp retranché avec enceinte fortifiée, occupant le périmètre du plateau allongé sur cette crête. (On y accède directement de Warempage ; bifurcation à gauche, à l'issue d'Ortho.)

En face du vieux château, la chaussée, abandonnant l'Ourthe,

remonte la gorge du ruisseau de Bertogne. À gauche, les hauteurs que l'on peut visiter en venant d'Houffalize au confluent.

À droite, l'Ourthe d'amont poursuit ses méandres à travers la région boisée, jusqu'à Wiompont. Elle y reçoit (rive droite) en dessous de Mousny, le ruisseau de Givry, formé un peu plus haut des ruisseaux de Rahimont et de Givroulle, et plus bas (rive gauche) le ruisseau de Cens, enfin, près de Wiompont, le Wimbay, qui descendent des hauteurs d'Ortho et d'Erneuville.

En temps sec, la rive gauche est accessible à la rigueur et l'on peut suivre les détours de la rivière, dont le développement entre le pont d'Ortho et celui de Wiompont, est d'une dizaine de kilomètres. On peut y descendre d'Ortho, directement par Mousny. Au confluent de l'Ourthe et du ruisseau de Trinval, la vallée s'évase, perd son aspect sauvage. On traverse l'embouchure de Winbay pour atteindre Wiompont - Villa ad pontem... où des vestiges d'antiquités romaines confirment d'ailleurs l'étymologie du nom : la villa rustique dont il s'agit existait, à droite de notre chemin, avant la descente de Berguème, le hameau suivant, dans un recoin. On atteint le pont d'Ortheville en longeant les collines le long des prairies étalées au bord de l'Ourthe. Nous retrouvons ici la région supérieure de l'Ourthe occidentale.



Ortho - Le moulin du Waas.



Warempage, - L'église, le presbytère et les écoles.

Population : 1801 : 759 - 1821 : 850 - 1840 : 1.225 - 1910 : 1.360 - 1961 : 883 - 1976 : 792.

Samrée

Le village de Samrée, dans notre Luxembourg, est situé à 8 km au nord de La Roche. Il s'étale le long de la grand-route de la Baraque Fraiture, point culminant de la province. Le signal géodésique situé dans la fourche à gauche est à 651 m. C'est la croisée des grands-routes de Bouillon à Stavelot et de Liège à Arlon.

Les maisons de Samrée sont éparpillées comme au hasard dans toutes les directions avec tendance à se masser davantage aux alentours du clocher. À l'orée des bois touffus, Samrée



Samrée - La Charnal.

domine une superbe dépression sur les abîmes de verdure du Fond Royen. La route qui s'infléchit légèrement contourne une gorge, puis, d'une façon plus accentuée, coupe le « fond Henne », atteint la limite des bois, en même temps que la naissance du ravin qui vient longer le village.

Les bois du Sart, de Borzée et de Broye sont autant de buts intéressants les touristes.

Samrée a donné son nom à une ancienne famille noble qui a successivement habité La Roche, Rendeux-Bas et Journal, et dont il reste encore des descendants à La Roche.

Sur la fin du XVI^e siècle, la famille seigneuriale de Samrée était la famille des Champs. Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, les Herleuval qui avaient succédé aux des Champs pour une partie de leurs biens, vendirent ceux-ci à un baron de Palente, seigneur d'Esmalle d'Ebenne. En 1728, le 24 octobre, Jean de Batty acquit du baron Ferdinand de Palente tous les biens que ce dernier possédait sur le territoire de Samrée et le 7 février 1759, Jean, son fils, relevait de la cour féodale de La Roche, son commun fief provenant des Palente en même temps que Jean Brasseur, mayeur de Samrée. Ce relief est le dernier de Samrée dont les registres de la cour féodale de La Roche font mention.

Selon M. Delafontaine, SAMRÉE est un mot saxon ayant le sens d'ensemencement. Le saxon peut-il être invoqué pour l'interprétation d'une localité wallonne ?

« Rez » désigne un ruisseau ; « Sansame » comme dans Vielsalm. Il n'y a rien d'impossible à ce que les saumons, remontant l'Ourthe, soient venus frayer dans le ruisseau de Samrée.

L'orthographe de Samrée a varié au cours des siècles. En 1147 on écrivait « Salmerez » ; en 1186 « Samerey », primitif « Salmeria Villa » dérivant du nom de personne « Salumar ».

Les dépendances de Samrée sont :

BÉRISMENIL, avec son Chesley (château), situé sur un promontoire élevé de 60 à 70 m au-dessus du niveau de l'Ourthe, fortifié par deux fossés du côté où il était accessible, entouré d'une végétation luxuriante qui concourt à en faire un des plus beaux sites des bords de l'Ourthe ; on y a trouvé des débris de poteries romaines, des monnaies, une pointe de faïence ; un lieu des environs s'appelle « Haie des Sarrazins » (ce qui indique que les Huns ont passé par là) ; un autre « Les Tailles ».

Enfin, sur le versant qui contourne le clocher couronné par les ruines de Chesley, une fontaine dite des Sarrazins jaillit d'un rocher.

MABOGE, un autre paradis terrestre, où l'on voit la chapelle castrale du Bois de Saint-Jean bâtie en 1878. Elle relève de la paroisse de Bérismenil. Le château a été détruit pendant la

guerre 1940-45. Aujourd'hui, il est relevé de ses ruines.

Samrée appartient à l'arrondissement administratif et judiciaire de Marche, canton de justice de paix et de milice de La Roche. À l'évêché de Namur.

Antérieurement, cette commune appartenait au département de Sambre-et-Meuse, 13^e canton La Roche. En 1819, 5^e district de Marche. 1822 : 5^e quartier de Marche encore. 28 août 1928, réunion de la commune de Bérismenil. Superficie : 3.788 ha.

Situation : 9 km au nord-est de La Roche, 14,5 km de Bihain, 3,5 km de Dochamps, 16 km de Lierneux, 12,5 km de Marcourt, 8,5 km de Nadrin, 11,5 km d'Odeigne, 19,5 km d'Ortho, 10 km de Les Tailles, 10 km de Wibrin.

Sur le territoire de Samrée, quelques ruisseaux écoulent leurs eaux dans un paysage pittoresque, caractéristique de la région. Citons :

Royen. Il a sa source à Samrée, à la route de Bouillon, et rejoint Marcourt à 2,7 km de son point de départ, au confluent du Fond Hermet. À 1,3 km, c'est la limite de La Roche et de Marcourt. À 4 km, confluent du Wenase et bientôt au moulin de Cielle (5 km). Puis se jette dans l'Ourthe à La Roche, 6,2 km. Un autre nom, cité dans certains écrits : **Fond Royen**.

Mer. Source au village de Samrée, 1 km, confluent du Fachy, 2,4 km, limite de La Roche. À La Roche, confluent des Grands Quartiers (4 km). Confluent du Maboge à la limite de Samrée (5,1 km). Confluent du Borsez (6 km). Embouchure dans l'Ourthe à Maboge. Autre nom : **Biu et Meri**.

Pré Lefèvre. C'est dans la tourbière de Chanfa qu'il prend sa source. Ce ruisseau rejoint le chemin de Chabreheid après un parcours de 1,9 km et 2,8 km plus loin atteint la limite de la commune de Wibrin et à ce village, confluent du Boreux. Il devient le Valiré Chenal.

Les Preilles. Nous ne possédons aucun renseignement sur ce ruisseau. **Bellemuse**, un petit ruisseau qui prend sa source dans le bois des Chanoines. Se jette dans l'Ourthe.

Revenons à BÉRISMENIL

Tandel estime que ce village était à l'époque de la féodalité un des seize francs fiefs du comté de La Roche : il comprenait en outre le fief Croqson et Oubliette, et la Cour tenable dite « Cour de Saint-Hubert » ou Bérismenil.

Le jeune fief fut, dès les temps les plus reculés, la propriété d'une famille noble à laquelle il donna son nom et dont la branche aînée s'est perpétuée jusqu'à nos jours sous le nom de Lambert.

Le fief Croqson se conserva longtemps aussi dans la famille Lambert. En 1690, le fief entra dans la famille de Mohonval par le mariage de Anne Françoise, fille de Henri Lambert, avec Jean de Mohonval, mais il n'y demeura que peu de temps. En 1695, le 4 mai, Jean de Mohonval vendit ce fief à Henri de Tilleux, lieutenant de cavalerie de la compagnie française de M. de la Croix en garnison à La Roche. Au milieu du XVIII^e siècle, ce fief appartenait à Henri Bastin, qui le transmet en 1753 à Jean Balthazar, en échange d'un pré « dessus la Fontaine » de Bérismenil.

BÉRISMENIL La cour féodale de La Roche contient divers reliefs du fief Ombriette. Le premier acte date du 12 juillet et est fait par Jehan de Hodister. Les reliefs postérieurs sont faits successivement par Collard des Champs, de Sauviel (1^{er} juillet 1591), Henri Becher (8 novembre 1527), Henri Remy de Nisramont (8 novembre 1627), Jean de Creppe à titre de son épouse, Marie Bottin et Jean Pirotte, prévôt de Houffalize, aussi à titre de son épouse, Sainte Bottin (19 février 1637), les enfants de feu Nicolas Machurez de Sauviel (22 juin 1638), Georges Remy Collin de Hives (14 février 1699), François

Philippin, échevin de La Roche (16 avril 1693), Jacques François Philippin, fils du précédent (17 janvier 1726), Pierre Louis Godefroid et Jeanne Françoise Godefroid, sa sœur épouse de Louis du Mesnil (28 juin 1736), Charles François de Warion, à titre de son épouse, fille de Louis du Mesnil (28 novembre 1740), François Pirard de Wauthier, écuyer de Mosaire (6 septembre 1742), la veuve du sieur Philippin, échevin de La Roche (4 juin 1760), Charles Louis Joseph de Xiny, écuyer (26 septembre 1768).

Voilà une énumération bien longue.

La courtenable de Saint Hubert fut vendue gagèrement par Dom Nicolas de Fançon, abbé de Saint Hubert, au sieur Georges de Nisramont pour 1.200 florins, monnaie coursable du duché de Luxembourg ; plus tard, elle échut en partage à Anne Marguerite de Nisramont, épouse de Neroy, seigneur de Jemeppe, et fut vendue à Henri de Tilleux, capitaine d'une compagnie franche de cent fusiliers, demeurant à La Roche.

Tandel poursuit les renseignements ci-après. À Henri succéda sa fille Marie Marguerite, qui avait épousé en 1732, Henri Naveau, alors mayeur d'Ortho. Marie Marguerite étant morte sans enfant, Hubert Naveau, en vertu de son contrat de mariage, devint seul seigneur de ladite cour, et après lui, ses enfants qu'il eut d'un second mariage avec Jeanne Catherine du Wez, et qui furent les derniers seigneurs de la Cour de Saint Hubert ou Bérismenil.

Un diverticulum reliait le fort et la tour d'Arlon à Tongres. ce diverticulum traversait l'Ourthe au lieu-dit le « Wez de Ache », débouchait ensuite sur le « saceux de Maboge » (ancien cimetière romain), qu'il traversait de l'Est à l'Ouest et allait se souder à la voie de Tongres entre Beaulieu et le Moulin de Wez en passant par le village de Vinal-Bruchon. Le tracé de ce tronçon de voie militaire est parfaitement conservé jusqu'à ce dernier endroit.

Bérismenil s'écrivait Bierimany, Biergmany au XV^e siècle. Bereismani, Beremany, Berresmani, Berresmenil, Beremaniel, au XVI^e siècle.

On dit en wallon Moinni. Quant à l'origine du nom, « Beris » peut être le nom propre, « Bero » ; « Menil » est manse, métairie. Dans moinni, on a « moin » qui signifie « marécage », et ni, niacum, voulant dire maison, demeure. Bérismenil : habitation du marais.

L'église, qui date de 1876, fut restaurée en 1884 et les patrons sont saint Hubert et saint Donat. Le presbytère a été restauré en 1883.

MABOGE. Est situé au bord de l'Ourthe, dans un tournant serré au pied de côtes élevées et abruptes.

La croyance populaire a pu y placer la « maison d'une sorcière ». Mab est sorcière et oge, onge sont des formes altérées de ogne (habitation). Boge en wallon est un tronc d'arbre, une souche, et Ma (wallon) vient de Malus, aum Ma, peut aussi exprimer la quantité d'après Bergier.

À Maboge existe le « Sâceu ». C'est un but de promenade incomparable. C'est un véritable jardin botanique.

Sâceu, du latin Sacellum, signifie « lieu consacré ». Une légende y est attachée, la voici : Des dames habitaient un château situé sur le Sâceu : elles étaient fort riches et très dévôtes. Comme elles dépendaient de l'église d'Ortho, et qu'en étant très éloignées et les chemins difficiles, elles avaient parfois la mauvaise chance de venir trop tard à la sainte messe, elles convinrent avec le révérend curé qu'on ne sonnerait plus le dernier coup de l'office qu'après leur arrivée au lieu saint : en compensation, elles achevèrent la belle remontrance qu'on voit encore dans la trésorerie de l'église susdite. Ces dames ne pou-

vaient manquer d'être aussi très charitables : elles avaient fait construire le moulin et une quantité de tours dont on voit encore, raconte-t-on, les voûtes sphériques, afin de procurer du pain à tous les pauvres du pays.

Il est encore question du « Moulin des Dames » mais qui avait été établi pour l'usage des légionnaires, qui se seront trouvés très agréablement installés.

Une autre légende, mais celle-ci intéresse Bérismenil et elle est racontée par Pimpurniaux, dont le pathétique est digne de Shakespeare. La voici : « Il existait autrefois à Bérismenil ici près de la hauteur, et là-haut près de Samrée, deux châteaux habités par deux seigneurs qu'unissait une étroite amitié. Rien dans les temps anciens, ni les temps modernes, ne peut être comparé à l'affection qu'ils semblaient se porter : Oreste et Pylade, Damon et Pythias étaient de vrais glaçons au regard d'eux. Une discussion survenue à la chasse à propos d'une pièce de gibier, vint interrompre ces bons rapports. »

Section de la commune de Samrée, ce modeste village apparaît avec ses maisons éparses, son église à l'ombre d'un grand chêne, contre la route, le moulin et l'ancienne chapelle décrépie, et son ponceau sur le ruisseau de Borzée, tout cela merveilleusement encadré. Et si l'on emprunte la montée de Beaufays, aux bois couronnant les hauteurs, on jouit de spectacles panoramiques incomparables.

Maboge compte une centaine d'habitants environ (68 en 1892). Une chapelle date de 1867, son presbytère de 1840.

Le village de Maboge fut le berceau de la famille Maboge, famille noble qui s'est répandue un peu partout et dont il reste encore des descendants de nos jours. C'était, écrit Tandel, un fief relevant de la cour féodale de La Roche. Sur la fin du XVI^e siècle, étaient co-seigneurs de Maboge, Gilles de Waha et Henri Lambert de Bérismenil. À Gilles de Waha succéda Guillaume qui avait épousé Madame Élisabeth Scheiffardt de Mérode et qui était mort le 11 août 1621. Le 20 mai 1671, les enfants de feu Charles Landenoy de Ville, seigneur de Naomé, relevaient de la seigneurie de Maboge par la mort de Marguerite Jehenne Thérèse de Waha, leur mère, et, le 15 septembre 1722, Théodore Jean, baron de Waha, chevalier de l'ordre royal et militaire de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare, relevait aussi de cette seigneurie, mais par succession tant de sa mère, Anne Joséphine de Lardinoy de Ville, que de son oncle, Théodore Floreux de Lardinoy de Ville. Au XVIII^e siècle, cette seigneurie devint la propriété de la famille de Nisramont. Ce fut par suite d'un échange qui se fit le 20 décembre 1726, entre Théodore Jean de Waha et Claude de Nisramont, avocat au Conseil de Luxembourg. Le dernier acte de la cour féodale de La Roche, qui se rapporte à Maboge, est daté du 3 décembre 1774. Jacques Remacle de Dameseaux et son épouse, née de Grofez, vendent



Maboge - L'église.

pour 300 louis, la seigneurie de Maboge, telle qu'ils l'ont héritée de la Dame de Nisramont née Grofez, à Jacques François de Malempré, écuyer, capitaine prévôt de La Roche et son épouse la Dame Élisabeth Charlotte Dumont d'Udange.

La zone verdoyante, le canal de la dérivation du lit de l'Ourthe s'appelle les « Preilles » (proelin, champ de manœuvres). Au Moulin des dames vient s'aboucher le « Trou du Gargot ». C'est un ravin qui amène au moulin les eaux si renommées de la fontaine des dames, en même temps qu'il donne accès sur le plateau du Sâceu.

« Gargot, du latin gargustium, signifie gargote, taverne sale et obscure, cabane, petite loge, maisonnette. En cet endroit, le trou du Gargot, on trouve une grande quantité de morceaux de vases romains de diverses couleurs, notamment d'amphores vernissées en jaune. »



Samrée - La malle-poste.

LA FERME DE HENNET. C'est un lieu-dit, sans doute ; mais qui a son histoire. Le blason de Hennet porte « d'or à trois coqs d'argent, au premier canton d'argent cinq futées d'azur ».

C'était à l'époque de la féodalité, un franc fief qui relevait de la cour féodale de La Roche et qui fut érigé en plein fief par Philippe, roi d'Espagne, le 3 mars 1662. Il en est question pour la première fois dans une charte du 14 janvier 1265, par laquelle Jean, Abbé de Mirwart, et tout le couvent, font connaître qu'ils ont échangé avec Henri, comte de Luxembourg, granche de Hermas, située près du château de La Roche en Ardenne, avec dépendances. Cet échange fut approuvé le 5 mai suivant par l'Abbé de Septfontaines.

Le fief de Hennet consistait en une maison champêtre seulement et séparée de tous autres villages, environnée de plus de 40 à 50 bonniers d'héritage y aboutissant tous ensemble dépendants « d'iceluy fief, tant en jardin, prairies, terres, bois que sarrages, lequel fief estoit de telle nature qu'il n'estoit redevable d'une maille ny valeur à cuy que ce fut... jouissant en culte du droit de faire troupeau à part, de la franchise et exemption de toutes charges ordinaires et extraordinaires généralement sans exception... » (charte du 3 mars 1667).

Le 23 juillet 1563 Mathieu Bastinet donne dénombrement de son fief de Hennet par devant la cour féodale de La Roche ; le 4 février 1606, Henri Bastinet vend son fief à Urbain d'Hébronnal. Le 28 juillet 1662, Jehan de Mesnil, mayor de La Roche et petit-fils du côté maternel de Henri Bastinet, relevé de Hennet, ensuite des réquisitions qu'il en a faites des enfants d'Urbain d'Hébronnal : ses héritiers enfants de Benoît Godefroid et de Charlotte de Mesnil, fille de Jean, en font donation « pour services rendus » à Jean Denys, alors seigneur engagiste de ce fief. Jean Denys était mort en 1763 ; lorsque ses enfants furent parvenus à l'âge de la majorité, ils relevèrent Hennet le 26 septembre 1768, et dix ans plus tard le vendirent à leur tour le 1^{er} mai 1785 à Nicolas Joseph Tirtia pour 12.200 florins. Nicolas Joseph Tirtia n'en fut que peu de temps sei-

gneur, il transmit ses droits à Jean Barthélemis Debras et à Anne Marguerite Denis son épouse, et à Martin Denis, frère de Anne Marguerite (1794). Cette nouvelle cession se fit au prix de 4.000 écus.

Samrée possédait une ancienne église. Cette église fut restaurée en 1889. Elle fut particulièrement endommagée au cours de la dernière guerre. Car Samrée subit donc aussi les flétrissures de la guerre. Pendant la campagne dévastatrice de von Rundstedt de 1944-45, des combats meurtriers durèrent 36 heures et il ne fut pas facile de déloger l'ennemi du village.

Population : 1801 : 284 - Bérismenil : 161 - 1821 : 299 - Bérismenil : 317 - 1846 : 824 - 1910 : 982 - 1961 : 650 - 1976 : 580.

Tavigny

Tavigny, de notre province de Luxembourg, appartenant à l'arrondissement administratif de Bastogne, à l'arrondissement judiciaire de Marche et au canton de justice de Houffalize, est un village qui porte un nom d'origine celtique et signifierait « tronc d'arbre » (Tavan d'après Delafontaine).

Igny, gny, indiquent un manoir. De là, la signification de « habitation sur un défrichement de forêt ».

En remontant dans le passé, on sait que Tavigny est jonché de ruines des temps anciens.

On y a découvert des « tumuli » (au midi) et des monnaies romaines ; on y voit les ruines ou au moins les vestiges de deux anciens villages, savoir le village de « Saint-Martin », dont il est fait allusion dans nos chroniques relatives à Bovigny ; un autre ancien village dont on ignore le nom et qui se trouvait au lieu-dit « Roser ».

En outre, de nombreux tertres et des armes trouvés sur le territoire de la commune semblent prouver que des combats y ont été livrés.

La commune de Tavigny comprenait autrefois trois mairies distinctes : la mairie de Tavigny, la mairie de Cowan, la mairie de Bœur. On nous a signalé un château seigneurial dont l'origine est inconnue. Le domaine était la propriété, suivant Eug. de Seyn, de la maison d'Ouren au XVIII^e siècle.



Tavigny - Ancien château.

Il y avait une haute justice. L'an 1444, Michel de Paten, dit d'Ouren, releva la moitié de la seigneurie de Tavigny et de Mabompré d'un Abbé de Prüm de la part des seigneurs d'Ouren.

La commune comprenait autrefois trois mairies ainsi que dit plus haut. Cette division déjà établie sous la République, fut maintenue sous le Consulat et l'Empire, et ne cessa qu'en 1823 sous le régime hollandais.

Détails » les mairies précitées comprenaient :

1) celle de Tavigny, avec la section de Cetturu ;

2) la mairie de Cowan, comprenant les sections de Cowan, Ahoumont et Vissoûle ;

3) la mairie de Bœur, Wande, Bourcy et Buret.

Au cours des siècles, l'orthographe de Tavigny a beaucoup varié : c'est ainsi que nous trouvons Tevenihe en 893-1222, Teveniche (1222). D'autre part, D. Guillaume dans « l'Archidiaconé d'Ardenne », signale : « Tassigni (1214), Tavigny (déjà) en 1243 - 1707, pour devenir Tavigni (1263), Thavengis (1360), Davegnez (1365), Tavigney (1514), Tavenguy (1545), Tasvegny (1554), Tavegny (1370 - 1558), Tauwigny (1589), Taverni, Tavignis (1719) ».

Les dépendances de la commune sont : **Alhoumont**, où l'on signale les vestiges d'un camp romain ; **Bœur**, où l'on voit les restes d'un ancien village appelé Regny, détruit soit par les Huns, soit par les Normands, ou même croit-on par la peste qui sévit intensément dans le pays au XVII^e siècle ; **Buret** et **Chantier**, tous les deux près du canal de Meuse et Moselle, dont la construction commencée vers 1880 fut abandonnée ; **Cowan**, dont il est question dans les chartes de 1242, où l'on écrit « Cowan » et « Couvan », relatives à la fondation du Val des Écoliers à Houffalize, et qui avait un château au moyen âge ; **Cetturu**, où une chapelle fut construite en 1590 par Richard d'Ouren, seigneur de Tavigny. D'autres sections : **Bernistap**, **Goniprez**, **Vissoûle** et **Wandebourcy**.



Tavigny - Village de Cowan.

Situation antérieure de Tavigny : An III : appartenait au canton de Steinbach, département des Forêts.

An IV : au canton de Houffalize. An VIII : à l'arrondissement communal de Neufchâteau. En 1819, au district de Bastogne. En 1822, au quartier de Bastogne. En 1839, réuni à l'arrondissement judiciaire de Marche.

Au point de vue agronomique, Tavigny fait partie de la 16^e circonscription.

Du diocèse de Namur, la commune se divise ainsi : appartenant au doyenné de Bastogne pour les paroisses de Saint-Antoine, Bœur et la chapelle Saint-Hubert à Buret ; au doyenné de Houffalize pour les paroisses de Saint-Remy à Tavigny, Saint-Georges à Cowan, Saint-Sébastien à Cetturu et la chapelle Saint-Nicolas à Vissoûle.

La distance qui sépare Tavigny de Houffalize est de 5,5 km ; de Bastogne 15 km, d'Arlon 55,5 km, de Marche 49 km.

En 1880, la superficie est évaluée à 4.354 ha ; 4.284 ha en 1935. Altitude : 427 m.

(Houtheim, pp. 677 et 698.) L'abbaye de Stavelot-Malmédy possédait deux moulins et neuf terres à Tavigny en 893 ; celles-ci étaient situées : « ad curtil in monte juxta forestem ; in carni-do : « deux, in gundinegius ad wispoldise ; ad mûti, in alumpas ». Autant de lieux-dits dont l'expression a changé aujourd'hui.



Tavigny - Moulin de Lambiéval en 1935.

Pour arriver à Tavigny, un chemin entre Vissoûle et Alhoumont, se dirige vers le village par une bifurcation à droite.

À la descente, on franchit le ruisseau portant le nom de « Tavigny » où il prend sa source. Il s'unit au Bœur et du Pouhon à Admercorni, à 1,3 km au chemin vers Cetturu. À 5 km se jette dans l'Ourthe à la limite de Cherain.

Le ruisseau en question serpente dans des fonds de prairies. L'eau à fleur du sol, a des courants légers, et l'on voit des petits gouffres noirs au pied de rochers minuscules.

Dans une chronique de 1877, nous lisons : « Le sol de la commune de Tavigny est en général assez plat et d'une exploitation facile. La partie septentrionale seule présente un terrain plus ou moins accidenté. Aussi c'est dans cette partie que se trouvent les bois communaux des sections de Tavigny, Cetturu, Alhoumont, Vissoûle et Cowan et dont la superficie embrasse une étendue de 300 ha. »

En 1964, une équipe internationale a établi un camp de recherches, dans le but de découvrir un village disparu. De jeunes archéologues ont exploré dans le voisinage du site dit « Mont-Saint-Martin », au nord de Tavigny.

De vieux documents révèlent qu'en ce lieu existait une bourgade assez importante. Il reste aujourd'hui à peine quelques débris de murs recouverts de végétations. Après 15 jours de travail, l'équipe internationale d'étudiants universitaires en archéologie recueillit des résultats très encourageants. On découvrit les fondations d'un petit sanctuaire chrétien, « une cella », qui représente plusieurs caractéristiques intéressantes. De quelle époque date ce sanctuaire ? On n'a pu préciser encore.

La Libre Belgique (29-30 août 1964) écrit à ce sujet :

« La « Cella » en apparence ne manque pas de susciter des intrigues. Le chœur est en effet séparé de la nef par un mur percé simplement d'une porte étroite. C'est l'indice typique d'une influence irlandaise et l'on est évidemment amené de ce fait à se demander si la région de Houffalize ne fut pas évangélisée par saint Willibrord (658-739), un moine irlandais qui rayonna en Hollande et dans le Grand-Duché. Il s'agit là d'une simple hypothèse, assez hasardeuse même, car les constructeurs de la Cella de Mont-Saint-Martin peuvent très bien s'être simplement inspirés de ce qu'ils auraient vu ailleurs. »

En conclusion, les découvertes permettent de penser qu'au sujet de ce lieu, l'histoire remonte très loin dans le temps.

Au cours de l'année 1965, après deux campagnes de fouilles, menées par le Service national des fouilles et par le Séminaire d'Archéologie de l'Université de Louvain, elles se sont poursuivies sous la direction de M. Mertens, professeur, et par M. Bourgeois, du même service, et une équipe des étudiants en histoire des Universités de Louvain, Liège, Gand et Lille. C'est

d'un grand intérêt pour ce haut-lieu religieux de l'Ardenne.

VISSOULE. Hameau : « Viss » ou coin, issu du celtique (Gursy). Wisy cela signifierait « courant d'eau ». Ouïe vient de hol : creux, cavité. Vissoûle est construit dans une gorge où coule un ruisseau.

En 1589, le hameau était doté d'une chapelle, placée sous le vocable de saint Nicolas, qui a disparu au XIX^e siècle. Rattaché à la paroisse de Cowan vers 1808, devint le siège de la paroisse de Vissoûle-Cowan (St-Georges en 1891).

Dans les archives paroissiales de Bœur, on trouve les noms des chapelains: Jean Henri Herion (1766), Jean Mathieu Kenkelty de Rettigny (1782).

BURET. Hameau. « Barris » est l'expression à date (1882), c'est une forme altérée sous laquelle se cache le nom ancien, qui est souvent mentionné conjointement avec Bourcy (de Vul pp. 320-322). Dans le dernier passage cité, il est écrit : Burret, Buroy. La correction la plus vraisemblable dans cette hypothèse serait, je crois, écrit M. Grandgagnage : « Burreis ou Bourres ».

À Buret existe une chapelle dédiée à saint Hubert dont la première mention remonte au 19 mai 1425 (Archives paroissiales sur parchemin 1601).

Depuis les premiers temps du moyen âge jusqu'à la réorganisation concordataire, mise en exécution en 1808 dans le diocèse de Metz, la paroisse de Bœur s'étendait à plusieurs villages.

La chapelle de Buret a été reconstruite vers 1898 et en 1848. Mgr L.F. de Liboy consacra la seconde le 8 juin 1714. Ce jour-là, les habitants de Buret dotèrent leur chapelle, du consentement des fondateurs, Guillaume d'Orly, seigneur de Beaufort, et Lisa de Gas-telstein, son épouse.

D'autres renseignements au sujet de Buret. En allemand c'est « Beyrich ». On écrit « Barris » ou « Burudo » en 890. « Bu », « bue » en celtique et en truisique signifie « vache » et « ret » = ruisseau. De là : « ruisseau des vaches ». « Bure » en wallon est un puits, une source, et « buret » pourrait se présenter comme diminutif. Enfin « Bur » en celtique et en tudesque est « une métairie où l'on élève du bétail ».

BŒUR. Hameau de Tavigny, très ancien également. Comme la villa de « Burcido ou Barris ou de Bourcy » et Bœur ne formaient qu'un seul et même domaine lorsque l'abbaye de Stavelot en fit l'acquisition par échange le 30 octobre 891, il y a lieu de croire, qu'au point de vue spirituel, la paroisse de Noville, dont Bourcy dépendait sous l'ancien régime, fit originellement partie du territoire primitif de la paroisse de Bœur-Noville, jusqu'au démembrement, effectué vers l'époque carlo-vingienne, qui enleva en outre à ces deux églises sœurs toute juridiction sur Rachamps au sud de Tavigny, Mabompré et peut-être Cowan à l'ouest également.

Hériger, moine de Lobbes et contemporain de Notger, révisait et compléta, entre 972 et 980, la « Vita Remacii » écrite par un moine de Stavelot au milieu du IX^e siècle. Dans cette seconde biographie du grand évangelisateur de l'Ardenne septentrionale, estime l'Abbé D. Guillaume, les principaux détails ajoutés se rapportent aux parents du saint et à son éducation par saint Sulpice le Pieux, archevêque de Bourges (624-644). Hériger nous apprend lui-même que saint Remacle conserva pour son ancien maître une pieuse vénération et consacra dans le diocèse de Tongres plusieurs églises en son honneur. Or, indépendamment des églises de l'ancien diocèse que nous trouvons encore aujourd'hui consacrées à saint Sulpice, nous ne rencontrons en Ardenne qu'une seule église ayant eu jadis le saint comme titulaire : c'est celle de Bœur, dont le patron actuel est saint Antoine, Abbé.

Saint Sulpice est renseigné comme titulaire de l'église de Bœur dans un acte paroissial du 14 octobre 1602 et dans le

pouillé de 1606, reproduit en partie en 1707. Il est probable qu'au commencement du XVII^e siècle, le patron secondaire était saint Antoine, Abbé, dont la fête se célébre comme celle de saint Sulpice, le 17 janvier. À partir du milieu de ce siècle, l'ordre est renversé et saint Sulpice devient patron secondaire tandis que saint Antoine figure comme patron de l'église dans un acte de baptême du 30 octobre 1666 et dans le procès-verbal de la visite archidiaconale du 22 juin 1719.

Dans les archives, on renseigne que le 3 juillet 1745 Mgr Pierre Louis Jacquet, suffragant de Liège, consacra l'église de Bœur en l'honneur de saint Antoine et de saint Sulpice. (L'église actuelle, bâtie en 1907, et consacrée par Mgr Heylen, évêque de Namur, le 29 juin 1908, reconnaît également saint Antoine comme patron primaire.)

Le 18 septembre 1289, Thomas de Noville, chevalier, et Haurs, son épouse, donnèrent au prieuré de Sainte-Catherine de Houffalize, le tiers de la dîme de Bœur ainsi que le droit de patronat de cette église.

En 1308, le 30 juin, Henri, chevalier, sire de Beaufort, fait savoir qu'il a relevé de Gérard de Grandpreit, seigneur de Houffalize, toutes les dîmes qu'il tenait, en franc-alleu, au Mont-St-Martin, en la paroisse de Bœur-lez-Houffalize.

(Mont-St-Martin, village disparu au lieu-dit Saint-Martin près de Goniprez. La cour de Saint-Martin, en 1537 et en 1598, siégeait à Wandebourcy.)

Vers 1320, Aubretin de Bastogne, dit de Wambay, écuyer, et Allis, sa femme, firent donation de tous leurs droits sur le patronat de l'église de Bœur au couvent de Houffalize, qui vit encore ses possessions de Bœur augmentées dès 1374 par la donation de Thierry de Welkenhausen, chevalier, et Catherine, son épouse. Ceux-ci cédèrent au prieuré de Houffalize, moyennant un anniversaire perpétuel, les biens qu'ils avaient achetés dans la paroisse de Bœur à Jean et Thomas, fils de Jean de Jemeppe.

L'église de Saint-Sulpice à Bœur était encore à la collation des religieux de Houffalize en 1602 et en 1707. Le prieuré percevait les dîmes et laissait une portion congrue au curé ; celui-ci jouissait d'un douaire de 6 arpents de terre arable en 1602 et de 16 arpents en 1707. Il percevait en outre, plusieurs rentes en nature. Le procès-verbal de la visite de l'archidiacre en date du 22 juin 1719 porte que la paroisse comptait alors 340 communicants. D'après les déclarations du curé François Botho, faites à l'archidiacre en 1729, la dîme de Bœur appartenait par moitié au prieur de Houffalize et au curé d'une part, et aux Coutellier de Bœur, ainsi qu'aux religieuses de Bastogne d'autre part. Dans les petites dîmes, le curé percevait le tiers ; deux autres se partageaient le reste.

Les autels de Notre-Dame, Saint-Roch et Sainte-Anne à Bœur avaient déjà perdu leurs revenus en 1589.

L'église actuelle possède encore deux anciennes statues, l'une de saint Sulpice, l'autre de saint Éloi, fondateur de l'abbaye de Solignac dont saint Remacle fut le premier Abbé.

On rencontre diverses orthographes de Bœur : « Burs » en 1243, 1263 et 1374 ; « Buers » en 1289, 1558, 1589 ; « Bure » en 1308 et en 1375 ; « Beure » en 1497 et 1789 ; « Beur » en 1602 et 1707.

Il nous faut encore citer Vissoûle dépendant de la paroisse de Cowan qui possédait une chapelle en 1589 et qui est disparue, ainsi que celle de Alhoumont.

LA PAROISSE

Ainsi qu'on le sait en consultant diverses archives, l'église de Saint-Remy à Tavigny doit avoir été érigée « in villa nova », à l'époque carolingienne, sur les confins occidentaux de la paroisse régionale de Bœur-Noville. Outre que le choix du titulaire corrobore admirablement cette hypothèse, il est à remarquer que le curé percevait le tiers des dîmes à Tavigny et à Mabompré, ce qui dénote une origine antérieure au concile de

Tribur, tenu en 895.

En 1222, Césaire de Heisterbach, Abbé de Prüm, démissionnaire, recopia et annota à l'intention de son successeur dans cette charge, l'ancien cartulaire de l'abbaye, écrit en 893.

(Beyer Urkunbenbruck, t. I, pp. 170-175. D'après le texte de 1222, Bure devrait être cherché dans les environs de Remich. Il faudrait alors l'identifier avec Beyren-lez-Grevenmacher.)

Le texte primitif de 893 porte que ce monastère percevait entre autres, diverses rentes à « Malbunpret » (Mabompré), à « Tavenihe » (Tavigny), à « Wardane » (Wardin); à « Bastenaeghe » (Bastogne); à « Longuinviller » (Longwilly); à Noville; à « Godingen » (Gendange); à « Beyren » (Bure); à « Hunbar » (Holler); et à « Wampahe », « Weiswampach ». Les droits de l'abbaye s'étendaient alors à l'église et à dix-sept manses à Tavigny, ainsi qu'à la chapelle et à seize manses à Mabompré.

En 1222, le commentateur ajoute cette note intéressante : « Homines nostri antiquo tempore de « Vilantia » (Villance) et de « Malbunpreyt » et de « Tevenihe » deduxerunt frumenta nostra de finibus illis apud « Hunlar », « Holler » ; et inde deduxerunt angariae nostrae circa Prumian supra nostrum granarium. »

La collation de la cure appartenait en 1602 et en 1719 au seigneur de l'endroit, c'est-à-dire à la famille d'Ouren.

(D'après les archives paroissiales de Rachamps : V. 51 bis fol. 50-51.) En 1214, la seigneurie était occupée par Huart de Tassigni, mais dès 1360, la famille d'Ouren possédait des biens à Tavigny et à Mabompré.)

Outre le tiers des dîmes, le curé percevait encore en 1602 et en 1707, diverses rentes en nature et disposait d'un douaire de 8 arpents de terre arable. L'église de Tavigny fut visitée par l'archidiacre d'Ardenne le 22 juin 1719.

L'église primitive date de 1736 et contient un mobilier de style Renaissance et renferme des pierres tombales des anciens seigneurs de Tavigny, les de Mercy, les de Palent et les de Mérode.

La **chapelle de Saint-Martin à Mabompré**, citée en 1222, ne fut qu'une annexe de Tavigny jusqu'au commencement du XVIII^e siècle.

Une chapelle fut construite à **Cetturu**, en 1590 par les soins de Richard d'Ouren, seigneur de Tavigny. (Englebert de « Tavigne », chanoine de Saint-Barthélemy à Liège, est cité comme doyen du concile de Stavelot en 1540. Il mourut le 19 octobre 1554.)

L'église de Saint-Sébastien à Cetturu a été érigée en succursale au XIX^e siècle et appartient comme Tavigny, au doyenné de Houffalize.

COWAN. La route de Cowan à Vissole que suivaient naguère les malles-poste de la correspondance de Houffalize avec la ligne du chemin de fer à la gare de Buret. Ce chemin entre Vissole et Alhoumont se dirige vers Tavigny.

Il y a peu de chemin pour atteindre le fond de Cowan, but de promenade. La route de Bastogne descend la côte en biais, franchit le ruisseau, passe entre les beaux rochers qui la bordent. C'est un coin des plus pittoresques, que la voie du chemin de fer traverse également. Un vieux moulin après la courbe et l'on arrive en face de Cowan, à Vissole, où le chemin s'élève vers Alhoumont, d'une part, de l'autre vers Tavigny.

CHANTIER est une dépendance près du canal de Meuse et Moselle.

COWAN, qui dépend de la commune de Tavigny, s'écrit de diverses façons au cours des siècles : Cuant (1285) - Couan (1244 - 1719) - Couant (1244) - Cowan (1249 - XIX^e s.) - Chuant (1255) - Chuan (1255) - Cuan (1364 - 1497) - Kuan (1263) - Cwan (1289) - Cowant (1390) - Cuwan (1399) -

Quan (1469) - Quwan (1497) - Le Quwain (1504) - Kuwan et Quouwan (1537) - Cuas (1558) - Qwan (1590) - Cowan (1602) - Couban, Cowan (1707) - Quant (1740) - Cwan (1789).

Les premiers successeurs des Carolingiens érigèrent une église paroissiale à Cowan, sous le vocable de Notre-Dame, comme semblent l'indiquer les fouilles de 1602 et de 1707. À l'église, il y avait une statue, N.-D. de Cowan.

Du XII^e au XVIII^e siècles, Houffalize eut son siège paroissial à Cowan et ce fait semble suffisant pour prouver que dès l'origine, Cowan fut à Houffalize ce qu'Ortho fut à La Roche.

BŒUR semble avoir été doté d'une église régionale du vivant de saint Remacle; il y a lieu de se demander si la rive gauche de l'Ourthe, y compris Tavigny et Cowan, n'a pas relevé primitivement de Bœur, tandis que la rive droite aurait resorti à la paroisse régionale de Cherain.

Des documents de 1719 et de 1784 renseignent qu'à cette époque, saint Georges était le patron de cette paroisse.

La mention officielle de l'église ne remonte qu'au XIII^e siècle. Le 23 septembre 1235, Thierry et Henri, son fils, seigneurs de Houffalize, donnèrent l'hôpital de Sainte-Catherine à Houffalize, ainsi que ses dépendances, aux religieux du Val des Écoliers de Liège, pour y fonder un couvent de leur ordre.

L'ancienne paroisse de Notre-Dame de Cowan avait comme dépendances : la chapelle fondée au XII^e siècle par Guy de Walcourt en l'honneur de sainte Marie et de saint Nicolas de Houffalize; la chapelle du pieuré dédiée à sainte Catherine et bâtie après 1243; la chapelle castrale, dédiée à saint Nicolas, avec un bénéfice dédié au même saint; la chapelle Saint-Roch, érigée en 1634; celle de l'Ermitage, fondée en 1735, dans un ermitage érigé en 1681.

Au commencement du XVIII^e siècle, la chapelle de l'Ermitage était placée sous le vocable de sainte Marie Immaculée, mère de Miséricorde, et de saint Antoine de Padoue.

Un bénéfice simple, fondé à Cowan en 1511, en l'honneur des saints Joachim, Anne et Joseph, avait perdu ses revenus au XVII^e siècle.

(D'après Diversa II fol. 33, citons : le 9 novembre 1590, les bourgeois de Houffalize, d'accord avec le curé de Cowan, sollicitèrent l'érection de fonts baptismaux dans la chapelle de Saint-Nicolas à Houffalize; c'est ce qui leur fut accordé le 27 décembre de la même année. Cette chapelle a disparu vers 1830.)

En 1602, le curé de Cowan recevait du prieuré de Sainte-Catherine de Houffalize, dix-huit muids sur la dîme de la paroisse et disposait en outre de 9 arpents de terre et de quelques rentes en nature. En 1558, sa part dans les dîmes était de 21 muids, mais en 1707, elle était fixée à 14. À cette dernière date, il jouissait encore du même douaire et des mêmes rentes qu'en 1602.

L'église de Cowan fut visitée par l'archidiacre d'Ardenne le 22 juin 1719. La paroisse comptait alors environ 400 communiants, y compris les habitants de Houffalize.

L'ancienne église de Cowan étant devenue beaucoup trop grande, par suite du démembrement de 1784, fut démolie et rebâtie d'après de plus modestes dimensions en 1829. Le hameau de Vissole, qui au XVIII^e siècle, possédait une chapelle dédiée à saint Nicolas, ressortissait à la paroisse de Bœur, fut d'abord rattaché en 1808 à la paroisse de Cowan; mais par suite de l'importance prise par cette dépendance au cours du même siècle, l'église paroissiale de Cowan fut reconstruite à Vissole en 1891, de telle sorte que l'antique paroisse de Cowan a complètement disparu et que ce hameau de la paroisse de Vissole, qui a conservé le cimetière, ne possède même plus une chapelle. (Ainsi lisons-nous dans un ouvrage de D. Guillaume.)

Population : 1801 : 368 (Tavigny), 319 (Bœur), 132 (Cowan)
- 1846 : 1.268 - 1910 : 1.523 - 1961 : 918 - 1976 : 736.

Vaux-Chavanne

Un village calme et tranquille de la Haute-Ardenne, dont les habitations sont groupées en deux essaims au nord-ouest de la route Manhay-Bra. Cette dernière localité est à 4 km.

L'étymologie de Vaux-Chavanne est décrite comme suit : M. Ch. Grandgagnage a lu dans une charte « Vallès de Xhavaux ». Le dernier mot ne serait-il pas un nom propre du possesseur ? ajoute cet auteur.

Un inventaire de Saint-Hubert de 1730 signale : « Chavagne, Chevané » (anne, ainé, agne, aigne sont des formes désignant de l'eau) d'après Roquefort et M. Chotin.

Ici, on s'adonne principalement à l'agriculture, avec le courage légendaire de l'Ardenne.

Outre l'agriculture, il existe aussi l'exploitation des forêts. Anciennement, les environs de Vaux-Chavanne étaient couverts de hêtres et de taillis, plus considérables qu'aujourd'hui.

Les troncs de chênes, de hêtres servaient à alimenter l'industrie métallurgique locale.

Très important encore : le « Bois du Pays » sis à quelques kilomètres qui aborde aux premières maisons de Briscole (Érezée) et s'étend à perte de vue.

Un vieil ouvrage estime que ce vaste massif, en 1736, avait une superficie de 24.000 ha environ et était constitué de futaies de hêtres et entouré par les villages de Deux-Rys, Harre, Chêne-al'Pierre, Grandmenil, Lafosse, Amonines, Erpigny, Briscole, Mormont et Housinne.

Le bois subissait de multiples manipulations, depuis l'abattage jusqu'au moment de son utilisation dans un domaine quelconque, somme de travail que requiert la mise en valeur de nos forêts.

Aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, bien des petites vallées du Nord du Luxembourg étaient semées d'usines à fer. C'était le cas à Heyd, Grandhan, Harre, etc. À Vaux-Chavanne, « À vi fornê », les habitants se livraient à cette industrie. En cet endroit, un « trou circulaire » était creusé : c'était le « haut-fourneau ».

« Le minerai arrivait de la Lienne. Celui-ci était chargé sur de solides chariots conduits par des bœufs.

» Nos « métallurgistes » plaçaient dans le fond de la cavité artificielle une bonne couche de bûches. Ce combustible était recouvert de minerai, puis de bûches, de minerai, etc.

» Sous l'action du feu, le fer en fusion était recueilli dans des bassins, creusés en terre. Les parois de ces bassins étaient soigneusement tapissées d'une épaisse couche d'argile mélangée de boue.

» Les mêmes précautions étaient prises pour former les moules d'où il en sortait des bacs, bouilloires, chenets, etc.

» Chaque maison possédait sa ou ses enclumettes (petites enclumes portatives). Durant l'hiver surtout, hommes, femmes se livraient à la fabrication des clous. » (L'Annonce.)

Les bûcherons faisaient écho aux bruits des forges, mêlant les coups de cognée au vacarme des marteaux et des ciseaux.

Bien des documents existent sans doute dans la poussière des archives au sujet de cette industrie, c'est la tâche de laborieux fouilleurs.

À Vaux-Chavanne, on connut aussi l'élevage des moutons. On estime que l'exploitation de la laine pouvait monter annuellement à 14.700 livres. Une partie de celle-ci était dirigée sur Neufchâteau, Stavelot, voire même la province de Limbourg.

Les derniers troupeaux de moutons ont disparu peu à peu en Ardenne et la race des vieux bergers n'est plus qu'un souvenir. Le passage de la troupe bélante constituait chez nous un des

événements principaux de la journée campagnarde, et la tonte des bêtes à laine était aussi une jolie et très ancienne tradition.

Dans le faisceau des industries anciennes qui vivaient et prospéraient sur le sol ardennais, la tannerie fut très caractéristique.

La spécialité de la tannerie eut son temps de prospérité à Vaux-Chavanne ; elle est morte aujourd'hui.

Un vieux journal signale que son établissement fut l'œuvre d'un Lorrain qui lors des campagnes de Napoléon quitta son lointain pays, « l'ancêtre » ainsi le cite le quotidien en question.

« Il n'avait pas de sabots comme le bonhomme de la chanson, mais de bons souliers cloutés, car il partait sans esprit de retour, et dans les poings et dans la tête, le rude métier des tanneurs.

» Il marcha longtemps, s'enfonça dans l'Ardenne et, dans le coin le plus isolé, en apparence le plus misérable, il s'arrêta.

» Vaux-Chavanne était à l'époque un ruissellement d'eaux vives entre deux forêts. Quelques masures s'élevaient parmi les champs où l'on cultivait l'orge.

» Le Lorrain choisit sa source, la reconnut favorable et près du flot abondant, il bâtit sa demeure.

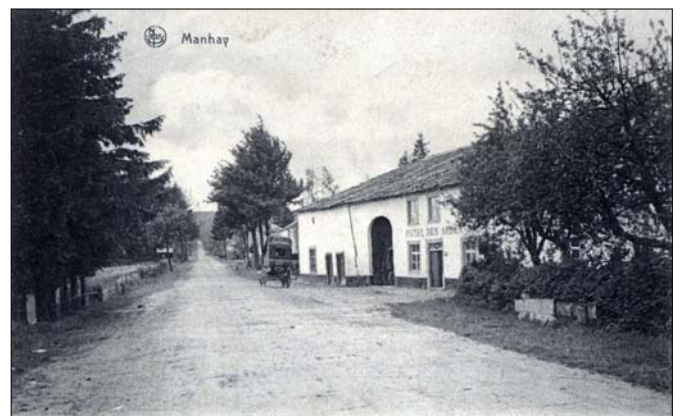
» La forêt donna ses écorces avec leur tanin, le ruisseau fournit son eau, l'artisan solitaire recueillit les peaux qu'il savait travailler avec science et courage. Ainsi, dans la fange isolée, naquit une vivante industrie. Il fallut bientôt creuser de nouvelles cuves, dresser des séchoirs et partager le labeur avec les occupants des masures.

» À la fin de sa vie, l'ancêtre qui avait pris femme dans le pays, regardait son œuvre avec joie et fierté. Une odeur fauve flottait sur Vaux-Chavanne.

» Son fils, qui lui succédait, avait comme lui, le métier dans le sang et l'esprit porté pour le négoce. La tannerie du Lorrain prospérait pour le bien de la famille et du village. Les cuves s'aligeaient à côté des cuves et les séchoirs s'agrandissaient. Sur les chevalets en bataille, de nombreux ouvriers maniaient à tour de bras, les couteaux à ébourrer et les queurces tranchants. Afin de parfaire les équipes, on alla quérir des hommes au-delà des bois et jusqu'aux vallées lointaines.

» Le beau métier de tanneur eut alors des compagnons et des apprentis parmi les braconniers de l'Ardenne. On connut des fosses à La Roche, à Grimonster, à Lierneux, à Stavelot et Malmédy. Mais le maître avait abusé de ses forces ; à son tour, il dut abandonner la partie et passer la main à ses enfants.

» La destinée du 3^e s'annonça d'abord aussi brillante. Il n'avait pas son pareil pour fouler, écharner et façonner et plus d'un secret entraînait dans le « passément des currêts » par lui immergés. Cependant, en dépit de son adresse et de son zèle au travail, vint un jour où les belles peaux de Vaux-Chavanne si souples, si lisses furent moins demandées sur les marchés des deux provinces. Comme il était homme de ressources et ne craignait pas d'entreprendre, il monta une corroierie où l'on put tra-



Vaux-Chavanne - Village de Manhay.

vailler le cuir d'œuvre.

» Ce fut le dernier agrandissement de la maison de l'ancêtre qui en avait reçu bien d'autres. Malgré les efforts du patron, l'activité de la tannerie allait sur un rythme décroissant. Les temps du beau métier étaient révolus. Comment lutter contre les nouveaux modes de travail, chimiques et électriques qui vous « gonflent » en 8 jours un cuir que les anciens mettaient 2 ans à préparer ? Déjà dans les villages voisins, plusieurs patrons découragés avaient comblé leurs cuves.

» L'œuvre du vieux Lorrain n'a pas été au-delà de la 4^e génération. Celui qui en avait hérité, dut abdiquer alors que se fermait ce siècle de labeur opiniâtre et de fidélité au métier. Les villageois s'en sont retournés à leurs champs, à leurs pâtures, à leurs travaux de bûcherons.

» Mais Vaux-Chavanne y a gagné quelques fermes plantureuses, quelques maisons jalousement entretenues et cette église, ces vergers, ces ponts qui font d'un endroit jadis misérable, une petite patrie si chère à quelques centaines d'hommes.

» La vieille demeure du Lorrain se dresse encore au bord du ruisseau. Ses pignons blancs résistent avec un geste d'orgueil devant les noyers centenaires. » (Extrait d'un journal régional paru il y a 40 ans.)

On est stupéfait de constater que bien des tanneries ont disparu au cours d'une vie d'homme. Des tentatives de résurrection furent entreprises sans résultats positifs.

Ainsi Stavelot comptait 24 tanneries en 1896 ; qu'en reste-t-il ? Vieille cité de l'industrie du cuir, elle est déchue. Combien de cheminées fument-elles encore ?

L'essor de Malmédy est considérablement diminué.

Plus de tannerie à Lierneux. Plus rien à La Roche, Grimonster, Soy... et d'autres.

Nous avons bien connu la tannerie Lebrun, ainsi que son propriétaire de Vaux-Chavanne. Quant au dernier tanneur, Théophile Englebert, il est décédé en 1900 à l'âge de 86 ans. On peut encore voir des vestiges d'un passé très éloquent de cette vieille industrie.

À Vaux-Chavanne, il existe des « hommes des bois » occupés dans l'abattage du bois de haute futaie, hêtre, sapin ou chêne. De longue date, on emploie ce dernier dont on connaît la beauté dans la fabrication des vieux meubles, tables et buffets, armoires servant des générations. On peut encore en admirer de-ci de-là dans nos vieilles maisons ardennaises. Meubles simples qui sont aussi vénérables que les vieux arbres.

Le chêne est de plus, un excellent bois de chauffage et son écorce réduite en poudre est utilisée sous le nom de tan dans le tannage.

On enlevait les écorces des cépées. Celles-ci étaient soigneusement dressées à l'orée du bois et ne tardaient pas à sécher sous l'action du soleil. Et c'est ainsi que liées en bottes, elles arrivaient au moulin « T'wèsse » situé au fond du village de Vaux-Chavanne. Celui-ci fournissait le tan utilisé dans la tannerie locale, et celles de Stavelot, Malmédy et La Roche.

Les charbons servaient à alimenter les foyers de Roche-à-Fresne (Deux-Rys), de Ferot et de Dieupart.

En 1888, dans le district de Vaux-Chavanne, il y avait sept scieries, à savoir : une au village de Ris, une au moulin de Har (Harre), une à Grimbiéville, une à Pollak, deux dans le bois de Grammont (Grand-Mont) et une à Malempré. Leur produit annuel était évalué à 360.000 pieds environ, tant planches qu'autres bois sciés. Les scieries étaient déjà érigées depuis vers 1818-1830, à l'exception de celle de Malempré qui a été établie l'an 1749.

Chaque scierie occupait deux ouvriers dans l'ouvrage dont les fonctions étaient de rouler les arbres en tronc et mener la scie ; on comptait en outre sur deux autres occupés à abattre les arbres et à faire les charrois. Les planches et autres bois qui pro-



Vaux-Chavanne - Attelage et maison du bourgmestre.

venaient desdites scieries, passaient au pays de Liège, par acquit à paiement du Bureau de Barvaux, attendu que ces produits étaient conduits au rivage de Bomal, proche de Barvaux. On tirait les arbres des bois de la province. Ces bois et produits payaient le 60^e de la valeur en entrant au pays de Liège.

Les sapins sont l'orgueil de l'Ardenne. Cependant sur le territoire de Vaux-Chavanne ils ne sont pas considérables.

Quelques ruisseaux caractéristiques et pleins de poésie sillonnent le territoire de la commune, nous citons :

Le VAUX-CHAVANNE. Ruisseau qui porte le nom de la localité. Il prend sa source au sud du « bois du censier », se dirige par la route d'Aywaille, à 2 km, c'est le confluent du Cheslaing, à 2,9 km du Joli-Pré, à 3,8 km du Louard pour atteindre la limite de Bra à 3,9 km et enfin au confluent du Grand Ruy pour devenir le Chavan ou Xhavan.

Le Grand Ruy a sa source au lieu-dit « Hatoufa ».

Le CLAIRAN. Commence à Vaux-Chavanne, traverse tout le territoire de Bra, pour aboutir à la Lienne. Le cours d'eau s'appelle aussi le « Xhavan ».

Le CHAVAN. Autre orthographe. Ruisselet de 3,7 km qui se jette dans la Lienne. À 1,2 km confluent du Grand Ruy, à 3,2 km confluent de « Sur le Thier ».

JOLI PRÉ. Filet d'eau, source également à Vaux-Chavanne dans une clairière du bois « Sur les Gottes ». À 800 m, confluent du Coignelet. À 2,4 km, embouchure dans le Vaux-Chavanne.

Le RUISSEAU DU TROU DES CHATS. Part de l'est de Manhay, traverse la partie basse de Vaux-Chavanne et se rend dans la Lienne, affluent de l'Amblève, au nord de Bra.

Le RUISSEAU DES FAGNES. Naît à l'ouest de Manhay et va se jeter dans l'Aisne près de Mormont.

Les hameaux de la commune sont : Manhay, Bellaire, Dewaare, Quoignelet, Gothai. On écrit Gothale ou la Gottale en 1624. Ce mot en wallon signifie source dans un fond au milieu des bruyères.

Hazale. Hassal, ha, hat, désigne une élévation ; sal, sel, de cella veut dire manoir (habitation sur la hauteur) d'après Willems et Desmet.

Hanneux est une autre section. Des noms de lieux : Stoqueux, Sur les Quartiers, Clausure, Sur le Laid Champs, Affrues, Hasue, Affrui, etc.

Le hameau de Manhay, à 545 m d'altitude, constitue une section dépendant de la commune de Vaux-Chavanne ; carrefour important de diverses grand-routes, dans une dépression du plateau des Tailles.

Le mot Manhay : « man » venant de « Mancre » est une manse, une ferme.

Haie, en wallon, est un bois à écorcer les chênes. « Hay »

forme romane de heyd ou bruyère. De ces interprétations, nous préférons la dernière, estime Tandel.

Avant la construction de la grand-route de Liège (1838), « le Manhay » disait-on alors, était un petit hameau de quelques vieilles bicoques. Depuis la création de cette route jusqu'au moment où le chemin de fer de l'Ourthe fut construit (1867), le Manhay vit passer de nombreux voyageurs. C'était un relais de poste important. À cette époque, deux grands chars à quatre chevaux faisaient chaque jour la route de Liège à Arlon et se rencontraient vers minuit entre le Manhay et la Baraque Fraiture. D'autre part, un service de voitures reliait le jour, Bastogne et Aywaille : les voitures se croisaient à 11 h. au Manhay. Des relais étaient échelonnés le long des routes, de façon à ce que les chevaux ne fissent jamais plus de 25 km.

Des malles-poste, parlons-en ! Ah ! ce n'était pas rien d'effectuer un long trajet par ce moyen. Il fallait au conducteur une force de résistance peu commune, surtout lorsque ces véhicules au cours de l'hiver, devaient se frayer un passage dans la neige, à travers la région rude qui est la nôtre.

Nous avons retrouvé un vieux tarif de transport daté de 1880. Il signale que le prix des places d'intérieur de la malle-poste était fixé à 10 centimes par km de parcours, et alors on ne connaissait que les voitures à un cheval, qui contenaient à l'intérieur quatre ou six places. On connut plus tard des véhicules traînés par 3 ou 4 chevaux et évidemment plus spacieux. Il était défendu d'y fumer (1880) et d'y admettre une cinquième ou une septième personne, si ce n'était de consentement unanime des voyageurs. Les enfants au-dessous de trois ans payaient le quart du prix, et ceux âgés de trois à six ans, la moitié du prix.

Chaque voyageur avait droit au transport gratuit de 20 kg de bagages.

En 1890 existait le service Lierneux-Samrée exploité par le sieur Molhan. Un service par jour, trajet 23 km. Cela pouvait rapporter, bon an mal an, une recette de 2.000 F environ.

Départ de Lierneux à 7 h. 30 du matin, arrivée à Samrée à 12 h. On partait de Jevigné, Vaux-Chavanne et Manhay, où il y avait un peu d'arrêt pour permettre de soigner les chevaux et au conducteur de se restaurer. On reprenait la route par Osterodeigne, Freyneux, Dochamps et enfin Samrée. Prix du parcours : 18,5 F. Retour à 15 h. pour arriver à 19 h. 30 à Lierneux.

Il existait en outre le service Bastogne et Aywaille. C'est vers 11 h. que les voitures se rencontraient à Manhay ; le service vers Bomal, La Roche, Houffalize, Lierneux. Grâce à la création de ces services, Manhay sortit un peu de son isolement.

Le vieil « Hôtel des Ardennes » est un souvenir de cette époque. Auberge accueillante, vaste maison blanche où l'on était reçu cordialement « à la bonne mode ». Le conducteur de la malle-poste s'y reposait un moment, y retrouvait ses vieux camarades, les marchands de chevaux des foires régionales, les « messagers », les colporteurs et les bons buveurs, jacassant, buvant dans une ambiance de rires et de saine gaieté.

Il n'était pas rare de voir alignés devant l'hôtel de nombreux chariots à quatre chevaux, appartenant à des messagers qui allaient à Liège ou qui en revenaient, car tout le trafic du Luxembourg se faisait par Manhay.

Signalons encore l'Hôtel Pirson, fort achalandé. Le propriétaire qui était maître des postes est décédé en septembre 1860.

En 1879 (octobre), un bureau de postes fut installé à Manhay, ainsi que le télégraphe ; et le service des « malles » fut supprimé.

On songea à l'établissement du vicinal ayant Manhay comme point centre de la ligne Comblain-la-Tour à Melreux. Il transforma rapidement la localité et allait devenir un puissant intérêt pour les touristes, auxquels il permettra d'accéder facilement en pleine Ardenne, dans des régions jusqu'alors malheu-

reusement dépourvues de tout moyen pratique de communication.

Manhay ne perdit rien de sa physionomie pittoresque, au carrefour des grand-routes.

La ligne vicinale Comblain-la-Tour-Melreux, au parcours tourmenté, allongeait ses rails sur 64 km de longueur. Par endroit, lisons-nous dans « Touring Club » (1910), la voie se replie comme une couleuvre, et par trois fois passe quasiment à la même place, mais à des niveaux différents.

De Manhay, belle route vers Grandmenil qui se trouve à 3,5 km (altitude 435 m). Pour Harre, 10 km ; Lierneux, 8 km ; Malempré, 3,5 km ; Odeigne, 7,5 km.

En 1892, il fut question sérieusement d'un projet de chemin de fer vicinal reliant Bomal à Vielsalm par Lierneux. Ce projet était destiné à favoriser onze communes de la région. Une nouvelle impulsion serait donnée au commerce de bétail. En effet, les marchands du Condroz, d'une partie de la province de Namur, des environs de Huy, de Ciney, etc., y trouveraient grand avantage. Une autre ressource consistait dans le transport des voyageurs en desservant toutes les communes circonvoisines privées de communications sur un espace assez étendu.

Projet qui n'eut pas de lendemain. À l'heure actuelle, le vicinal de Manhay est supprimé. Il est remplacé par l'autobus communiquant avec Érezée, Bomal, Liège, Houffalize, Athus, Lierneux, Vielsalm, etc.

Un extrait notarial. Une famille seigneuriale du nom de Malaise a habité Manhay. Son nom s'est conservé dans le bois « de Malaise ». La maison qu'elle habitait possédait entre autres choses remarquables une cheminée sur les faces latérales de laquelle sont peintes en vert sur marbre blanc des figures représentant les principaux personnages de la Bible. On pouvait encore voir une petite chapelle adossée au pignon de droite, et dont l'entrée est à l'intérieur du manoir.

Non loin de Manhay, entre Malempré et Vaux-Chavanne, on rencontre des monuments druidiques et du côté de Fraiture la pierre « Fal-Housse » qui rappelle le culte de la prudente Faule (sœur de Thor, dieu de la Foudre) dont le temple était un groupe de pierres gigantesques, au milieu d'une plaine élevée et unie.

Trois châteaux s'élevaient à Malempré ; le château des Dames, le château Pilate, le château de la Tour. Mais les Sarrazins sont venus et, après, des démolisseurs de ruines non moins féroces. Il en reste un aqueduc et des pierres.

Tout alentour de Vaux-Chavanne, des villas et des châteaux surgissent des bois : c'est à Chêne-al-Pierre, le château et le beau parc de la famille Van Hoorde ; la villa de Bellaire ; la villa de Bahou, entourée de pièces d'eau et où M. Gilkinet, professeur à l'Université de Liège, a groupé dans un parc plus de cent variétés de conifères. Pendant tout un temps, les moyens d'accès pour aboutir à Vaux-Chavanne furent très difficiles, les routes par endroits étaient impraticables, à tel point que l'autobus Trois-Ponts-Manhay refusa d'assurer, même avant la guerre, le service sur le tronçon Bra-Manhay.

La commune eut beaucoup à souffrir au cours des dernières guerres. En 1914, Manhay comptait 120 habitants et une vingtaine de maisons. La dévastation passa dans ce coin paisible et les troupes allemandes assoiffées de pillages, se distinguèrent par des forfaits incroyables. Le 21 août, ils occupaient le hameau. Le 23 au matin, un coup de feu fut tiré par un soldat allemand. Aussitôt, une fusillade éclata et l'officier donna l'ordre de mettre le feu au hameau. Quelques minutes après, onze maisons étaient en flammes. Trois villageois furent tués. Plusieurs hommes furent conduits en Allemagne où ils subirent une dure captivité.



Manhay, l'école brûlée par les Allemands en 1914.

Lors de la guerre 1940-45, la commune de Vaux-Chavanne subit encore des dégâts. Il faut signaler encore la dévastation de Manhay ; son voisin Grandmenil eut aussi beaucoup à souffrir.

Quelques victimes et notamment un habitant du nom de Jules Tribolet qui, enlevé de force le 27 août 1943 par la Gestapo, fut conduit en Allemagne où il est mort tragiquement le 31 août 1944.

Sa dépouille mortelle a été ramenée dans son pays natal le 29 juillet 1949 et la commune lui fit d'imposantes funérailles le lundi 1^{er} août.

Les Américains, par suite de la contre-offensive de von Rundstedt, ayant abandonné Saint-Vith, ne tardèrent pas à abandonner Vielsalm, puis Lierneux. Ceci se passait le 24 décembre 1944. Ils battent en retraite du côté de Manhay. Et quelques jours après, de violents combats se déroulèrent sur le territoire de Vaux-Chavanne et du côté de Grandmenil. Les Allemands, au cours d'une puissante attaque, sur un front de 3 km, s'emparèrent bientôt du village de Manhay qui, successivement, fut pris et repris, notamment le 28 décembre.

Nous l'avons dit, Manhay est un centre important, et il constituait au point de vue militaire, un carrefour commandant le ravitaillement des armées. En effet, pour ceux qui, comme nous, connaissent l'endroit, les routes qui y convergent conduisent soit vers Liège, Vielsalm, Stavelot, Bastogne, Érezée, Marche. C'est assez dire que, dans les deux camps, on fit l'impossible pour garder cette position de premier ordre.

La distance à vol d'oiseau entre Bastogne et Manhay étant d'environ 23 km, c'est l'espace dont disposait von Rundstedt entre ses deux flancs. La moindre avance des Alliés, de Manhay vers le sud et de Bastogne vers le nord, menaçait dangereusement les armées allemandes opérant plus à l'ouest. Au 28 décembre, les Américains progressaient au-delà de Bastogne.

Le 29 décembre, les Alliés poursuivent leurs opérations offensives, dans le secteur de Grandmenil. La position de von Rundstedt, en cet endroit, est mauvaise. En ce moment, il est peut-être à la veille d'un grand désastre. La reprise de Grandmenil et de Manhay amène les forces alliées à 8 km de l'une des deux dernières routes restées à la disposition du commandement allemand pour ravitailler ses unités avancées. Si les Alliés atteignaient la Baraque de Fraiture, ils auraient coupé la route principale La Roche-Saint-Vith et ne seraient qu'à 19 km de Bastogne. Les pointes de ces deux forces qui pouvaient se former en tenailles, étaient reliées entre elles, par une route latérale de premier ordre, partant de Bastogne droit vers le nord et passant par Houffalize.

La situation semble donc décisive vers le 29 décembre. Les deux armées alliées venant, l'une du nord et l'autre du sud, sont déjà à portée de canon. Lorsque le temps devint meilleur et que se dissipa le brouillard intense qui recouvrait l'Ardenne, l'aviation alliée entra en action et les ravages qu'elle causa aux armées ennemies, dans les parages de Manhay et de la Baraque

de Fraiture, peuvent être qualifiés de formidables.

Au début de janvier 1945, de violents combats continuent à se dérouler dans nos parages. Malgré le temps défavorable, l'aviation alliée effectue de nombreuses sorties pour attaquer les convois ennemis. Le canon tonne du côté de Manhay. Le 5 janvier, on signale que la 1^{re} Armée américaine a attaqué le flanc nord allemand entre Hotton et Grandmenil et elle a réalisé des progrès. C'est au moment où le maréchal Montgomery prend le commandement des armées alliées au nord du saillant des Ardennes. Le vaillant chef intervient à l'heure où, du côté de Grandmenil, au sud-est, les Alliés ont vigoureusement attaqué. Ainsi ce modeste village et son voisin Vaux-Chavanne prennent une place marquante dans l'histoire de la guerre 1940-1945.

L'événement principal des journées des 6 et 7 janvier 1945, c'est la traversée par les chars américains en plusieurs endroits de la route La Roche-Saint-Vith. C'est ainsi que les Alliés occupent Odeigne. D'autre part, ils tiennent maintenant la Baraque de Fraiture. Pendant que d'effroyables batailles se déroulent du côté de Manhay, les habitants de Vaux-Chavanne attendent avec une impatience légitime, pendant des jours de terreur et d'angoisse, l'heure de la délivrance. Le champ de bataille se rapproche. Les obus pleuvent en rafales ; il y a des destructions. Un officier américain estimait qu'un demi-million d'obus a été déversé dans les parages. 150 canons sont installés par les Alliés sur les hauteurs de Werbomont ; ils massacrent les positions ennemies.

Successivement, Malempré est repris, puis Vaux-Chavanne, dont les habitants saluèrent avec l'enthousiasme qu'on devine, les glorieux libérateurs qui menèrent dans notre contrée, la guerre dans des circonstances tout particulièrement difficiles.

On ne connaît que peu de chose de Vaux-Chavanne au point de vue historique. Comme beaucoup de localités ardennaises, il eut son petit seigneur, qui avait autorisé et possédait la plupart des biens de l'endroit.

On cite Guillaume de Lardinois, fils de Thomas et receveur des Rivières et Marie de Chéoux, qui était seigneur de l'endroit sur la fin du XVI^e siècle. Il épousa Nicole de Lierneux, dame de Sclassin, fille de Robert de Lierneux et de Louise de la Marck, dont il eut Robert de Lardinois. Ce dernier écuyer, seigneur à Vaux-Chavanne, épousa le 9 septembre 1600, Marguerite, fille de Claude de Mouzay et de Jeanne Ovez (ou Orcy, d'après Le Fort, manuscrit).

Le 11 mars 1606, sire Jacques de Samrez, curé de Jupille, relève la cour foncière de la Vaux de Schavanne, succède à son frère Baudouin de Samrez. (Durbuy, Haute Cour, 1604-1607.)

Gilles de Neuforge, seigneur de la Vaulx de Chavagne, conseiller de Son Altesse le prince électeur de Cologne, en son pays de Stavelot, vivait le 15 février 1644. (Durbuy, Haute Cour, 1644-1652.)

Un document : 31 mai 1706, réalisé le 31 octobre : Comparait Ferdinand Gallé, licencié en droit, seigneur de la Vaulx et Villers de Chavanne, avec Léonard Jean Henri, marchand bourgeois de Liège, son beau-frère, ce dernier faisant pour la demoiselle Marie-Constance, son épouse, demoiselle Claire François Neuforge, leur mère et belle-mère, vendent à Remacle Grofey, seigneur de Champion et souverain mayeur de Marche, leur maison et terre à Marche.

À citer encore, la famille de Ladryn ou Ladry, ayant un château à Lierneux au XVII^e siècle. Un Ladry se maria le 17 mai 1688. Un autre seigneur de Vaux-Chavanne De Sadzot, marié le 2 février 1688.

Antérieurement en l'an III, Vaux-Chavanne appartenait au département de Sambre-et-Meuse, 15^e canton de Clerheyd. En 1819, au district de Marche, en 1828 au canton de La Roche. En 1823, Vaux-Chavanne avait comme dépendances, Gotal,

Xhout-si-plout et Manhay.

Actuellement appartient à l'arrondissement judiciaire et administratif de Marche (30,5 km) au canton d'Érezée, à l'évêché de Namur.

Quelques distances : Melreux 22 km, Vielsalm 19 km, Trois-Ponts 17 km, La Roche 21, 5 km, Houffalize 23 km.

La superficie de la commune est de 1.226 ha. L'altitude de 444 m au seuil de l'église.

Parmi les bourgmestres, signalons : M. H. J. Lelonchay, qui appartenait à une très ancienne famille. Si on remonte assez haut, on constatera que celle-ci porta le même blason et joua un rôle assez conséquent dans le Luxembourg. M. Lelonchay est décédé le 29 mai 1939 à l'âge de 78 ans.

Un autre bourgmestre, M. A. Croiselet, nommé par arrêté royal en juin 1939.

Vaux-Chavanne fut doté en 1619 d'un oratoire qui fut érigé en chapellenie le 23 août 1623.

Jacques de Marcour, mayeur de Grandmenil, et Marie, son épouse, firent bâtir la chapelle sur un de leurs terrains et assurèrent au recteur, pour une messe par semaine, une rente annuelle de 52 florins liégeois, à prendre sur une ferme à Monchenoul et sur un pré à Vaux-Chavanne. Le curé de Bra permet définitivement, en 1628, l'administration des « primum et ultimum », dans cette chapellenie.

On croit que le premier chapelain aurait été un certain Henri Jodinet, nommé à ce poste, en avril 1623. (Chapitre de Stavelot, reg. 30 fol. 278.)

Nous n'avons pas trouvé les noms de ses successeurs immédiats. Citons toutefois Philippe Jacoby, cité en 1782 et 1785 qui aurait été le dernier recteur de la chapellenie de Vaux-Chavanne, et le premier curé de la paroisse en 1803, date où elle fit partie du diocèse de Namur.

En 1782, la chapellenie en question y compris Manhay comptait 254 habitants et à la même époque la chapelle de « Malaise » en ce dernier hameau ressortissait au point de vue religieux, de Vaux-Chavanne.

L'ancienne église datait de 1865. Lors de l'offensive von Rundstedt, elle fut fortement endommagée et en 1950 la restauration était terminée. Parmi les prêtres originaires de Vaux-Chavanne, citons quelques noms :

Le chanoine Lebrun, qui fut curé à Freyneux.

L'abbé Voz, qui mourut curé à Louffémont (Anlier) après avoir été en fonction à Houmont et Roumont.

L'abbé Jos. Pierret, vicaire à Étalle, fut arraché de son église par les Allemands dans la nuit du 22 au 23 août 1914 et pendu à un poteau téléphonique.

L'abbé Jacoby qui était vicaire à Érezée en 1940.

Population : 1801 : 279 - 1821 : 307 - 1846 : 432 - 1910 : 374 - 1961 : 429 - 1976 : 427.

Vielsalm

Jolie villette que Vielsalm, où tout dit la vie aimable, le bien-être, la sérénité de la nature sous l'azur limpide et profond.

D'où vient le mot Salm ? Consultons divers auteurs, notamment Halkin et Roland, Godefroid Kurth, A. Guillaume, etc.

Il y avait jadis deux petits comtés indépendants, l'un nommé Haut-Salm (Obersalm), était dans les Vosges, sur les frontières de l'Alsace et de la Lorraine, avait pour lieu principal la ville de Senones ; l'autre, nommé Bas-Salm (Nieder Salm) ou Salm-en-Ardenne, était dans les Pays-Bas, sur les frontières de Liège et de Luxembourg. Ce comté, à cette époque, avait pour chef-lieu Salm-Château. On sait maintenant que cette dernière localité est une dépendance de Vielsalm.

Les princes de Salm qui, dit-on, établirent les premiers châteaux Francs en Belgique, possédaient en outre sur notre territoire, de nombreux domaines. De nos jours, on n'en trouve plus trace.

Néanmoins, une version populaire persistante attribue les ruines d'un vieux château situé sur un de nos plus hauts plateaux, aux Comtes de la Salm.

Qu'en est-il du château ? En tout cas, cette antique maison portait dans ses armes un « Saumon ».

Est-ce parce que ce nom ressemblait à celui de « Salmo » ? D'autre part, certains établissent l'étymologie de Salm dans le nom d'un vieux dieu nommé « Salm ou Samoth »... Il y a déjà ici sujet à des sensations, on le voit. Bref, et c'est, nous le pensons, la meilleure explication qui prévaut et l'on s'en tient au mot « Saumon » d'où sortit « Salm ».

Depuis des temps lointains déjà, tous les groupements locaux, ainsi que les documents officiels et administratifs, ont conservé ce signe sur leurs étendards et armoiries... C'est déjà quelque chose.

Dans les armoiries de diverses familles nobles qui vont suivre, nous relevons les « Saumons ». Citons : Salm P. d'Utrecht ; Van de Salm (Hollande) ; Comte de Salm (Provinces Rhénanes) ; Salm Archiet (Lorraine) ; Salm Hoogstraher (Prusse) ; Salm Horstman (Wurtemberg) ; Salm Neuburg (Autriche) ; Salm Ruffenschecht Dyck (Wurtemberg) ; Salm-Salm (Prusse), etc.

C'est par arrêté royal en date du 4 janvier 1934 que la commune de Vielsalm a été autorisée à faire usage d'armoiries particulières qui sont : « d'argent à deux saumons, adossés de gueules ».

Si l'on excepte la partie méridionale où l'Ourthe prend sa source, le canton de Vielsalm est compris dans le bassin de la Salm qui, après y avoir reçu plusieurs ruisseaux, entre dans la province de Liège et va se jeter dans l'Amblève, affluent de la Meuse.

Vielsalm, que l'on écrivait « Salmana » dans d'anciennes chartes, « Vieille Salm » par opposition à Samchâteau situé un peu en amont, est célèbre par ses antiquités. Vieux pays des seigneurs, il offre d'évidentes traces d'établissements romains. Le château de Salm, nous l'avons dit, fut un des premiers que les Francs possédèrent en Belgique. Celui du milieu du XIX^e siècle se trouve au « Vieux Château », avant-poste avancé, dit-on, du donjon des comtes et qui disparut vers 1560.

Diverses orthographes : Selme signalé en 870 ; Salmo (1034, 1035, 1089) ; Salmes (1131, 1153) ; Salmis (1153, 1182, 1183, 1316) ; Sames (1296, 1310) ; Sayme en Ardenne (1160) ; Vie-Salme (1365) ; Samme (1393) de Psalmès (1434) ; Salmis Vetus (1497, 1558, 1589) ; Viex Salme (1504) ; Saulne (1505) ; Salme (1604) ; Salm (1606, 1789) ; Viele Salme (XVII^e siècle), adj. Salmnensis (1104, 1174) ; Salmentis (1624, 1716).

À Salmchâteau, dépendance de la commune de Vielsalm, sur la rive droite de la Salm, au sommet de la montagne escarpée qui fait face à l'ancien château des comtes de Salm, aujourd'hui en ruines, au lieu-dit « Camp Romain », on voit encore à l'heure actuelle un oppidum élémentaire, formé par deux crêtes rocheuses très abruptes, reliées entre elles par un puissant retranchement en gros blocs de schiste. Cet endroit aura vraisemblablement servi de refuge ordinaire aux populations ségniennes, qui habitaient le pays avant la conquête romaine.

D. Guillaume signale : « Après la période carolingienne, le territoire de Salm, bordé au nord par les possessions de l'abbaye de Stavelot, à l'est par la seigneurie de Saint-Vith, au sud par celles de Reuland et de Houffalize, et à l'ouest par le domaine de Lierneux, pays de Stavelot, forma un comté dont les limites demeurèrent sensiblement les mêmes jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

Le premier comte de Salm dont les documents historiques fassent mention est Giselbert de Luxembourg, petit-fils de Sigefroid, fondateur de la ville et du comté de Luxembourg, qui signe « Cornes Gisilbertus de Salmo » ; un acte d'échange opéré en 1034-1035, entre l'abbaye de Stavelot et celle de Saint-Maximin de Trèves.

Dans Halkin et Roland (t. 1, pp. 210-211), on lit ce qui suit : « Lors du partage de 870, entre Charles le Chauve et Louis le Germanique, la localité de « Selme », de même que le district de « Tectis » et les territoires des abbayes de « Prumia et de Stabolau » échurent à ce dernier (Nireus, t. 1, pp. 30-31). Le comte Sigefroid, acquéreur du château de Luxembourg, le 17 avril 963, semble avoir lui-même possédé le territoire de Salm, avant cette date, car vers 959, Werinfride, Abbé de Stavelot, fit de pressantes démarches auprès de Brunon, archevêque de Cologne, pour soustraire Bodeux à la cupidité du comte Sigefroid (Halkin et Roland, p. 169). Frédéric de Luxembourg, avoué de l'abbaye (mort en 1019), signe en 1004 une charte de Stavelot relative à Glain. Parmi les témoins figurent le duc Godefroid et les comtes Henri et Gislebert dont le dernier nous semble être le même personnage que Gislebert ou Giselbart de Salm, cité en 1035. D'après les anciens chroniqueurs, Étienne, évêque de Liège de 903 à 920, était issu de la famille de Salm. (De Theux, t. 1, p. 16.)

Par le seul fait que nous voyons Giselbert prendre vers 1035, le titre de Comte de Salm, il est manifeste que cette localité avait dès lors une importance relative, grâce sans doute à son antiquité.

La paroisse de Salm, dénommée Vielsalm, depuis le XIV^e siècle, remonte vraisemblablement à la période carolingienne, et doit sans doute sa fondation au zèle des religieux de Stavelot, comme semblent l'indiquer les rentes annuelles que l'« Ecclesia de Salmes » payait encore à l'église de l'abbaye en 1131. Les comtes de Salm, qui jouirent du droit de collation de cette paroisse pendant tout le moyen âge, auront relativement contribué pour leur part à l'érection de cette ancienne église.

Tous les habitants du comté de Salm étaient serfs du comte, à l'exception des habitants de Salm-Château et des vassaux du comte, occupant 4 seigneuries dont il était le suzerain.

Herman, fils de Giselbert ou Gislebert, couronna d'une belle et brillante auréole de gloire, la noble maison de Salm.

Après la mort de l'empereur Rodolphe de Souabe, Herman fut choisi pour empereur d'Allemagne (1081). Il en était digne tant par sa valeur que par sa sagesse et sa modération. Il battit à Hochtett les partisans de Henri IV ; il les surprit dans leur camp, en tailla une partie en pièces et mit l'autre en fuite. Un de ses fils, Herman II, s'établissant à Salm et eut pour successeur Henri 1^{er}, son fils. Henri 1^{er} mourut en 1165, laissant deux fils : l'un, Conrad, le cadet, continua la maison de Salm en Ardenne (Bas Salm). L'autre, Henri l'aîné, fut le chef de la branche de Salm en Lorraine (Haut Salm),

Le 14^e comte de Salm en Ardenne, Henri IV, survécut à son fils unique Henri, tué en 1408 à la bataille d'Ottée. En 1415, Henri institua son héritier, Jean Vil, chef de la maison de Bas-Salm (Nieder Salm) ou Salm en Ardenne. Henri mourut cette même année sans laisser de progéniture et, de ce fait, est considéré comme le dernier comte de Salm.

Cette maison fut divisée en plusieurs branches qui eurent des possessions en Allemagne et qui ont subsisté jusqu'au XIX^e siècle. Ils étaient souverains immédiats dans leurs domaines, mais ils furent médiarisés en 1802 et en 1816.

Les comtes de Salm-Reifferschied sont aujourd'hui princes de Reifferschied.

À l'époque moderne (XVIII^e siècle), il y avait à Salm deux cours pour administrer la justice, l'une censale, composée d'un maieur et de sept échevins, et l'autre féodale, qui était placée

sous la présidence d'un prévôt, assisté de sept échevins connaissant des fiefs et des causes criminelles.

Les quatre seigneuries qui faisaient partie du comté de Salm, qui était lui-même une partie du comté de La Roche, étaient : Amberloup, Thony, Termini et Wigny. Le comté comptait 40 villages ou hameaux.

Il y a, écrit Marcellin La Garde dans sa légende « Le pêcheur d'écrevisses », un bout de la Salm qui présente le tableau le plus frais et le plus ravissant que l'imagination puisse rêver, et pour comble de bonheur, il se trouve tout à fait en dehors du tracé du chemin de fer, entre l'entrée et la sortie du tunnel de Trois-Ponts. Il restera donc tel qu'il est, et la jolie description qu'en a faite Eugène Gens sera toujours vraie : « La rivière se bifurque et enlace de ses deux bras une petite île verte comme une émeraude bordée de buissons d'aulnes et de tressillages aux grandes feuilles rondes. Un de ses bras longe un bois plein de grands et beaux chênes. L'autre bras descend en véritable torrent, bruyant, aux vagues brunes frangées d'écume blanche.

» L'extrême humidité du sol y entretient une végétation superbe défendue contre les grands vents et l'ardeur du soleil par une ceinture de bois. (...) »

Vielsalm, un des beaux visages de notre Ardenne, riante et prestigieuse.

Vielsalm est célèbre par ses antiquités. En effet, ce vieux pays des Seignienns offre d'évidentes traces d'établissements romains. Le château de Salm fut un des premiers que les Francs possédèrent en Belgique ; dans la suite, il fut transporté à Salmchâteau, bâti sur la pointe d'un rocher.

Dans ce village, on a rencontré des monuments druidiques, des tumulus, un camp romain à Recht avec armes, monnaies.

À propos de ce camp, une tradition légendaire rapporte : « Une brise perpétuelle frôlant la robe du grand dieu y fait entendre une musique guerrière, accompagnée quelquefois d'un frémissement des armes, des épées et des lances, au milieu de la tempête ; c'est que les fils d'Odin ont fait une halle sur ce mont froid. » (Extraits des manuscrits de Pierret).

Joignant le château, il y avait quelques maisons qui autrefois étaient entourées de murailles que l'on nomme bourg, et au pied un petit village que l'on nomme la nouvelle Salm, séparée du château par la petite rivière de « Glaine ». À quelque distance de là au-dessous, sur la « même » rivière, est Salm-la-Vieille ou la Vieille Salm, qui est une espèce de bourg consistant en cent maisons ou environ, où il se tient chaque année huit foires.

M. G. Remacle signale qu'en 1823 on compte 2.362 habitants, y compris Petit-Thier et Goronne, ou environ 1.950 sans ces deux localités.

Il y a un tribunal particulier subalterne au Conseil provincial de Luxembourg, qui était autrefois composé de deux mayeurs.



Vielsalm - La foire.

« Aujourd'hui, réunis en un seul, et de sept eschevins et d'un clerc juré. Il y a aussi une autre cour composée d'un prévost et de sept féodaux.

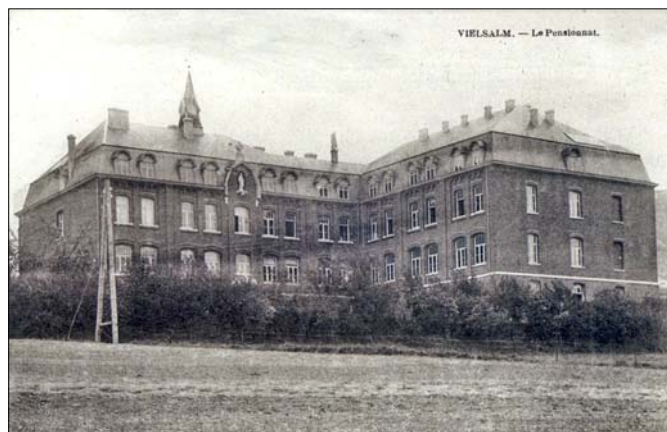
Le terroir, dont une partie consiste en bruyères, est assez ingrat, « de soy-mesme » et ne produit que du seigle et de l'avoine, au reste le pâturage y est excellent, ce qui fait qu'il y a beaucoup de bétail.

L'industrie de ce pays est composée par la grande quantité d'ardoises, de meules, et fines pierres à rasoir dont on fournit les pays voisins à plus de cent lieues à la ronde. » (Documents anciens.)

Vielsalm appartient à l'arrondissement administratif de Bastogne, à l'arrondissement judiciaire de Marche, à l'évêché de Namur. C'est le chef-lieu de canton de justice de paix.

Vielsalm est situé à 42 km de Bastogne, à 9,5 km de Lierneux, à 7 km d'Arbrefontaine, à 12,5 km de Beho, à 12 km de Bihain, à 8 km de Bovigny, à 5,5 km de Grand-Halleux et à 5 km de Petit-Thier.

L'altitude sur le territoire de la commune atteint 366 m au seuil de l'église. Elle flotte entre 400 et 560 m pour le canton, 400 m au seuil de la chapelle de Pellémont (Pelle-Mont).



Vielsalm - Le pensionnat.

INDUSTRIES

Des roches caractéristiques de bandes géologiques existent en Ardenne et en Gaume, et c'est ainsi que nous venons à parler de la région de Vielsalm.

« Pourquoi, écrit M. P. G. Liégeois, ces roches si anciennes surgissent-elles en cet endroit ? dit-on couramment, tout simplement parce que nous nous y trouvons à la rencontre de deux plissements importants, au croisement de deux surélévations tectoniques que les géologues appellent les anticlinaux.

D'une manière générale, toutes les couches géologiques qui forment l'Ardenne et se superposent pour former ce que l'on peut nommer le substratum primaire du pays ; ces couches ont une direction sensiblement sud-ouest/nord-est et même ouest/est dans la région de Vielsalm.

Les ardoisières. Les ardoisières de Vielsalm sont réputées les meilleures du monde, comme ses pierres à rasoir : le clou mange les ardoises des autres pays ; les ardoises de Vielsalm mangent le clou.

C'est une exploitation difficile. Revêtu de vêtements spéciaux, lampe de mineur à la main, l'ouvrier descend par des échelles dans les bancs de schiste, dont l'épaisseur varie d'un gisement à l'autre et peut atteindre et dépasser 100 m ; ces bancs sont constitués par des lits de plusieurs mètres de puissance, séparés par des « pourris » c'est-à-dire de minces couches d'argile. Le schiste est exploité par « chambres » qui suivent la direction des veines et qui sont séparées par des piliers de 5 ou 6 m de diamètre supportant la voûte taillée en pleine roche. On

descend séparément dans chaque chambre par « gradins » ; l'ouvrier divise le gradin en blocs de 3, 4, 5 m de hauteur sur 4, 5, 6 m de côté, par un coupage vertical dans les parois de la chambre contre les piliers et un coupage horizontal dans le fond ; ces coupages se font à l'aide de perforatrices à air comprimé.

Quand le coupage est terminé, les ouvriers enfoncent de mètre en mètre, sur toute la longueur du bloc, des coins sur lesquels ils frappent pour le fendre et le détacher de la paroi voisine ; le bloc est alors soulevé à l'aide de leviers et culbuté dans l'ouvrage. On obtient ainsi des blocs épais de plusieurs décimètres et ayant plusieurs mètres carrés de surface, et on les débite en morceaux d'une vingtaine de kilos. Ils sont chargés sur wagonnets et conduits par les galeries longeant les veines presque aux puits d'extraction. Là des treuils électriques les remontent jusqu'aux ateliers des chantiers superficiels de fendage. Ils y deviennent des feuillettes que l'on façonne selon les modèles demandés, découpage mécanique ou à la main, polissage, montage, etc.

Les ardoises sont employées à recouvrir les toitures, les murs exposés à la pluie, les tableaux de classe, etc. Métier pénible que celui de l'ardoisier qui est astreint à de grandes fatigues, à respirer les poussières au fond, par le travail à l'humidité, atmosphère désagréable des galeries et chantiers, l'emploi de certaines lampes qui dégagent acétylène et fumées, etc. On s'efforce de moderniser la situation.

Voilà, en résumé, l'exploitation ardoisière de Vielsalm, qui constitue une richesse incalculable.

Pierres à rasoir. C'est depuis des temps immémoriaux que l'on extrait la pierre à rasoir sur le territoire des communes de Vielsalm, Bihain et Lierneux. De nombreuses carrières mettent par an dans le commerce bien au-delà de 100.000 pierres taillées, régularisées, façonnées comme pierres à rasoir et pierres à aiguiser.

On les dénomme coticule. Elles sont d'origine plutinienne et composées de grenats, d'aluminium et de manganèse et extraites dans le sous-sol. Les qualités exploitées sont diverses, et la pierre à rasoir de Vielsalm est particulièrement recherchée, paraît-il, par les couteliers anglais ; elle porte une étiquette aux armes de Vielsalm, « soit deux saumons d'argent sur fond d'azur ».

Les blocs sont extraits de la montagne où l'on accède par des galeries qui se ramifient et conduisent chacun à des gisements d'espèce particulière.

Certains ouvriers détachent au marteau, les morceaux de roche qui renferment le précieux filet jaunâtre de coticule. D'autres ouvriers les amènent au jour.

« La qualité la plus pure de coticule, unissant la finesse à la dureté, est la plus ancienne ; elle a été baptisée « Old Rock » par l'Américain Droesbers qui a donné à cette exploitation l'impulsion dont elle vit encore. » (Touring Club.)

Les blocs, amenés au chantier, subissent une série d'opérations. Citons-les sommairement. Ils sont d'abord sciés à une grandeur « standard ». Comme un grand peigne, une lame d'acier activée électriquement, va et vient inlassablement, mord la pièce à raison de 2,5 cm à l'heure. À la suite de cette opération, la pierre est débitée en longues lamelles de même épaisseur. Puis, cassée ou coupée à la longueur voulue. On la pâlit au carborandum, et ainsi elle est prête à être livrée au commerce.

Placées dans des machines, ces pierres servent à repasser les couteaux minuscules. Les pierres à aiguiser s'emploient pour les outils de menuiserie et de tous genres, les burins, les couteaux, les canifs, etc.

L'« Old Rock » principalement s'engage pour aiguiser les rasoirs en général, les instruments de chirurgie et tous les fins tranchants.

Et voilà en ce qui concerne les pierres de Vielsalm, de Salm-

château et d'ailleurs, jolis coins sans doute, mais que l'on connaît bien peu.

Uranium. Pétrole. Y a-t-il de l'uranium à Vielsalm? La question a été posée il y a plus de 10 ans. Des chercheurs, MM. Horion, Denoël, Malaise, signalent sa découverte dans un traité de géologie, ont eu la bonne fortune de repérer et d'extraire dans les filons coupant les gisements d'ardoises à Vielsalm, des cristaux isolés de torbernite. La torbernite est un uranophosphate de cuivre composé pour moitié en poids d'uranium.

Et y a-t-il du pétrole? On a fait des investigations. Où en est-on actuellement concernant ces deux découvertes?

On doit signaler encore quelques petites industries locales, tannerie, brasserie, scierie, etc.

Outre la belle rivière, la Salm commune, citons :

À Vielsalm, **GALLSOGNE**. Ruisseau, branche du **Glain**, sortant des bois de Commanster.

ROUGÈNE. Ce ruisseau a sa source à Vielsalm (limite de Petit-Thier), prend le chemin de Bêche (2,5 km), et s'unit au Solnay pour former la Salm. On le dénomme aussi Rouge Rel.

HERMIVIMONT. Il est formé à Vielsalm par la réunion des Brussires et du Petit-Thier à Beaufays; à 1,2 km, atteint Ville-du-Bois, à 1,9 km, l'étang de Hermanmont ou Hermamont, se jette dans le Baraichin (3,3 km).

Vielsalm a pour dépendances : Beau-Fays, Bêche, Burtonville (ancienne villa), Cahay, Comté, Hermamont où se trouve un château moderne, Mathy-Thiers-de-la-Justice, Neuville, Priesmont, Pont-des-Perches, Rencheux, Taillis, Salmchâteau et Ville-du-Bois.

« Au nord-est de la province de Luxembourg, s'étend un « pays » au caractère bien particulier, par le relief, la géographie, l'histoire.

» Abordé par le nord, il constitue une étape entre la vallée de l'Ambève et les paysages du plateau de Bastogne qui s'amorcent à Gouvvy.

» Pays de transition, en réalité : pays de Salm. Son nom vient de loin. Il faudrait le rattacher aux Celtes et au ruisseau qui rongeaient le promontoire sur lequel, il y a près de mille ans, l'aïeul de Gislebert de Luxembourg campa sa forteresse, face à la riche abbaye de Stavelot. » (Gaston Remacle.)

LA PAROISSE

La paroisse de Salm, dénommée Vielsalm depuis le XIV^e siècle, remonte vraisemblablement à la période carolingienne, et doit sans doute sa fondation au zèle des religieux de Stavelot, comme semblent l'indiquer les rentes annuelles que « l'Ecclesia de Salmes » payait encore à l'église de l'abbaye en 1131. Les comtes de Salm, qui jouirent du droit de collation de cette paroisse pendant tout le moyen âge, auront certainement contribué pour leur part à l'érection de cette ancienne église.

Le titulaire de Salm est saint Gangulphe (mort en 760). Comprise entre les paroisses quelque peu antérieures de Lierneux, de Glain et de Thommen, la circonscription paroissiale de Salm s'étendit, depuis l'origine jusqu'en 1803, à presque tous les villages qui composent actuellement le doyenné de Vielsalm.

L'église de Salm fut visitée par l'archidiacre le 22 octobre 1606, le 10 juin 1611, le 13 octobre 1615, le 12 octobre 1618, le 26 septembre 1624, le 30 avril 1630 et le 2 juillet 1716. Comme nous venons de le dire, le droit de collation était la possession du comté de Salm qui jouissait également de perception des dîmes et des revenus du personat de Salm en 1604 et 1707.

En 1624 et en 1707, le curé de Salm possédait quelques arpents de terre et disposait du tiers de la dîme de Grand-

Halleux et de plusieurs rentes en nature. En 1630, la paroisse comptait 300 familles.

LA CHAPELLE DE SAINT-GANGULPHE

Une petite chapelle, sans doute, reconstruite à Vielsalm au commencement du XIX^e siècle, était déjà visitée par de nombreux pèlerins en 1624 et se trouve citée pour la première fois dans le pouillé de 1589.

Il existe encore actuellement à Vielsalm une confrérie dite de saint Jean Népomucène approuvée par Benoît XIV en 1706.

Les paroisses du canton de Vielsalm ont été cédées au diocèse de Namur le 15 janvier 1843.

(Vielsalm possède deux chapelles particulières, dont l'une a passé au scholasticat des RR.FF. de la Charité en 1909; l'autre a été construite la même année par les Sœurs de la Providence, en remplacement de celle qu'elles avaient cédée aux religieux susdits.)

L'église est assez vaste (de 1770), les documents disent 1511, mais restaurée en 1770 par le comte Frédéric de Salm-Kysbourg, puis restaurée et allongée vers l'ouest en 1877. Le mobilier est ancien.

En suite du Concordat de 1801, les paroisses ardennaises du département de l'Ourthe comprises dans les limites du canton de Vielsalm, furent conservées ou rattachées au diocèse de Liège.

Le canton, dont les limites ont été modifiées à différentes reprises, passa au diocèse de Namur en 1843, ainsi que nous l'avons écrit.

En 1958, on entreprit certains travaux à l'église, assez importants quand même, se chiffrant à une somme de 13 millions, si nous sommes bien renseignés.

L'ÉGLISE

L'église de Vielsalm, par suite de la dernière guerre, subit d'importants dégâts. En 1951, on songea sérieusement à la reconstruire ou du moins la restaurer suivant un plan prévu déjà en 1941 : plusieurs entrées, un auvent surmontant l'entrée principale.

D'après un journal local (3 juin 1951), nous donnons les renseignements ci-après. L'église comprendra une haute nef (un peu élargie sur l'ancienne), deux basses nefs avec cinq travées, une chapelle baptismale et une chapelle votive, des tribunes pour les grandes occasions. Le chœur est agrandi, car celui de l'ancienne était trop peu profond. Une grande sacristie, chauffage, dépôt de charbon, une salle pouvant servir pour le catéchisme.

Largeur de l'édifice 20 m, longueur de 27 m 50 pour les nefs et 15 m 50 pour le chœur. La tour aura environ 50 m. Y est prévue la place pour trois grandes cloches, un petit belvédère, un jeu de carillon, une horloge avec trois cadrans.

L'ouverture des soumissions eut lieu en août 1952. Les plans avaient été confiés à M. Victor Degand, architecte de Bruxelles.

La bénédiction de la première pierre par Mgr Charue, évêque de Namur, le 27 septembre 1953, donna l'occasion d'assister à une très belle manifestation. Les paroissiens de Vielsalm aimaient la vieille église, qui était hélas quasi inhabitable pour le culte, après les tristes événements de la dernière guerre. On avait dû se contenter du baraquement, de contenance limitée, pour l'assistance aux offices.

En novembre 1954, Mgr l'évêque de Namur a béni les cloches et en septembre 1956, ce fut un grand événement : l'église de Vielsalm était ouverte définitivement, en présence de nombreux fidèles.

On peut voir la belle et spacieuse église de Vielsalm, dont la note architecturale convient dans notre paysage ardennais.

SALMCHATEAU. En 1723, les habitants de Salmchâteau jetèrent les fondements d'une chapelle avant même d'en avoir

Wibrin

obtenu l'autorisation. La réception de la chapelle de Saint-Servais en ce village, par Jean François Wycourt, doyen du concile de Stavelot, eut lieu le 3 août 1725. Salmchâteau forme une paroisse du doyenné de Vielsalm depuis 1803.

L'ancien château féodal des comtes de Salm posséda une chapelle castrale comme tous les manoirs du moyen âge. Quant au village disparu de « Langlire de Salm », il a pu également posséder un oratoire avant le XVII^e siècle.

Après le Concordat, la chapelle de Provèdroux dépendit pendant quelques années de la paroisse de Salmchâteau.

Le château, en ce lieu, est en ruines. Il remonte à une haute antiquité ; il en est déjà fait mention au IX^e siècle ; c'était le siège, croit-on, d'un castellum romain. Ce manoir était encore debout et intact en l'an 1803.

On écrivait « Salmaux » et « Salma » dans d'anciennes chartes. « Vieille-Salm », par opposition à Salm-Château un peu en amont.

À propos de la seigneurie à Vielsalm, on cite des documents de l'abbaye de Stavelot-Malmédy (archives à Liège) ; il s'agit notamment en 1556-1582 : « Pièces relatives aux prétentions de l'abbaye dans certains bois de la seigneurie de « Salm », conflit terminé par une sentence du grand conseil de Malines du 21 juillet 1852 ; chartes et privilèges accordés par Mahaux, comtesse, et son fils Henri, comte de Salm (copie sans date, etc.).

L'église actuelle de la paroisse possède quelques curiosités. Le gros du village que domine l'élégante tour prend véritablement les apparences d'une cité alpestre dans le cadre majestueux qui l'entoure.

NEUVILLE. « Nouvelle villa » qui doit son nom à une ancienne villa, située à 1 km de Vielsalm. Un petit hameau qui prend naissance aux abords des carrières d'où l'on extrait des ardoises très renommées, et date du XVII^e siècle.

On peut voir une chapelle édifiée sous le vocable de Saint-Isidore, patron des laboureurs. Elle fut bâtie par les habitants de 1810 à 1814, et grâce aussi à la générosité de personnes pieuses étrangères.

En 1929, la chapelle désaffectée fut livrée aux démolisseurs en 1934 et restaurée dans la suite ; placement des vitraux en 1961.

De chapelle, elle est devenue « église ».

PRIESMONT. Humble village de la commune de Vielsalm qui, selon M. Gaston Remacle, comptait à la fin du XVI^e siècle (actes de la cour de Salm), trois familles ou trois maisons.

Population : 1806 : 2.584 avec Petit-Thier et Goronne - 1846 : 3.276 avec Petit-Thier et Goronne - 1910 : 3.709 - 1961 : 3.870 - 1976 : 3.631 - 1977 (fusion des communes) : 6.673.



Vielsalm - La meute.

C'est une localité qui est citée en 1253 « Wijbren ». Elle appartient au canton de Houffalize, situé tout entier dans le bassin de l'Ourthe. La partie septentrionale est arrosée par la Salm supérieure. Ces rivières y reçoivent un grand nombre de ruisseaux.

Wibrin, contrée agricole dans un terrain argileux. Grandes forêts, hêtraies et épaisses sapinières dont le sol est piétiné par le gros gibier.

À consulter, les anciennes archives de l'abbaye de Stavelot-Malmédy, qui lors de la Révolution française furent mises à l'abri à Düsseldorf et actuellement sont aux archives de l'État à Liège.

On rencontre au nord du village, des substructions ou ruines romaines. Cet endroit est un château du moyen âge, et la terre noble de Wibrin étant franche. Ernno, seigneur de l'endroit, assista aux noces d'Ermesinde en 1214.

« L'Archidiaconé d'Ardenne », par D. Guillaume, signale que la Villa de Wibrin figure, comme celle d'Ortho, dans le relevé des possessions de l'abbaye de Saint-Hubert (bulle de Lucius III, du 23 mars 1184).

En septembre 1253, Henri, seigneur de Houffalize, reconnut qu'il tenait la vouerie de Wibrin en fief de l'abbaye de Saint-Hubert.

G. Kurth, p. 340, donne en outre ces détails : « Le 8 août 1334, Jean l'Aveugle, roi de Bohême et comte de Luxembourg, délivre à l'abbaye de Saint-Hubert une lettre de non préjudice à l'occasion de la part qu'elle lui a faite dans le produit de ses bois de Geuches, de Wibrin et de Champlon. »

Il est encore question de Wibrin dans les chartes de 1242 et de 1243 concernant la fondation et la donation du « Val des Écoliers » à Houffalize.

Cette localité et les alentours furent autrefois désolés par une bande de voleurs. Plusieurs de ces brigands furent arrêtés et sévèrement punis. Deux d'entre eux, Magonette et Géna, fameux dans le pays par leurs méfaits, contés maintes fois au coin de l'âtre, périrent sur l'échafaud au début du XIX^e siècle.

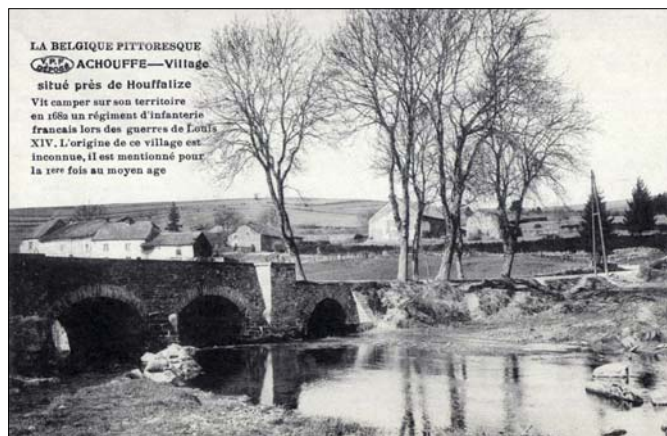
Anciennes orthographes : certaines ont déjà été citées plus haut ; Wybrant (1184), Wybrin (1214), Wibren (1253-1330-1558-1602), Wibrain (1330), Wybren (1334-1354-1497-1589), Vibren (1707), Wibrin (1789).

Les dépendances de Wibrin sont : Achouffe, Filly, Mormont-la-Grande, Mormont-la-Petite, Nadrin et Ollomont (Moussolac) (ou Tilly).

NADRIN. Petite localité sise entre La Roche et Houffalize (à 13 km de La Roche). Un bulletin touristique signale ce qui suit : « C'est de Nadrin que l'on peut effectuer le plus facilement l'excursion aux fameux rochers du Hérou, l'un des sites les plus pittoresques et les plus sauvages de Belgique. Le Hérou est une suite de montagnes abruptes et de crêtes sauvages plongeant à pic dans la rivière près du confluent des deux Ourthe. Du sommet des rochers du Hérou, se découvre un panorama véritablement sensationnel d'où l'on peut admirer les six boucles de l'Ourthe. »

ACHOUFFE. Un chemin greffé à gauche sur la route de Liège, à sa sortie de l'entonnoir de Houffalize, conduit à Achouffe, où le ruisseau le Martin-Moulin reçoit le « Valie et Cheval », les géographes en ont fait « Valise et Cheva ». Le chemin, traversant la gorge, conduit à Wibrin, ce très long village qui semble avoir la spécialité des frênes.

MORMONT. De Nadrin, bifurcation vers Wibrin : on s'avance tout droit à **Petite Mormont**, en laissant **Tilly** à droite. Une courbe. Le chemin traverse **Grande Mormont**, descend à l'Ourthe, fait un crochet au-dessus du moulin ruiné de



Wibrin - Le village d'Achouffe.



Wibrin - Chapelle de Grand-Mormont.

« Rensiwez » et suit la rive droite jusqu'à Houffalize (8 km).

OLLOMONT. Autre dépendance de Wibrin.

Anciennes orthographes : Nollomont, Nolomont (XVII^e - XVIII^e s.), Olomont (1354-1497-1558-1602-1707), Oloomont (1589), Ollomont (1789).

Deux ruisseaux. Nous avons trouvé l'orthographe Valise Cheval, un ruisseau qui est formé à Wibrin par le Boreux et le Pré Lefèvre. Après 800 m, il atteint le moulin d'En-Haut, puis le chemin de Willogne, au moulin de Ziel à 2,3 km. Il aura parcouru 3,6 km, lorsqu'il se jettera dans l'Achouffe au village du même nom. Le Vielsbich a sa source au nord de Wibrin ; à 400 m, atteint la limite de Fauvillers et la route vers Martelange à Wisembach (4,1 km) ; embouchure dans la Sûre (4,2 km). Autre nom : « Wisembach ».

La superficie de la commune était de 3.622 ha et en 1910 tombait à 2.349 ha, en raison de certains empiètements de communes voisines.

L'ÉGLISE ET LA PAROISSE. - L'église de Wibrin, dédiée autrefois à saint Pierre et actuellement à saint Lambert, fut vraisemblablement érigée par les moines de Saint-Hubert, aux limites orientales de la paroisse primitive d'Ortho, sur le territoire qui formait au XV^e siècle, le ban d'Engreux. Elle était incorporée à l'abbaye en 1468 et en 1474.

D'après les relevés de 1330, 1354 et 1373, les religieux possédaient diverses rentes dans la mairie de Wibrin et sur le moulin de Nadrin. En outre, ils percevaient une rente annuelle de 40 sous tournois sur l'église, et en possédaient le patronat en 1354 et en 1707. « Par suite de l'incorporation de la cure de l'abbaye en 1468 et 1475, ils percevaient les dîmes et laissaient au vicair perpétuel une portion congrue, qui était de cent quinze

muids en 1558 et de dix-huit en 1707. Le curé disposait en outre de 3 arpents de terre arable et de quelques rentes minimes en 1602 et en 1707. Un bénéfice simple, dédié à saint Antoine, existait dans cette église en 1568, et il en est fait mention aux siècles suivants. » (Archidiaconé d'Ardenne.)

L'église date de 1400 environ et a subi diverses restaurations, notamment en 1882, à l'occasion de laquelle elle fut agrandie.

OLLOMONT possédait une église dédiée à sainte Marguerite qui fut probablement démembrée de celle de Wibrin entre le XIII^e et le XIV^e siècle ; en tout cas, cette paroisse figure en 1354, immédiatement après celle de Wibrin, dans la liste des églises dont l'abbaye de Saint-Hubert possédait alors la collation en 1354 et en 1707. (G. Kurth, t. 1, p. 588, V, 51 bis, Vol. 7.)

En 1602 et en 1707, le curé percevait les deux tiers des dîmes et jouissait d'un douaire de 6 arpents de terre arable et de plusieurs rentes en nature. Le reste des dîmes allait à quelques laïcs.

D'après la tradition, lisons-nous dans une copie provenant des archives paroissiales, la première tour d'Ollomont dont la construction a précédé celle de l'église, remonterait à l'an 1015. En 1908, le siège de la paroisse a été transféré à Nadrin, où l'église paroissiale a été reconstruite cette année-là. Actuellement, l'église est démolie (1913). Mais l'ancienne tour a été épargnée. L'autel de Saint-Hubert à Ollomont n'avait ni recteur, ni revenus en 1589.

Ollomont doit son nom à un mont au bord de l'Ourthe, qui a la forme d'une chaudière ou « olla » et qu'on nomme « Ogerâ ». Les parois de cette chaudière ont plus de 60 m d'élévation et l'ouverture a un quart de lieue de diamètre, et présente une prairie verdoyante. Un rocher isolé à pans coupés, comme une tour féodale, apparaît d'un côté et porte à son sommet un « olla artificiel » qu'on nomme la chaudière de Sainte-Marguerite.

C'est là, dit-on, que fut trouvée la précieuse statuette qui représente cette sainte et qui est le bijou de l'église d'Ollomont, qui jadis desservait tous les villages des environs. Actuellement, elle ne remplit plus que l'office de chapelle dépendant de l'église de Nadrin.

Elle a été classée par la Commission des Monuments et des Sites, en 1950, croyons-nous.

MORMONT. Une chapelle fut érigée à Mormont en 1628. En 1203, Gérard, Abbé de Stavelot, avait cédé à Thierry de Houffalize l'alleu de « Morimont » (Mormont) moyennant une rente annuelle de 6 sols liégeois à prendre sur le cens de la Saint-Remy à Taverneux.

Population : 1801 : 568 (Wibrin), 331 (Ollomont) - 1846 : 1.176 - 1910 : 750 (sans Nadrin) - 1961 : 475 - 1976 : 352.



Wibrin - La vallée des fées.

